

GEORGES COULONGES

*La commune  
en chantant...*

LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS  
21, rue de Richelieu, Paris-1<sup>er</sup>

DU MEME AUTEUR

Chez le même éditeur :

LA CHANSON EN SON TEMPS  
(Prix exceptionnel de la S.A.C.E.M.)

Aux Editions Calmann-Lévy :

Le GENERAL ET SON TRAIN  
(Grand Prix de l'Humour 1964)

LA LUNE PAPA  
(Prix Alphonse Allais 1966)

LE GRAND GUIGNOI.

*Avez-vous pris plaisir à lire ce livre ?  
Si vous voulez être tenu au courant  
des volumes que nous éditons,  
envoyez vos nom et adresse  
aux EDITEURS FRANÇAIS  
RÉUNIS, service " Vient  
de Paraître ", 21 rue  
de Richelieu,  
Paris 1<sup>er</sup>, et vous  
recevrez réguliè-  
rement  
nos bul-  
letins  
EFR*

georges coulonges

## LA COMMUNE EN CHANTANT

La Commune a cent ans.

Pour cet anniversaire, voici un petit livre vraiment nouveau, sur le sujet.

Le peuple et la chanson étaient, il y a cent ans, si étroitement liés — ce qui ressort de façon saisissante du livre de Georges Coulonges — ils vivaient tant l'un pour l'autre, presque l'un par l'autre, qu'on peut se demander pourquoi un tel ouvrage ne fut pas écrit plus tôt.

C'est que personne n'a, à ce jour, reconnu à la chanson sa véritable place : amie du peuple, elle a le privilège d'être le plus proche témoin de ses actes et de ses sentiments.

En un précédent ouvrage, *La chanson en son temps*, Georges Coulonges avait bien montré cette importance. Et la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique avait bien compris l'importance de son livre puisque, pour en reconnaître officiellement les mérites, elle avait créé pour lui un Prix Exceptionnel de la S.A.C.E.M.

Aujourd'hui, grâce à *La Commune en chantant*, grâce à ces chansons patiemment rassemblées, classées, découpées dont Coulonges rapporte le texte intégral ou de significatifs extraits, nous voyons vivre devant nous les Communards espérant, luttant, se battant, mourant ou vaincus, proscrits, espérant encore, avec, pour les soutenir, leur confidente et leur entrain : la chanson.

Mais ce serait mal connaître Coulonges que de croire à une fresque « communarde » faite d'uniforme héroïsme : avec une objectivité rare, il fait chanter les deux côtés de la barricade, dit la grandeur et les défaillances, montre les bienfaits et les limites de la chanson patriotique, cependant que, avec répulsion ou indulgence, nous entendons même les fausses notes de la lâcheté. *La Commune en chantant* c'est le refrain tour à tour pathétique et souriant d'un grand moment de notre Histoire.

du même auteur chez le même éditeur :

*LA CHANSON EN SON TEMPS*

(de Béranger au juke-box)

*Prix exceptionnel de la S.A.C.E.M.*

LES EDITEURS FRANÇAIS REUNIS

21, rue de Richelieu — Paris (1<sup>er</sup>)

En ce qui concerne la chanson, la documentation nécessaire à la composition de cet ouvrage nous a été fournie, pour sa plus grande partie, par les archives de la Bibliothèque Nationale, du Musée Carnavalet, de la Bibliothèque de L'Arsenal, du Musée de Saint-Denis, du Musée de la Commune de Montreuil.

Des ouvrages modernes nous ont été fort précieux : *L'Histoire de France par les chansons* de Pierre Barbier et France Vernillat (tomes 7 et 8)<sup>1</sup>. *Le Temps des cerises* de Tristan Rémy<sup>2</sup>, *Œuvres complètes d'Eugène Pottier* présentées par P. Brochon<sup>3</sup>, etc.

Et, bien sûr, nous avons consulté les notes, souvenirs et mémoires des chansonniers eux-mêmes. Jean-Baptiste Clément, Maurice Boukay, Eugène Chatelain, etc.

En ce qui concerne l'Histoire, nous nous sommes référé à *l'Histoire de la Commune* de Lissagaray<sup>4</sup>, à *l'Histoire de la III<sup>e</sup> République* de Jacques Chastenet de l'Académie Française<sup>5</sup>, à *l'Histoire de la III<sup>e</sup> République* de Jacques Bainville<sup>6</sup>, à *Naissance et mort de la III<sup>e</sup> République* de Jean-Pierre Azéma et Michel Winock<sup>7</sup>, et plus encore à l'excellent ouvrage de Jean

1. Gallimard.
2. E.F.R.
3. François Maspero.
4. Kistemaekers.
5. Librairie académique Perrin.
6. Fayard.
7. Calmann-Lévy.

Bruhat, Jean Dautry et Emile Tersen *La Commune de 1871*<sup>8</sup> que, pour l'essentiel, nous avons suivi dans sa démarche et qui, parfois même, a guidé nos autres lectures : *Philémon, vieux de la vieille* de Lucien Descaves<sup>9</sup>, *Les 73 jours de la Commune* de Catulle Mendès, etc.

A tous ceux qui, sans le savoir, ont ainsi aidé à la rédaction de ce livre, nous exprimons notre sincère reconnaissance.

A ceux qui le liront, nous demandons de ne pas le dire partisan : il l'est deux fois.

Nous l'avons écrit parce que, si au plus lointain des temps le peuple et la chanson se sont épousés, ils ont, dans le drame de la Commune, pu vérifier la force de leur amour.

G. C.

## *Défends-toi, Paris, défends-toi !*

Il est midi et le silence va tomber sur la ville. Mais ce n'est pas ce silence dominical qui, de nos jours, succède à l'animation du bar-tabac, aux gestes colorés des marchands de fruits, à la démarche furtive de catholiques rentrant leur missel, à la conversation animée qui vient de se créer devant l'un de ces improvisés et pourtant traditionnels vendeurs de journaux... Non, ce n'est pas, mérité par une semaine de labeur, ce silence d'aujourd'hui qui, soudain, à l'heure du déjeuner en famille, fait de Paris une ville de province.

Nous sommes le 28 mai 1871 et le calme du dimanche tombe sur une capitale qui sent la poudre, le sang, encore la haine et encore la mort. Le désespoir.

A Belleville, le dernier canon se tait ; rue Ramponneau, bientôt, le dernier fédéré va tirer sa dernière cartouche et, pour récompense de son courage tenace, réussira à disparaître, à sauver sa vie.

Il n'en a pas été ainsi pour tous ses camarades, on le sait.

20.000 fusillés selon Jacques Chastenet, 30.000 selon Camille Pelletan.

La vérité se situe peut-être entre ces deux chiffres, peut-être au-delà comme l'affirmeront d'autres historiens, d'autres témoins, d'autres partisans aussi.

Mais ce n'est pas à l'importance du massacre organisé par M. Thiers, ce n'est pas à l'importance de la répression versaillaise dont, soixante ans plus tard, Maï-

8 Ed Sociales.

9. G. Crès.

tre Maurice Garçon dira qu'elle fût « une abominable parodie de justice » que se mesure l'importance de la Commune. Si, pendant de longues années, une république cacha pudiquement ses propres crimes, ce n'est pas seulement en raison de ceux-ci que, de nos jours, une autre république évoque avec plus d'allégresse le souvenir napoléonien que la mémoire des Fédérés.

C'est parce que, par le hasard des chiffres et la volonté des révolutions, 71 s'inversa pour devenir 17 et que ce palindrome établi par l'Histoire écrit, à l'intention de la classe dominante, la terrible menace de voir le monde « changer de base ».

Mais il n'est pas question pour nous de tirer les conséquences d'événements qui, quels que soient les sentiments de chacun, appartiennent à ce bien commun qu'est le passé national. Et il n'est pas question, non plus, de faire le récit de ces soixante jours qui menèrent à la semaine sanglante.

D'autres l'ont fait, d'autres le feront mieux que nous ne saurions le faire.

Simplement, nous voulons considérer la Commune d'un point de vue dédaigné où rarement se placent l'historien, l'homme politique ou le simple curieux : nous voulons aborder la Commune à travers la chanson. Ou, plus exactement, considérant les chansons de la Commune, nous voulons, par leur témoignage, apporter une pierre infime, mais non négligeable, à la connaissance de celui qui en fût le héros vaincu : le peuple.

Un jour, nous en sommes sûr, la chanson entrera à l'école en tant que matière mais aussi en tant que précieuse auxiliaire de l'enseignement d'autres matières. Les langues et la géographie seront parmi celles-ci. L'Histoire sera au premier rang. Et ce ne sera pas

l'un des plus minces mérites de la chanson que d'humaniser ses cours en humanisant les événements eux-mêmes : en montrant les sentiments vrais de ceux qui en furent les protagonistes. La chanson est l'un des grands moyens d'approcher le sentiment populaire.

C'est que le peuple a toujours chanté.

Si, aujourd'hui, sa voix est, dans une large mesure, vaincue par celle du juke-box et de la télévision, il est frappant de constater, au contraire, combien, voici cent ans, le chant encore était pur, naturel, fait seulement des joies et des peines des hommes.

Le commerce n'avait pas dicté sa loi aux poètes et aux chansonniers; l'industrie n'était pas venue qui remplace l'artiste par la matière, qui transforme l'amateur, jadis chantant, en auditeur passif; l'un et l'autre et l'Etat n'établissaient pas ce climat de suspicion à l'égard de l'œuvre dite *engagée*; M. Chiappe n'avait pas encore été préfet de police qui, entre les deux guerres, prétendit régenter le répertoire des chanteurs des rues; le lancement d'une chanson ne se faisait pas par un seul canal qui est celui de la reproduction mécanique, il n'était donc pas facile d'en assurer le contrôle; enfin, surtout, n'était pas établie cette censure permanente du chant réputé non commercial qui voit le chansonnier préoccupé de son temps refoulé de tous les circuits avec un vertueux sursaut d'indignation: « Vous n'écrivez pas pour gagner de l'argent? Allez, monsieur, vous êtes un misérable! »

Le musicologue catholique Adrien de la Fage venait d'écrire: « Le peuple saisit merveilleusement le caractère spécial des chansons, et c'est lui qui en fait vraiment le succès; il n'intervient pas habituellement dans le jugement du public sur les opéras et les autres

compositions analogues, mais la chanson, elle, est essentiellement de son domaine ; il s'en empare, c'est sa consolation, c'est son bien, c'est son droit ; il jouit de la chanson comme de l'air qu'il respire, comme du soleil qui l'éclaire et le réchauffe. »

Non, la nostalgie du passé n'est pas notre fait et nous en savons trop les faciles attirances.

Nous croyons pourtant que, pour la bonne appréhension de notre petit ouvrage, ces choses devaient être rappelées au lecteur appartenant à une époque à laquelle les vertigineux développements de l'industrie phonographique ont procuré des plaisirs nouveaux tout en éloignant le chant des préoccupations de l'homme, pour l'endormir dans un ronron de mots sans suite, sans drame, sans lucidité et, finalement, sans joie.

Ainsi, à qui se penche sur le passé chantant de notre pays, apparaît plus saisissant ce répertoire spontané, riche d'humanité, né d'un espoir ou d'une douleur partagés, d'un affrontement, né de tout cela qui est la vie et, par là, digne de vivre parce que nous aidant à vivre, à comprendre, à aimer.

C'est ce répertoire qu'il conviendra, un jour, de reconstituer. Notre espoir est qu'un Etat conscient de ses devoirs culturels fournisse à quelque chercheur les moyens de retrouver et de restituer dans leur forme originelle — la forme chantée — ces témoins d'un autre temps.

Notre ambition est plus modeste.

Dans l'impossibilité de retrouver toutes les chansons colportées du bivouac aux barricades et du siège à l'exil, dans l'impossibilité surtout d'en présenter un recueil onéreux comportant, à la fois, paroles et musique, nous avons seulement prêté une oreille attentive à ces chants montant d'un Paris qui connaît les as-

sauts des Prussiens, la trahison, la famine, la révolte et, pour finir, la tuerie ou la déportation de ses fils. De ces chants, nous avons retenu quelques textes, le plus souvent quelques simples phrases. Nous croyons ceux-ci suffisamment caractéristiques pour, avec l'aide de nos modestes notes, tracer un panorama chanté de la Commune de Paris.

Après quoi, en la dernière partie de notre ouvrage, au contraire, nous avons reproduit quelques textes dans leur intégralité, accompagnés d'un très bref commentaire. Ces textes ont été choisis pour leur importance propre ou comme exemple d'un mouvement important dans le sentiment des protagonistes. Nous pensons ainsi mieux éclairer notre premier propos, mieux faire vivre... la Commune en chantant...

Puisque c'est bien de chant qu'il s'agit, précisons tout de suite que nous avons écarté de ce livre les poètes parlés : ceux dont les œuvres n'étaient pas appelées à être mises en musique<sup>1</sup>.

Rendons hommage, donc, à Hugo et à Verlaine, à Louise Michel et à Rimbaud dont la plume frémissante d'adolescent sut faire vivre à jamais *Les mains de Jeanne-Marie*, la communarde...

*... Remuant comme des fournaises,  
Et secouant tous ses frissons,  
Leur chair chante des Marseillaises  
Et jamais les Eléïsons !*

... mais, en ces pages, accueillons Pottier et Clément,

1. Au reste, ceux-ci ont, par ailleurs, reçu l'hommage qui leur est dû, notamment avec *Les Poètes de la Commune*, annoté et richement préfacé par Jean Varloot (E.F.R.).

Jouy et Chatelain et tant d'autres, obscurs, sans grade, sans nom qui n'étaient pas toujours sans talent.

On observera que les noms cités se rangent d'un même côté de la barricade.

Ce n'est pas nous qui, ainsi, en décidons : Versailles ne chanta pas.

On peut s'interroger sur ce phénomène et peut-être n'est-il pas inutile de donner ici quelques éléments de réponse :

— Dans Paris assiégé, seul le peuple était là. Avisés, facilités par leurs moyens pécuniaires, peu soucieux de jouer les héros ou, simplement, de se trouver en situation difficile, les bourgeois avaient fui la capitale et ses multiples dangers. Ceux qui étaient restés ne participaient pas à la lutte, beaucoup se terraient et, gouguenard, le faubourg les désignait d'un nom dont il est inutile de rechercher l'éthymologie dans le Littré : les *taffeurs* étaient les malheureux dont les fesses faisaient *taf-taf*. C'est une situation qui, généralement, n'incite pas aux vocalises.

— A Versailles, on ne chanta pas non plus. Nous reviendrons sur les chants qui s'attachent à notre Histoire mais, d'ores et déjà, nous pouvons remarquer que, de *la Marseillaise* à *la Carmagnole*, de *l'Internationale* au *Chant du Départ*, tout ce qui compte dans le patrimoine de la France chantante est lié à la geste révolutionnaire.

Peut-on en déduire que, connaissant le mot de La Bruyère « Le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont pas d'âme. Faut-il opter ? Je ne balance pas. Je veux être peuple », la chanson a, elle aussi, opté pour l'âme populaire ? Peut-on penser même que, plus confiante que La Bruyère dans les vertus du peuple, la chanson lui trouve de l'esprit : bien souvent, elle sera là pour nous le prouver.

Ceci nous confirme plutôt dans notre pensée : la chanson est la joie du peuple. Avec son air déluré de Gavroche en goguette, ses railleries et ses audaces, ses sentiments naïfs, son langage de tous les jours, elle est faite pour séduire les âmes simples et les cœurs innocents.

Plus éduquée, la bourgeoisie la rejette — la rejetait, surtout — au profit d'une musique plus recherchée, de paroles moins espiègles, moins choquantes pour la morale qu'elle s'est donnée et les intérêts qui y sont liés.

Et... puisque intérêts il y a, peut-être convient-il de dire aussi que, si le discours se prête à leur défense avouée ou secrète, entre le pourcentage réclamé par le capital et le pain demandé par l'ouvrier, la chanson, une fois pour toutes, a fait son choix. On peut, ici, être formel et, sur ce point, rien n'a jamais changé.

Enfin, Versailles tua. Et, soit parce que les tueurs ne savent pas chanter — ce qui serait la marque d'une réconfortante justice — soit parce que, des masses, leurs chants ne sont pas entendus, il est bien vrai que, dans l'Histoire, si les victimes laissèrent des cris déchirants, jamais les bourreaux ne laissèrent de traces chantées : refusant la parole aux bourreaux, la chanson toujours la donna aux victimes. C'est sa grandeur.

On vérifiera le fait lors de l'invasion hitlérienne : si, avec *Lily-Marlène* et *Heilo, Heilo, Heila*, les Allemands firent regrettamment chanter certains de nos compatriotes, ces chants n'eurent, en français, aucune signification et disparurent bien vite de cet univers national qui, en revanche, sut conserver le seul grand témoin de nos années sombres : *Le Chant des Partisans*.

Ce rapprochement entre les mésaventures de 1870 et de 1940 n'est pas nouveau. Comment l'éviter ? Sedan ou la débâcle de mai, Thiers ou Pétain, le pouvoir à Bor-

deux puis à Versailles ou à Bordeaux puis à Vichy, la part que, dans les deux périodes, le peuple prit à la Résistance (« Seule la classe ouvrière dans son ensemble sut rester fidèle à la Patrie profanée », dira François Mauriac), le soutien demandé à l'Allemand par un pouvoir moins préoccupé de l'indépendance nationale que de maintenir les internes structures sociales, les crimes, fusillades et déportations fratricides commis au nom de la raison d'Etat sont, avec bien d'autres, d'indiscutables points communs aux deux époques. Toutefois, la comparaison reste limitée : dans un cas, le peuple excédé, trahi, affamé, humilié, prit les armes contre ses chefs et, dans l'autre, il ne le fit pas, d'une part parce qu'il était placé sous la domination d'une bourgeoisie qui, si elle n'était pas majoritaire dans l'action, avait eu, du moins, l'intelligence de s'assurer, dès les premiers jours, la direction du mouvement<sup>1</sup>, d'autre part parce que, quelles que soient les défaillances de ses dirigeants, dans la pensée populaire l'existence du régime n'était pas remise en cause.

Il n'en était pas de même sous Napoléon III qui, dans la limite des libertés laissées par l'Empire, avait, tout au long de son règne, subi la moquerie des chansonniers :

*Président, t'app'ler Bonaparte,  
C'est bien mais ne perds pas la carte :  
N'avoir que l'nom c'est bien sec !  
Faut encor quequ'chose avec !*

1. Nous n'entendons pas faire œuvre d'historien mais le fait que, dans les jours où M. Paul Reynaud, dépositaire des intérêts de la grande bourgeoisie, remettait ses pouvoirs entre les mains du Maréchal Pétain, il mettait un avion et une somme de 100.000 F pris sur les fonds secrets à la disposition du Général de Gaulle pour organiser la Résistance londonienne, nous semble à cet effet particulièrement probant.

Dès lors, la débâcle de Sedan va libérer toutes les plumes. Napoléon-le-petit est voué aux gémonies :

*Et je lègue mon âme au diable  
V'la bien longtemps qu'il l'attend*

dit le *Testament de Badinguet* qui, avec le *Nouveau Malbrough s'en va-t-en guerre*, *L'Entrée triomphale de Badinguet dans sa bonne ville de Paris en l'an 2.900* — où l'on indique clairement à l'ancien souverain que, même à cette époque-là, on le renverra à Chilsehurst —, *La complainte de Badinguet*, *La Mort de Badinguet*, *Rien n'est sacré pour un emp'reur*<sup>1</sup> etc. appartient à un répertoire que l'on pourrait dire *antibadinguiste* s'il n'était plus important d'y remarquer surtout la profonde volonté populaire d'en finir non avec un homme mais avec un système.

*La grande complainte de Ratapoil-Badinguet* « Histoire véridique de ses crimes et de ceux de sa famille, depuis ROMANILLI, mère de Badinguet I<sup>er</sup>, jusqu'à nos jours », comporte une « MORALITE » :

*Peuple, gardez souvenance  
De l'année soixante-dix  
Chantez un De Profundis  
Sur les souverains de France  
Jurez-vous fidélité  
Liberté, Fraternité*

Dans une autre complainte, *La Complainte du Sire Badingué* (sic), une femme (les signatures féminines étaient rares), Emma Raff, marque une conscience poli-

1. Parodie d'une chanson en vogue : *Rien n'est sacré pour un sapeur*. Ce thème inspira une autre chanson : *La Capitulation de Sedan*.

tique qu'on peut penser s'éveillant dans la blessure de l'amour-propre national. En voici le dernier couplet :

*Cependant, malgré l'inique  
Empire et ses attentats  
Attendons les résultats  
Au cri de la République  
Guillaume et Bismarck surtout  
Tremblez... la France est debout.*

Mais la plupart des chansons disent leur foi inébranlable dans les vertus de la République et Gabillaud publie *La famille infernale* que l'on chante sur l'air des *Pompiers de Nanterre* et dans laquelle il est clairement indiqué à tous les Badinguet qu'il est inutile de nourrir un espoir de retour :

*La Républiqu' cett' fois  
Se tient bien sur ses gardes  
Ell' défie les hall'bardes  
Des emp'reurs et des rois*

C'est cette même pensée que traduit une chanson au titre sans équivoque, *La Balayeuse Nationale* :

*La Balayeuse de septembre  
A nettoyé nos grands Palais  
Devant le Bismarck qui se cambre  
Levons ensemble fusils et balais!*

et, au dernier couplet (qui, au reste, inspira l'illustration accompagnant la chanson : Marianne conduisant la balayeuse) :

*Sous la balayeuse et ses roues  
Voyez grâce au fin tourniquet  
Glisser dans la fange et les boues  
L'aigle impérial et Badinguet*

On trouve encore *Les actes de Badinguet* qui, bien sûr, se chante sur l'air de *Bon voyage M. Du Mollet* :

*Bon voyage vieux Badinguet  
Porte aux Prussiens ta vieille Badinguette  
Bon voyage vieux Badinguet  
Ton p'tit bâtard ne règnera jamais*

et termine ses couplets avec :

*Sous le drapeau de notre République  
Nous combattrons toujours avec ardeur  
Et sous le nez de ton ignoble clique,  
A l'unisson nous chanterons en chœur  
(au refrain)*

Là est fixée l'unanimité du sentiment populaire : plus de Badinguet que chansons et caricatures ridiculisent à souhait mais, d'une manière plus générale, plus de despote ; la France, désormais, est républicaine.

Ceci est nettement perceptible dans un répertoire qui est celui des *chansons des rues*.

[On sait ce qu'étaient *les chansons des rues* : des textes imprimés sortaient des boutiques des éditeurs (Matt, « spécialiste du colportage », Gabillaud, Madre, Lévy, Heymann, tous situés vers les faubourgs Montmartre et Saint-Martin et, pour beaucoup, rue du Croissant). Souvent illustrés de caricatures ou d'un dessin au symbolisme apparent, ils portaient, à côté du titre, le nom d'une chanson connue de tous (air de *Fualdès*, de *Malbrough*, de *La Clé des champs*, etc.). Le public n'avait donc aucune peine à adapter les paroles sur cette musique qu'il savait par cœur. Ainsi, les chansons étaient chantées par tous, en famille, au café, sur la voie publique même où, au sortir du travail, on se

groupait entre cousettes ou, avec les badauds, autour des chanteurs de rues. Il n'est pas inutile de remarquer, donc, l'aspect « professionnel » de ces chansons. A cet égard, le souci d'objectivité nous fait un devoir de dire que, Sedan ayant eu lieu le 2 septembre, la proclamation de la République le 4 aida considérablement les inspirations à se déclarer républicaines. Il n'en est pas moins vrai que, bons commerçants, les éditeurs voulaient *plaire* à leur clientèle : dès lors, l'unanimité de la chose chantée prend une saisissante importance. Pour être complet, précisons et ajoutons que, à côté de ces chansons « professionnelles », circulaient bon nombre d'œuvres d'amateurs exprimant spontanément leurs sentiments. Ces œuvres étaient parfois imprimées et, plus souvent, manuscrites : leur richesse documentaire n'a d'égale que la difficulté qu'il y a à les retrouver...]

Au moins aussi significative est la chanson de Caf' conç' qui, bien qu'entamant l'heure de sa commercialisation, gardait la marque de ses origines et se tournait fréquemment (pas toujours avec tact, souvent avec une maladroite démagogie) vers les préoccupations du populaire.

C'est le cas d'une des plus célèbres d'entre elles *Le Mobile parisien* qui, chantée avant la débâcle et comme *le Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried* de 1939, appartient au domaine dit, aujourd'hui, de *l'intox*. Rodomontade classique destinée à flatter le chauvinisme le plus inconséquent. Les Prussiens sont devenus des *tas d'choucroutes* et des *ventres-à-bière*. Quant à nous...

... On est petit, mais sachez-le bien  
On n'est pas né Français pour rien

Aussi, on s'en va-t-en guerre comme on s'en va-t-au bal :

*Tas d'Prussiens, voulez-vous danser,  
V'la l'bastringue, V'la l'bastringue  
Tas d'Prussiens, voulez-vous danser,  
V'la l'bastringue qui va commencer !*

La musique de Batifort est entraînante, d'autant plus facile à retenir qu'elle est « imitée » d'une chanson connue : *Le Bastringue*. L'idée de *faire danser les Prussiens* séduit les foules et, partie de l'Alcazar où Luce l'a mise à son répertoire, *Le Mobile parisien* sera un succès populaire... qui nous permet de comprendre mieux la désillusion, vite venue.

On mesurera l'étendue de celle-ci à la lecture de la chanson suivante. Nous sommes loin de la danse promise aux Prussiens. Entre les deux inspirations, il y a eu la trahison de Bazaine — que, d'ailleurs, la chanson n'épargnera pas, encore qu'on puisse remarquer une rancune plus persévérante à l'égard d'un Thiers ou d'un Trochu.

C'est sur une musique de Antonin Louis que Paul Burani écrit *Le Sire de Fisch-Ton-Kan*\*.<sup>1</sup>

Créée par J. Arnaud au Théâtre de l'Ambigu, reprise par J. Perrin au cirque National, la chanson fera date et, bien que moquant un Napoléon III alors bien dépassé, sera chantée encore en notre siècle au Caf' conç' et dans les réunions publiques : elle appartient à la tradition républicaine. En voici le refrain :

*V'la le sir de Fisch-ton-kan  
Qui s'en va-t-en guerre  
En deux temps et trois mou'vements*

1. Les chansons marquées d'un \* sont celles dont le lecteur trouvera le texte intégral dans la partie de l'ouvrage intitulée *Le Temps des Cerises*.

LA COMMUNE EN CHANTANT...

*Sans devant derrière  
V'la le sir de Fisch-ton-kan  
Qui s'en va-t-en guerre  
En deux temps et trois mouv'ments  
Badinguet fich ton camp  
L'pèr' la mèr' Badingue  
A deux sous tout l'paquet  
L'pèr la mèr' badingue et  
Le p'tit Badinguet*

Le succès durable du *Sire de Fisch-Ton-Kan* indiqueraient, s'il en était besoin, que la chanson est obligatoirement un composé binaire et que, seules, passent les époques les œuvres comportant paroles et musique originales. Bien qu'il n'y ait pas besoin d'insister sur ce point, il était, croyons-nous, nécessaire de montrer que, par rapport aux chants du siècle passé, il constitue une vérité nouvelle, l'œuvre écrite sur un air connu (un *timbre*) ne pouvant que prétendre à un succès éphémère.

C'est pourtant vers ces chansons populaires que nous nous tournerons à nouveau, nous approchant maintenant de ceux qui, loin de refléter l'opinion du public parce que, plus ou moins consciemment, ils écrivent pour lui plaire, la représentent beaucoup plus solidement parce qu'ils en savent les racines profondes qui sont les leurs ; ce sont ces racines qui ont nourri leurs propres convictions, ce sont ces convictions qui, proclamées, écrites, imprimées, chantées, ont contribué à former l'opinion populaire, à l'éclairer, à l'orienter.

Et, tout d'abord, précisons qu'un livre, si modeste fût-il, prenant pour thème les chansons de la Commune ne peut méconnaître que, si certaines chansons écrites à l'heure du combat ne furent chantées qu'après le combat, d'autres, au contraire, composées bien avant le combat, servirent de soutien aux combattants.

DEFENDS-TOI, PARIS, DEFENDS-TOI !

Radio, disque, juke-box, télévision n'étaient pas là qui, en trois mois, font et défont un succès. La chanson aimée accompagnait une existence et perpétuait chez les fils le souvenir du père. 1830, 1848, 1852 ne sont pas si loin : aux soirs des barricades, la Commune chantera les chansons de Pierre Dupont, poète idéaliste, amoureux de la paix et de la nature dont, outre l'agreste *Les bœufs (J'ai deux grands bœufs dans mon étable)* le peuple a retenu *Le Chant du pain* :

*On n'arrête pas le murmure  
Du peuple quand il dit : j'ai faim !  
Car c'est le cri de la nature :  
Il faut du pain !*

et, surtout, *Le Chant des ouvriers\** :

*Quel fruit tirons-nous des labeurs  
Qui courbent nos maigres échine !  
Où vont les flots de nos sueurs ?  
Nous ne sommes que des machines.  
Nos Babels montent jusqu'au ciel,  
La terre nous doit ses merveilles :  
Dès qu'elles ont fini le miel  
Le maître chasse les abeilles*

*Aimons-nous et quand nous pouvons  
Nous unir pour boire à la ronde  
Que le canon se taise ou gronde  
Buvons  
A l'indépendance du monde !*

Il y a encore *Le Chant des soldats* dont ces deux vers, longtemps après leur création, auraient pu servir de morale à beaucoup :

*Soldats, ne soyons point gendarmes  
Soutenons le peuple et ses droits*

C'est pour « soutenir le peuple et ses droits » que, depuis plusieurs mois, J.-B. Clément<sup>1</sup> fuit les gendarmes. De Paris en banlieue et de France à l'étranger, il déjoue toutes les ruses de la Préfecture de police, partant, revenant, profitant d'un séjour ici ou là pour éditer quelque chanson, publier un recueil, faire paraître un journal. En 1866, pressentant la prochaine révolte de la rue, il chante *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* et, en 1867, sur l'air de *La bonne Aventure*

*Vive l'Empereur, O gué  
Vive l'Empereur-re*

chanson satirique dont l'ironie percutante porte de transparentes menaces :

*Il fait des quartiers nouveaux  
Droits comme des flèches.  
Et les jours où ses bourreaux  
Seront à leurs mèches,  
Vous verrez qu'au bon endroit  
Les boulets iront tout droit.*

Le couplet suivant prétend que

*Il n'ouvre pas un chemin  
Sans une caserne*

et cette critique de l'état policé a été formulée aussi par Paul Avenel dans une chanson au titre plein de saveur : *La Société des gourdins réunis* :

1. Sur Jean-Baptiste Clément, on lira le document exceptionnel établi par Tristan Rémy : *Le Temps des Cerises*. Op. cité début d'ouvrage.

2. Allusion aux travaux d'urbanisme entrepris par Haussmann.

*Veillons au salut de l'Empire  
Veillons au maintien des gardins  
On aura beau faire et beau dire  
L'Empire a besoin de gourdins.*

Mais J.-B. Clément ne s'en est pas tenu là. Si le début de son existence fut fait des indécisions politiques où l'avait mis son éducation, si, socialement instruit, ses hésitations le virent aller des contingences bourgeoises à la plus grande liberté, de Dieu à Proudhon, de Blanqui à l'action pour un syndicalisme structuré, n'excluant jamais le sentimentalisme, du moins peut-on affirmer que, dans les années qui précèdent la Commune, avec les meilleurs, il est, il se veut, il se sait républicain :

En 68, il a chanté :

*Pourvu que le brouillard qui tombe  
Ne rejette pas dans la tombe  
L'avenir qui nous tend la main  
Et que, vivants, nous puissions faire  
Un beau printemps républicain  
A notre France populaire*

C'est dire que, à l'heure du « printemps républicain », il sera là, élu du XVIII<sup>e</sup> arrondissement, de son Montmartre, représentant du peuple jusqu'aux dernières barricades.

Mais, en dépit des poursuites dont il est l'objet, il est là aussi dans la préparation du printemps, solitaire au début, publiant avec beaucoup de difficultés un journal qui, grâce à son titre — explicite, il est vrai — n'aura qu'un numéro : *La Carmagnole*, puis un autre qui, lui, atteindra la quinzième parution : *Le Casse-tête*. Pour ces gazettes dont il est, bien souvent, l'unique rédacteur, il écrit articles et chansons qu'on se fait

passer sous le manteau ou que, la nuit venue, on colle sur un vieux mur, sous une porte cochère.

Ainsi, de presses censurées en affichages interdits, de rédaction en lecture et de lecture en mélodie, chante à voix basse et à cœur ouvert l'espoir de ceux qui attendent la République.

Parmi eux, au premier rang, vient celui qui, le mieux, a dit cet espoir<sup>1</sup>

*J'attends une belle  
Une belle enfant  
J'appelle, j'appelle  
J'en parle au passant  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps!*

Merveilleuse tendresse et merveilleuse sincérité de Pottier. Agréable astuce de chansonnier aussi qui évite la censure : l'auditoire sait bien quelle est cette belle enfant tant attendue, mais, supposé chanter l'amour, le poète reste inattaquable.

Le procédé, il est vrai, n'est pas nouveau. Béranger l'avait utilisé et Pottier lui-même pour, quelque dix ans plus tôt, dénoncer les exactions de l'Empire avec...  
*La Chine et les Chinois :*

*Dans l'Empire des Pagodes  
Les Chinois, pauvres magots,  
Sont en tout les antipodes  
Des Français, peuples d'égaux.  
Là maint poussah se dandine  
Dans sa graisse de bourgeois...  
Je vous parle de la Chine  
De la Chine et des chinois*

1. La chanson a pour titre : *Quand viendra-t-elle\** ? Il est juste de rappeler qu'une autre chanson s'était précédemment inspirée

C'est que, né en 16, Pottier est, aux approches de la Commune, maître de son art. Il a pris part aux réunions des anciennes goguettes<sup>1</sup>, aux barricades de 1848 et ses expériences d'homme, de révolutionnaire et d'artiste l'ont conduit à l'éclatante maturité de son talent.

Pour preuve et pour le présenter mieux que nous ne saurions le faire, nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ici ce qu'il appela sa *Biographie*<sup>2</sup>.

*Po-po ! voilà son gai surnom  
Mot d'amitié n'a rien qui blesse,  
Po-po ! s'il se faisait un nom,  
Serait son titre de noblesse ;  
Et volontiers sur son chapeau  
Il inscrirait cette épithète ;  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po le vieux poète !*

*A l'établi d'un emballeur,  
Sourd, endormi, rêveur et gauche,  
Comme un bois brut et sans valeur,  
Il restait à l'état d'ébauche,  
Parfois il mâchait un copeau,  
Dans une paresse inquiète :  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

du même thème : *Ah ! Quand viendra la belle !\** dont nous parlerons en fin d'ouvrage.

1. La loi Le Chapelier (1791) avait interdit les associations professionnelles de plus de vingt membres. Pour parer à cette interdiction, les ouvriers se réunissaient dans les arrières salles de café où, sous couvert de chansons, ils exaltaient l'enthousiasme de leurs camarades. En dépit de la présence des *mouches* (inspecteurs de police) la chanson tenait lieu de véritable discours, de cours de formation civique et révolutionnaire. Les goguettes furent tuées par Napoléon III.

2. *La Biographie* de Pottier se chantait sur l'air de *Voilà l'Zou-zou, voilà le Zouave*.

*Quand vint l'heure de la chanson  
Il parut dans sa frénésie  
Plus épineux qu'un hérisson,  
Et tout brutal de poésie.  
Les vers partaient avec la peau,  
Comme des éclats de sa tête  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

*Il vit d'un jet de son dessin  
Intermittent et sans méthode,  
Et tire d'un bout de fusain  
Les arabesques de la mode  
L'étrange lui tient lieu de beau ;  
La folle du logis s'y prête.  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

*Quand le délire des beaux mois  
Fait chanter jusqu'au marécage,  
Dans son instinct d'homme des bois,  
Il mord les barreaux de sa cage !  
Mis au vert, il est du troupeau ;  
Dans les blés, c'est une alouette !  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

*Beaucoup le prennent pour un fou  
Tant sa foi connaît peu de doute  
Il faut lui crier casse-cou !  
A tous les angles de la route.  
Mais, devenu porte-drapeau,  
Il n'est plus danger qui l'arrête.  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

*Il n'a ni règle, ni bon sens,  
Pas de cortège et pas d'école,  
Sur un vieux mur, loin des passants,  
C'est une affiche que l'on colle :*

*Mais il sait bien, cet écrioteau,  
Qu'il est un programme de fête.  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

*Sa seule bible est un ciel bleu ;  
Sa lampe une lune argentée.  
En tête à tête avec « son dieu »  
Il n'écrit que sous la dictée.  
Larifla rimant son crédo  
Donne une marotte au prophète.  
Voilà Po-po, le vieux Po-po,  
Voilà Po-po, le vieux poète !*

*Au cœur pas de ferments aigris  
Dans ses rameaux pas de chenilles.  
Voyez ! ses cheveux sont tous gris  
Mais il jouerait encore aux billes.*

*épitaphe anticipée*

*Mirliton, crécelle ou pipeau,  
Il fut broyé par la tempête  
Ci-git Po-po, le vieux Po-po,  
Ci-git Po-po, le vieux poète !*

C'est par une étrange prédiction sans doute que Pot-  
tier, qui finira misérablement sur un lit d'hôpital,  
déjà, se voit « broyé par la tempête ». Mais, pour  
l'instant, il ne l'est guère et, au contraire, les heures  
graves vont donner à ce plus que quinquagénaire (ce  
qui, en ces temps, était vieux) une deuxième jeunesse.

Tout d'abord, comme ses confrères et comme tous  
les Français, à l'annonce de Sedan, à l'approche des  
Allemands, il est blessé dans son cœur de patriote.

Aussi, celui qui, trois ans auparavant, avait écrit,  
*La grève des femmes'*

1. On fera évidemment le rapprochement entre cette chanson

*A bas la guerre! en grève! en grève!  
La femme doit briser le glaive.  
Nargue à l'époux, nargue à l'amant!  
Jusqu'au désarmement :  
Les femmes sont en grève!*

...oui, ce pacifiste-là, courroucé par la défaite dont il voit bien les causes, pousse le plus magistral cri de guerre qui fût jamais entendu :

### *DEFENDS-TOI PARIS!*

*Entends-tu les pas d'une armée  
Paris, quels sombres châtiments!  
Sur tes coteaux vois la fumée  
Des avant-postes allemands.  
Voilà ce que l'Empire coûte,  
La défaite et le désarroi.  
Mais tu vas leur barrer la route.  
Défends-toi! Paris, défends-toi!*

*En un seul jour tomber du faite  
Grâce au culte des intérêts  
C'est la France que nous a faite  
Le règne des coupe-jarrets.  
Mais tu vas rouvrir l'épopée,  
Et comme ce gâteux sans foi,  
Toi tu ne rends pas ton épée,  
Défends-toi, Paris, défends-toi!*

*S'ils entraînent! la tâche est ardue,  
Quand tous les cœurs sont soulevés.  
Les femmes ont la poix fondue,  
Gavroche roule les pavés.  
Allons, Paris, vieux camarade,  
Tire la corde du beffroi,  
Sois de granit... sois barricade!  
Défends-toi, Paris, défends-toi!*

et celle que, quelques années plus tard, écrira Montéhus avec autant de généreuse naïveté : *La grève des mères*. Eugène Chatelain, lui, chantait *Ne faisons plus d'enfants* mais l'acception n'était pas, en tous points, la même.

*Jette Babylone aux orties.  
Chasse dans tes sombres fureurs  
Les catins et les dynasties,  
Les marlous et les empereurs.  
Insurge une France française,  
Redeviens en ces jours d'effroi  
Le volcan de quatre-vingt-treize  
Défends-toi, Paris, défends-toi!*

Sans entrer dans le domaine de la politique et simplement parce que la correspondance nous semble évidente — et aussi, hélas, parce que, en 1940, cette correspondance ne se retrouve nulle part dans un domaine chanté d'où le commerce a chassé les œuvres liées à la vie nationale —, nous reproduisons ici le texte que, dans les jours tragiques de juin — le 6 juin exactement —, le Comité Central du Parti Communiste faisait parvenir à M. Paul Reynaud :

« Le Parti Communiste considérerait comme une trahison d'abandonner Paris aux envahisseurs fascistes. Il considère comme le premier devoir national d'organiser sa défense.

Pour cela il faut :

1°) Transformer le caractère de la guerre, en faire une guerre nationale pour l'indépendance et la liberté ;

2°) Libérer les députés et les militants communistes, ainsi que les dizaines de milliers d'ouvriers emprisonnés ou internés ;

3°) Arrêter immédiatement les agents de l'ennemi qui grouillent dans les Chambres, dans les Ministères et jusqu'à l'Etat-Major, et leur appliquer un châtiment exemplaire ;

4°) Ces premières mesures créeraient l'enthousiasme populaire et permettraient une levée en masse qu'il faut décréter sans délai ;

5°) Il faut armer le peuple, et faire de Paris une citadelle inexpugnable. »

*Défends-toi, Paris, défends-toi !*

Entre ces deux cris déchirés, à la fois plainte et exhortation, s'établit, croyons-nous, la permanence du patriotisme populaire.

Dans le Paris assiégé ou en passe de l'être, ce patriotisme se retrouve alors dans de multiples chansons que, pour leur donner plus de vaillance, on chante sur les musiques de *La Marseillaise*, *La Carmagnole* ou, comme c'est le cas pour *Les remparts de Paris*, sur l'air du *Chant du Départ* :

*L'honneur du pays nous appelle  
Sur les remparts, il faut courir  
Que la France soit éternelle  
C'est aux tyrans, seuls, à périr.*

La chanson des rues obtient un très gros succès populaire avec *La Parisienne* de Léon Charly qui, avec à propos, a parodié le rythme du *Rhin Allemand* de Musset :

*Vous n'aurez pas notre grande cité!  
Jamais les grotesques barbares  
N'entreront dans Paris dompté,  
Aux bruits d'insultantes fanfares :  
Paris, c'est ton grand cœur, n'est-ce pas Liberté !...  
Vous n'aurez pas notre grande cité.*

Le 4 septembre, la République est proclamée et, bien qu'il ait capitulé, Uhrich, le défenseur de Strasbourg, est accueilli comme un héros par le gouvernement dit « de la Défense Nationale ». Ceci nous vaut *La Statue de Strasbourg*.

*Aux armes, citoyens  
Jurons tous en ce jour  
Jurons ! Jurons !  
De nous venger  
Bravo Uhrich et Strasbourg !*

Et, sur l'air de *La Marseillaise* encore, on chante *A bas les rois* dont nous indiquons la conclusion :

*La France, vendue et livrée  
Par un César, par un Judas,  
Est aujourd'hui régénérée  
Notre pays ne mourra pas.  
Attendons l'heure solennelle  
Où tous les peuples s'uniront  
Et pour toujours proclameront  
La République universelle*

*Refrain*

*Debout, peuple français, fais respecter tes droits !  
Debout ! Debout ! Sus aux tyrans ! A bas ! A bas les rois !*

L'idée de République universelle est reprise maintes fois dans les chansons... Il en est de même de la musique de *La Marseillaise* qui, porteuse de paroles nou-

1. Peut-on oublier que quelque 80 années plus tôt, Marie-Joseph Chénier avait écrit *Le Chant des Victoires* .

*Gloire au peuple français ! Il sait venger ses droits  
Vive la République, et périssent les Rois !*

velles, devient *Le Chant National de la Garde Mobile*. C'est à cette Garde Mobile que Filippi de Faby dédiera sa chanson *La Prussienne*.

Mais *La Marseillaise* se retrouvera au sein d'une étrange aventure chantée. Un éditeur anonyme publie une « *Histoire véridique de la Guerre de Prusse 1870-71 racontée par Thomas Bidoche* », sorte de pastiche en 20 couplets qui, tous, se chantent sur des airs différents (*Au clair de la lune, Marie trempe ton pain dans la soupe, As-tu vu la casquette ?...*) et se terminent par cette nouvelle version de *La Marseillaise* :

*Le peuple ne veut plus d'entraves !  
Guerre à nos lâches oppresseurs ;  
Plus de tyrans, et plus d'esclaves !  
Honte aux auteurs de nos malheurs ;  
Par leur fait, des vieillards, des femmes  
Sans pitié tombent massacrés,  
Des enfants meurent torturés,  
Nos villages sont tous en flammes*

*Aux armes, citoyens, formez vos bataillons  
Qu'un sang (bis)  
Qu'un sang impur abreuve nos sillons*

Si nous avons cru devoir introduire ici ce texte, c'est que sa parution originale offre deux intérêts. Nous l'avons dit : les publications de chansons étaient fréquemment accompagnées d'illustrations. Or, dans le cas présent, dame Anastasie étant passée par là, l'auteur du morceau écrit :

« La censure n'ayant pas autorisé notre gravure, nous avons fait remplir le cadre avec des mots pris au hasard de la fourchette, de manière à combler le vide causé par l'absence du dessin. Honni soit qui mal y pense. »

Suit alors cette pittoresque composition :

Silex — hampe — hère — heure — aiguille — homme  
— hais — bis — marque — craie — véle — abat —  
atour — dey — rôl — le — camphre — haie — thon ?  
— Serf — taie — nez — mans — dais — lasse —  
ausse — hisse — aide — hue — bout — daim — quine  
— cerf — rêl — pas — Bône — âme — ange — air.  
Mets — ment — nime — étant — dégout — cède —  
ail — once — aise — ire — rêl — linx — tempe —  
rôl — pisse — puits — long — pou — raie — céder  
— bas — rat — serre — aile — hacher — cept —  
tours — baie — daim — poste — heure — frit —  
pond — quine — val — pâle — accorde — pour —  
relai — paon — dru — nef — oie — toussant —  
cœur.

Caen — paon — sève — houx ? »

Ce que, pour ne pas lasser le lecteur, nous nous permettons de traduire : « *Si les empereurs Guillaume et Bismarck crévaient là-bas à tour de rôle, qu'en f'rait-on ? Certainement dé la saucisse et du boudin qui ne sérail pas bonne à manger, même en y mettant des goussés d'ail. On saisiirait l'inxtant propice puis l'on pourrait se débarrasser et lâcher cette tourbé d'imposteurs fripons qui ne valent pas la corde pour les pendre une fois tous en cœur.*

*Qu'en pensez-vous ? »*

Nous avons une deuxième raison d'attirer l'attention sur cet inattendu *mini-opéra* : il montre combien la chose chantée est dans le goût et les mœurs du populaire. Couplets vengeurs ou souriants, patriotiques ou révolutionnaires, sujets graves ou libertins, tout se chante,

tout se dit en chansons et notamment sur ces *pots-pourris* dont le public est friand. L'amateur l'interprète seul ou en famille et en société, en se faisant aider de partenaires : chacun a son rôle.

L'un de ces morceaux a pour titre :

### LES PRETENDANTS

ou

*La couronne aux enchères*

Il est illustré par la représentation des enchères publiques avec, au-dessus du commissaire-priseur, la couronne protégée par deux panneaux. L'un annonce FRAGILE. L'autre : ON EST PRIÉ DE NE PAS TOUCHER A LA MARCHANDISE.

Voici les personnages, tels que les annonce l'auteur :

Napoléon III, *empereur en retraite.*

Jérôme Napoléon, *prince sans emploi.*

Le Comte de Chambord, *prétendant à jet continu.*

Hohenzollern, *monarque ambulante.*

Pierre Bonaparte, *prince du sang.*

Isabelle la catholique (sic), *reine en rupture de ban.*

Le comte de Paris, *candidat intermittent.*

La République, *prétendant en permanence.*

Il y a encore le Prince Impérial, le prince des Asturies et le commissaire-priseur qui sont modestement présentés comme *apprentis en coups d'Etat.*

Nous ne pouvons évidemment pas reproduire ici le morceau dans son intégralité et en indiquons simplement quelques extraits qui ne manquent pas de piquant :

Pour l'achat de la couronne, Eugénie offre ses reliques. Le commissaire-priseur lui répond :

*J'accepte vos sacrés bibelots  
Sous bénéfice d'inventaire ;  
Faisons estimer ces ballots  
Par mon expert, M. Voltaire.*

Plus loin, Isabelle-la-catholique observe avec quelque mélancolie :

*De jour en jour, l'art de régner  
Devient plus difficile  
Le peuple semble se lasser  
De son rôle d'imbécile*

Hohenzollern, quant à lui, s'exprime avec une percutante franchise :

*Che suis riche, mais malhonnête  
Che hais la liberté, le droit ;  
Che suis aussi méchant que bête,  
Chai tout c'qu'il faut pour faire un roi.*

C'est pourquoi, après avoir entendu ainsi tous les prétendants, pour finir, le commissaire-priseur se tourne vers la République :

— *Quelle est votre enchère, madame ?*

— *Je proclame  
Un économique programme  
Plus de liste civile,  
D'inutiles budgets,  
De police incivile,  
De dotation futile,  
Et plus de fonds secrets.  
Plus d'ostentation vaine,  
De procès scandaleux  
D'expédition lointaine,  
De sénat cathareux,  
D'occupation romaine,*

*De complots onéreux.  
Par un vainqueur avide  
Votre sol ravagé,  
Sous ma puissante égide,  
Désormais protégé,  
Bientôt refleurira.*

*Adjugé!  
République! Sois notre guide!*

La naïveté n'exclut pas le talent et certains traits sont de bonne plume. Ainsi :

*Le peuple semble se lasser  
De son rôle d'imbécile*

nous paraît être, dans son discret humour, de la meilleure veine chansonnière, pour ne pas dire de la meilleure veine littéraire.

Toutes les chansons n'auront pas la même retenue et *L'Hydre de Prusse, Bismarck-le-cuisinier, J'avais t'en-l'ver l'Prussien* ou encore *Bismarck pass'moi l'pot* appartiennent à un répertoire facile dans lequel le nouveau Préfet de police Cresson, coupable de bien des arrestations, et le maître-de-forges Dorian, ministre du gouvernement de la Défense Nationale qui, en compagnie de Jules Favre, a entamé les pourparlers avec Bismarck arrivent à point nommé pour permettre aux chansonniers de parler de... *la question Dorian* ou de remarquer avec quelque indignation que... *Cresson nous la fait à l'oseille!*

Sinon la reddition, le nom de Sedan est également une providence : avant, pendant et longtemps après la Commune, on le trouvera dans les chansons.

Paul Burani avait donné l'exemple en terminant ainsi le dernier couplet du *Sire de Fisch-Ton-Kan* :

*Chez ç'bonhomm'là, tout était louche  
Et la moral de ç'boniment  
c'boniment  
C'est qu'étant porté sur sa bouche  
Il devait finir par Sedan  
par Sedan!*

Aussi, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un autre chansonnier annonce *La mort de Fisch-Ton-Kan* sur la même musique ... et avec le même calembour :

*Tout l'monde connaît l'aventure  
Du célèbr' Sir de Fisch-Ton-Kan  
Fisch-Ton-Kan  
Ce chevalier d'triste figure  
Qui, sans dentist', perdit ses dents*

Et, de ce jeu de mots, un inventif anonyme fait la chute de chacun de ses couplets :

#### CHANSON DE BADINGUET

*Partant pour la frontière,  
L'illustre Badinguet  
Tout en causant de guerre,  
A son gamin disait :  
« Je soumettrai le monde,  
Tu verras mon enfant,  
Pourvu qu'on me seconde  
On triomphe en cédant. »*

*Il le fit le grand homme  
Ainsi qu'il l'avait dit  
Aussi faut-il voir comme  
Le peuple le maudit.  
Ennemi de la gloire*

*Voleur pendant vingt ans  
La fin de son histoire  
Vaut ses antécédents.*

*Mais vieilli par l'astuce  
Papa disait encore :  
« Si vaincu par la Prusse,  
Moi, j'étais le moins fort,  
Alors pour me défendre,  
J'irais tranquillement  
Demander à me rendre  
On se sauve en cédant. »*

*Parvenu grâce au crime  
C'est par lui qu'il finit,  
Il plonge dans l'abîme  
La France qu'il trahit.  
Grâce à lui notre armée  
Vendue aux intendants,  
N'avait rien, affamée  
A mettre entre ses dents.*

*Aussi, de la mémoire  
De tous les bons Français,  
Son nom, on peut le croire,  
Est banni désormais.  
Seuls, les chauds de l'Empire  
Voudraient son descendant ;  
Mais nous saurons leur dire :  
« Non ! C'est de l'excédent ! »*

Parfois sourire et bonne humeur iront de pair avec lucidité. Offenbach a été le grand triomphateur des soirées de l'Empire. C'est sur une musique de *La Grande Duchesse de Gérolstein*, créé trois ans auparavant, et en empruntant à cette pièce son plus ridicule

personnage que M. Thiers devient le *Général Boum-Boum* :

*Comme Ollivier, il fait la guerre  
En souriant<sup>1</sup>  
Et mieux qu'à la paix, il préfère  
Bombardement !  
Le Parisien qui n'est pas lâche  
Défend son droit  
Et lui répond : Vieille ganache  
J'me fich' de toi !  
Vieill' ganache, j'me fich' de toi  
Hé ! Pif ! Paf ! Pouf !  
Et Taratata boum  
T'as beau faire le général Boum-Boum !*

La versification n'est pas géniale et le bombardement (les bombardements par les canons prussiens qui, parvenant jusqu'à l'Observatoire, contraignirent les Parisiens à un véritable exode vers le centre), rapproché de la paix, constitue un trait inhabituel qui ne plaide pas pour une très grande conscience des événements. En revanche, la constatation d'une guerre faite « en souriant » est bientôt le fait de toute la population.

Lorsque, deux jours après Sedan, les quartiers populaires ont envahi les tribunes de l'Assemblée pour exiger la République, ils ont cru remporter une grande victoire. Mais, peu à peu, dans Paris assiégé, ils se rendent compte que, si les têtes ont changé, la ligne de conduite reste la même : rien n'est entrepris pour repousser l'ennemi. La foule commence à gronder. Les uns s'en prennent au gouvernement. D'autres, les plus nombreux, veulent, d'abord, chasser les Prussiens. Ain-

1. Allusion aux propos de l'ex-président du Conseil : Emile Ollivier avait déclaré, devant l'Assemblée, au moment de la déclaration de guerre qu'il acceptait celle-ci « d'un cœur léger ».

si, pour l'immédiat, Blanqui se détourne quelque peu de la lutte révolutionnaire dans un nouveau journal qu'il appelle *La Patrie en Danger*.

C'est ce titre que reprend une chanson éditée par Madre :

*Allons debout en masse  
La Patrie en danger  
Veut que, du sol, s'efface  
Les pas de l'étranger  
Vaillants comme naguère  
Et fiers de nos succès  
Français faisons la guerre  
Pour conquérir la paix*

Ces deux derniers vers qui servent de refrain à la chanson indiquent l'éternelle aspiration du populaire<sup>1</sup>, par laquelle, bien souvent, on le fera marcher au combat. Mais, paradoxalement, lorsqu'il est prêt à marcher seul, il ne trouve que des chefs prêts à l'inertie. C'est ici le cas de Trochu qui, nommé commandant militaire de Paris, devient la cible des chansonniers. Victor Hugo dit qu'il est « le participe passé du verbe trop choir » et on trouvera le mot dans certains couplets.

En vérité, si Trochu a peur, ça n'est pas des Prussiens, comme le croit une partie de l'opinion publique : c'est de ce peuple en armes, c'est de cette Garde Nationale réputée républicaine qui demande la « sortie torrentielle » et voudrait, après avoir desserré l'étau, reconduire l'ennemi à la frontière. Oui mais... s'il en était ainsi ... ces soldats improvisés ne risqueraient-ils pas d'avoir d'autres exigences ? Ne risqueraient-ils pas

de régler quelques comptes avec ceux qui, à Sedan ou ailleurs, les ont trahis ? Cette perspective horrifique Trochu et aussi MM. Thiers et Jules Favre. C'est pourquoi ils font du siège de Paris un Sedan permanent qui, bientôt, se terminera par l'armistice.

Nous n'en sommes pas là. Et, dans une complainte de vingt et un couplets (plus un dernier pour la MORALITE) intitulée *La Défense de Paris* (Air de *Fualdès*), nous choisissons quelques strophes qui, dans un style d'une maladroite sincérité, nous disent la vie quotidienne dans la capitale (pas de communications, courrier par ballons et pigeons, absence de ravitaillement, attente des ménagères *en pataugeant* pour obtenir un pot-au-feu de cheval « ce brave et noble animal », froid, neige..., etc.).

*L'aspect de toutes nos rues  
Est lugubre car hélas !  
On a supprimé le gaz  
Même avant une heure indue,  
Et les magasins, le soir,  
Font vraiment du mal à voir*

.....  
.....

*Un jour, une pauvre mère,  
Privée de bois, de charbon,  
Attend la distribution  
Une journée tout entière  
Dans ses bras, cruel effroi !  
Son enfant est mort de froid !*

*On a vu dans les tranchées,  
Des soldats de froid périr  
Ils préféreraient mourir  
D'une mort plus recherchée,  
Vis-à-vis de l'ennemi  
En défendant le pays.*

1. Ils reflètent aussi la conviction profonde de la majorité des membres de la Commune qui, lorsqu'ils auront repoussé les Versaillais, seront convaincus d'avoir établi la paix, et, pour cette raison, commettront la faute tactique grave de ne pas poursuivre leurs adversaires en déroute.

MORALITE

.....  
.....  
*Il est des êtres rapaces !  
J'en rougis, mais des marchands  
Exploitent les pauvres gens ;  
Jugez où va leur audace,  
Ils vendent un mauvais chou  
Jusqu'à des six francs dix sous !*

*On se nourrit d'épluchures  
De chats, de chiens et de rats ;  
On vend des choses au tas  
Que l'on jettait (sic) aux ordures  
Mais on s'en repait enfin  
Pour ne pas mourir de faim*

*Dans une pauvre mansarde  
Située rue Desnoyers  
La femme vient d'expirer,  
Et, seul, son mari la garde ;  
Quand, privé de tout secours,  
De faim, il meurt à son tour*

*Et le matin quand on rentre  
De la garde du rempart,  
Des pommes de terre au lard  
Feraient tant de bien au ventre  
Mais ce légume est passé,  
Du moins c'est pour les blessés.*

.....  
*Que de mères en alarmes !  
Gémissent en ce moment  
Sur le sort de leurs enfants  
Qu'a trahi celui des armes ;  
Morts sous le plomb meurtrier  
Ou tout au moins prisonniers !*

*Eh bien ! De tous ces ravages  
Nous souffrons sans murmurer,  
Loin de nous désespérer,  
Ils augmentent nos courages :  
On ne vaincra pas Paris  
Tant que nous serons unis !*

Le tableau pourrait faire croire à l'outrance, mais hélas ! on sait que le mélodrame était devenu réalité : dans les mois de décembre et janvier, on enregistrera 30.000 décès. Si cette réalité dépassa en épreuves et privations ce que connut la France des années 40, du moins, à l'évocation des marchands vendant un mauvais chou « jusqu'à des six francs dix sous », nos compatriotes ayant vécu ces dernières années noires auront pu évoquer certains souvenirs...

Ces princes d'un « marché noir » qui n'avait pas trouvé son nom seront fustigés dans plusieurs chansons ; le siège terminé et, donc, les gros bénéficiaires, P. Merigot (sur une musique de G. Raspail) s'attendrira sur leur sort avec une amère ironie :

*Ah ! Plaignez, plaignez mes amis  
Les bons débitants de Paris*

Aussi il est bien évident que, si certains militants ouvriers voient clairement le but poursuivi par Thiers — encore ne sont-ils pas tous unis sur une même position de combat — si, peu à peu, les Gardes Nationaux, partis dès septembre avec enthousiasme au cri de « La République nous appelle », selon le magistral dessin de Daumier, comprennent que l'immobilisme dans lequel on les tient n'est pas le moins du monde

destiné à défendre cette République tant attendue, si les plus lucides se rendent compte enfin que les tentatives de « sorties » entreprises par Trochu ne sont que de criminelles parodies propres dans son esprit à calmer cette ardeur combative dans laquelle il voit le pire des dangers<sup>1</sup>, c'est dans l'aggravation des misères quotidiennes que le peuple trouve ses motifs à une révolte dont certains savent déjà qu'elle est une révolution.

Alors que la solde journalière du Garde National est de 1,50 F<sup>2</sup>, le kilo de gruyère vaut 60 F, le lard 44 F un chat se paie 15 F et on a même tarifé le rat : 2,25 F, soit un peu moins qu'un œuf frais : 2,75 F et plus qu'un navet : 1,50 F. 90 % des décès infantiles seront dus à l'insuffisance d'alimentation.

À l'opposé, on le sait, chaque jour la haute société — celle du moins qui est restée à Paris — fait ripaille chez Brébant. Les chansonniers ne l'oublient pas et le nom du traiteur se retrouvera dans plusieurs de leurs œuvres. Une chanson de Emile Dereux les résume toutes qui semble exprimer la pensée de Francisque Sarcey, déclarant à qui veut bien l'entendre que « la présence des Prussiens le rassure ». La Commune vaincue, Sarcey et ses amis Théophile Gautier, P. de St-Victor, Ernest Renan — duquel tout de même, on pouvait espérer mieux — Paul Berthelot, qui, aujourd'hui, repose au Panthéon, Edmond de Goncourt et quelques autres remettront à Brébant une médaille

1. Ne pouvant être soupçonné de sympathie envers la Commune, l'historien académicien Jacques Chastenet a écrit que le véritable objet de ces « fausses sorties » était de « convaincre les Parisiens de la nécessité de la reddition ».

2. On appelait d'ailleurs les Gardes Nationaux les *trente sous* et plusieurs chansons nous le rappellent

portant cette citation à l'ordre de la digestion facile : « Pendant le siège de Paris, quelques personnes ayant continué de se réunir chez M. Brébant... ne se sont pas aperçues une seule fois qu'elles dînaient dans une ville de deux millions d'âmes assiégées. »

### PARIS POUR UN BEEFSTEACK<sup>1</sup>

*Vive la Paix ! La France est aux enchères,  
Demain, bourgeois, vous pourrez regoinfrer.  
Bismarck attend au château de Ferrières  
Que, dans Paris, Thiers lui dise d'entrer  
Favre griffonne un dernier protocole,  
Trochu renonce à son plan incompris...  
Allons Brébant, tourne la casserole :  
Pour un beefsteack, on va rendre Paris (bis)*

*Que font à moi l'Alsace et la Lorraine ?  
Dans ces pays, je n'ai ni champ ni bien.  
Que le Prussien nous les laisse ou les prenne,  
Je m'en bats l'œil, car je n'y perdrai rien.  
Plus que Strasbourg ma table m'intéresse ;  
Metz ne vaut pas une aile de perdrix ;  
Et puis tout ça fait bouder ma maîtresse...  
Pour un beefsteack, messieurs, rendons Paris (bis)*

*J'entends des fous parler de résistance,  
De lutte à mort, de Patrie et d'honneur !  
Mon ventre seul exige une vengeance :  
Sous le nombril j'ai descendu mon cœur.  
Libre aux manants de rester patriotes,  
Et de mourir sous les feux ennemis ;  
Moi, j'aime mieux la sauce aux échalotes...  
Pour un beefsteack, messieurs, rendons Paris (bis)*

1. Paroles de Emile Dereux. Air : *Dis-moi Trochu, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

*On dit encor que la France est mourante ;  
Que l'étranger lui ronge les deux flancs ;  
Et que, partout, sous leur botte sanglante,  
Comme des serfs nous courbent les Uhlans,  
Pleure qui veut de cette scène amère,  
Mais que la paix mette fin à ces cris !  
La viande manque chez ma cuisinière...  
Pour un beefsteack, messieurs, rendons Paris (bis)*

*Allons, c'est dit, bobonne, fais toilette ;  
Au salon bleu remets des rideaux neufs.  
Et toi, Manon, va battre l'omelette :  
Grâce aux Prussiens, nous mangerons des œufs,  
Je veux demain recevoir à ma table  
Trois Bavarois, et je veux qu'on soit gris...  
Vive la paix ! La Patrie est au diable !  
Pour un beefsteack, on a rendu Paris. (bis)*

C'est dire que, lorsque le 29 janvier pour raison donnée à la signature de l'armistice, Thiers invoquera la famine à laquelle il convenait de mettre fin, lorsque, quelques jours après, les boutiques, comme par enchantement, regarniront leurs vitrines avec les stocks soigneusement accumulés pendant le siège à l'intention des plus fortunés, les Parisiens, soudain, comprendront qu'ils ont été bernés. Ce sera une explosion de colère se manifestant aux halles où l'on met à sac les magasins et entrepôts bien fournis et cette colère éclate dans plusieurs chansons.

Certaines d'entre elles sont consacrées au fameux « plan » que Trochu avait déclaré avoir mis au point pour libérer Paris. Ainsi, la narquoise vindicte populaire passe de Badinguet à Trochu et *Le Sire de Fisch-Ton-Kan* devient le *Sire de J'ai mon plan* :

*C'est le sir' de j'ai mon plan  
Qui n'se battait guère,*

*Au lieu d'marcher en avant  
Il marche en arrière  
C'est le sir' de j'ai mon plan  
Qui n'se battait guère,  
Au lieu d'marcher en avant  
Trochu restait en plan ;  
Ah ! Le beau militaire  
Que l'sir' de j'ai mon plan,  
Ah ! le beau militaire  
Qui nous a tous mis d'dans !*

Il y a encore *Le plan de Trochu dévoilé*, *Le procès Trochu* qui, à la manière des anciennes complaintes, se chante sur l'air de *Fualdès* et commence par :

*Ecoutez, peuples de France  
Et de la Villette aussi*

et, la Commune proclamée, Alphonse Leclerc recensera les événements passés en une trentaine de couplets renvoyant au refrain. Ainsi, la famine, les batailles perdues, la trahison...

*... C'était dans l'plan de Trochu  
Plan, Plan, Plan, Plan, Plan,  
Mon Dieu quel beau plan  
C'était dans l'plan de Trochu  
Grâce à lui, rien n'est fichu.*

Mais c'est l'annonce même de l'armistice qui provoque la rageuse colère du peuple :

*Bismarck qui n'est pas en peine  
D'affamer les parisiens  
Nous demande la Lorraine  
L'Alsace et les Alsaciens  
La honte pour nos soldats ;  
Des milliards à son service*

*Refrain*

*Ah ! Zut à ton armistice\*,  
Bismarck, nous n'en voulons pas !*

En effet, le pacte prévoit le paiement de 200 millions au titre de contribution de guerre et l'on peut penser que Paris qui, plus que toute autre ville, a subi le poids des combats, se rebiffe devant l'obligation de payer, de surcroît, cette indemnité-or à l'ennemi. Mais, l'armistice étant conclu pour une période de vingt et un jours afin de permettre le déroulement de nouvelles élections législatives, le deuxième couplet montre bien l'état d'esprit du parisien qui, désormais, ne se fait plus d'illusion sur le sort qui l'attend :

*On nous permettra du reste,  
Pendant vingt à vingt-cinq jours,  
De manger ce qui nous reste  
De vieux chats, de rats et d'ours  
Mais plus le moindre repas  
Après le vote au comice.*

Aussi, le chansonnier traduit le sentiment général dans les couplets suivants dont le dernier appelle aux armes, à l'union, et au combat *pour l'honneur et la justice*.

L'appel sera d'autant plus facilement entendu que les forts pour la défense desquels on a connu tant de morts et de misères sont maintenant surmontés du drapeau allemand, que les nouvelles venues de l'Assemblée de Bordeaux ne font que confirmer les craintes trop fondées du chansonnier : après le « vote au comice », ce n'est plus 200 millions que doit payer la France mais cinq milliards ! L'Alsace et la Lorraine

sont perdues et, surtout, le 1<sup>er</sup> mars, les Prussiens sont sur les Champs-Élysées. Ils n'y resteront pas longtemps : deux jours. Cela suffit pour que Léon Charly, l'auteur de *La Parisienne*, commence ainsi sa *Fuite triomphale des Prussiens* :

*Partis !... semons du chlore et rions de ces drôles  
Qui ne nous ont jamais fait peur !*

Et, bien sûr, *Monsieur Du Mollet* redevient à la mode. C'est sur sa musique qu'on chante *Le grrrand déménagement des Prussiens*, et aussi *L'évacuation des Prussiens* qui, publiée par Gabillaud, fait allusion aux pillages des Allemands dans les « beaux quartiers » dont beaucoup d'appartements et d'hôtels particuliers sont abandonnés :

*Bon voyage Messieurs les Prussiens  
Point de scrupules,  
Emportez nos pendules ;  
Bon voyage Messieurs les Prussiens  
Que l'diable vous cass' les pattes en chemin*

Mais d'autres départs vont faire monter la tension parisienne : les élus municipaux et, bientôt, le gouvernement quittent la capitale.

Devant cette fuite sans grandeur, qui ne penserait à nouveau au *Sire de Fisch-Ton-Kan* ?

C'est — encore — Louis Gabillaud qui est inspiré. Il chante *Le Grrrand déménagement de M.M. de l'Hôtel-de-Ville*.

En voici le refrain, suivi d'un couplet cité pour exemple :

*V'la nos vaillants défenseurs  
 Qui vont à Versailles  
 L'œil en carp', la bouche en cœur  
 Livrer des batailles  
 V'la nos vaillants défenseurs  
 Qui vont à Versailles  
 L'œil en carp', la bouche en cœur :  
 Place à nos défenseurs !  
 Approchez la pratique  
 Tout pour rien, tout pour rien !  
 Fouillez dans la boutique  
 Ça vient du Prussien.*

*Ils avaient juré de défendre  
 Energiquement la cité  
 Oui la cité  
 Et de mourir plutôt qu'de s'rendre  
 Au cri : Vive la liberté  
 Liberté  
 Mais ils se sont dit : « Un' minute,  
 On ne meurt qu'un' fois, ici bas.  
 Ici bas.  
 Nous avons l'temps d'faire la culbute,  
 Halte-là... ne nous pressons pas  
 N'nous pressons pas. »*

Peu pressés de mourir, donc, ceux qui, pour toujours, deviennent les Versaillais sont, en revanche, pressés d'en finir avec ce peuple armé « qui a pris conscience de sa force, du « rôle d'imbécile » qu'on lui a fait jouer, qui, en ces mois de siège, il faut bien le dire, a pris l'habitude de la lutte et de la mort : ce ne sont pas les héros qui font les guerres, ce sont les guerres qui font les héros. C'est pourquoi, lorsque les forces versaillaises se présentent pour désarmer le peuple en lui retirant les canons parkués sur la butte, on entend soudain le tocsin de Montmartre : gardes nationaux, hommes, femmes, enfants, tout ce qui est

valide investit les rues et, devant l'enthousiasme, les « forces de l'ordre » pactisent avec la population.

Chantée sur l'air de *La France guerrière*, une chanson de Lachaussée avait appelé à cette fraternisation des armes populaires :

*Le despotisme en tous pays chancelle  
 Peuple opprimé, vengeons ses trahisons,  
 Pour proclamer la paix universelle,  
 Fraternisons (bis)*

Dès lors, le sort en est jeté. Rien ne peut plus arrêter l'élan populaire : le 29 mars, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, devant une foule innombrable venue de tous les quartiers de Paris, au milieu des bataillons rangés en bon ordre, des roulements de tambour, des éclairs de baïonnettes et des musiques militaires jouant *La Marseillaise*, « Au nom du peuple, la Commune est proclamée ».

Les conseillers sont élus par arrondissement et, sur la liste de sept conseillers du XVIII<sup>e</sup>, un nom nous intéresse : Jean-Baptiste Clément.

Quant à Eugène Pottier, bientôt il va laisser son grade d'adjudant au 181<sup>e</sup> bataillon de la Garde Nationale pour devenir maire du II<sup>e</sup> arrondissement.

Récompense et rôle mérités sans doute par celui qui, en novembre 70, avait su donner à une chanson la voix de Paris :

GUILLAUME

— *Paris, comprends ton danger :  
 J'ai pris ton armée au piège.  
 Ouvre ou je vais t'assiéger !*

PARIS

— Assiège!

GUILLAUME

— Tu verras se consumer  
Le vieillard, l'enfant, la femme :  
Ouvre, ou je vais t'affamer!

PARIS

— Affame!

GUILLAUME

Un cratère va flamber,  
Brûlant palais et mansarde.  
Ouvre ou je vais bombarder.

PARIS

— Bombarde!

GUILLAUME

Tous n'ont pas même raideur  
Pour la paix qu'on maquignonne.  
Quel est ton ambassadeur?

PARIS

— Cambronne!

par celui qui, en lutteur, avait appelé à la lutte :

La République c'est nous autres  
Les richards et les indigents  
Tous ceux qui s'arment sont des nôtres :  
Les gens braves, les braves gens!

Jeunesse héroïque  
Arme ton flingot  
Pour la République  
En avant, moblot!\*

par celui qui, dès octobre, avait indiqué le sens de  
la guerre, la signification de toutes les attitudes :

Toute la bande emmiellée,  
— Pieux retors, viveurs pourris —  
Réclame une docte assemblée  
Qui fasse la paix à tout prix.  
Pour députés, prenons la bombe,  
Prenons le canon pour tribun,  
Il faut la victoire ou la tombe!  
— Décret signé de Châteaudun!

De peuples à princes,  
C'est le grand va-tout ;  
Paris et provinces  
La France est debout !

par celui qui, le 31 octobre 1870, avait lancé, solitaire,  
cet appel en chanson auquel, aujourd'hui, le peuple de  
Paris répond en chœur :

Le peuple sent qu'il est trahi,  
C'est trop aboyer à la lune  
L'Hôtel de Ville est envahi  
Paris, proclame ta Commune!

A-t-on pris à Ste Péline  
Tous ces dictateurs impotents ?  
Leur ton dolent, leur voix chagrine  
Déconcertent les combattants.

1. La bataille de Châteaudun.

*On les voit, quand la France expire,  
Reboucler avec onction  
La muselière de l'Empire,  
A notre révolution.*

*Sont-ils idiots ou complices ?  
Leur comité, peuplé d'ânon,  
Brait quand on parle d'armistices,  
Et fond, à regret, les canons,  
Morigénant la populace,  
Qu'ils craignent plus que l'étranger,  
Ils laissent, dans leur main molasse,  
Quatre-vingt-treize se figer.*

*L'accapareur, âpre vermine,  
Fait le vide dans les marchés,  
Et, souliers percés, la Famine  
Fait queue, aux portes des bouchers.  
Révoltez-vous, sombres familles,  
Vous, meurt-de-faim, toujours déçus,  
Eclatez comme des torpilles,  
Puisqu'on veut vous marcher dessus.*

*Chez les chamarrés rien ne bouge.  
Va-nu-pieds, marchons de l'avant,  
Nommons une Commune rouge,  
Rouge, comme un soleil levant !  
Quittant la tactique enclouée  
De nos généraux de carton  
Nous irons faire une trouée  
Guidés par l'ombre de Danton !*

*Et dès ce soir, ivresse folle,  
Favre et Trochu sont conspués ;  
Paris danse la Carmagnole  
Autour des murs évacués ;  
Et l'on verra la plèbe saine,  
Traquant les francs-fileurs bourgeois,  
Brancher la race des Bazaine,  
A tous les vieux chênes gaulois.*

Tout n'est peut-être pas du meilleur Pottier mais *quatre-vingt-treize, l'ombre de Danton et la Carmagnole* sont susceptibles d'entraîner les enthousiasmes. Quant aux *francs-fileurs*, le mot fera florès et c'est ainsi que les communards appelleront les bourgeois qui quittent Paris pour la plus calme province.

Mais, surtout, le refrain est là avec son cri impératif :

*Paris, proclame la Commune !*

Après avoir longtemps aboyé à la lune, c'est ce que fait Paris ce 27 mars 1871.

La chanson nous en avait avertis.

## *Les Damnés de la Terre*

Nous croyons avoir dit combien la chanson appartient à nos traditions populaires. Nous croyons avoir montré combien, en cette période révolutionnaire, on trouve dans les frémissements de la chanson tous les frémissements de honte, d'orgueil, d'espoir ou de douleur d'un peuple exaspéré.

Dès lors, on peut imaginer que, lorsque, place de l'Hôtel-de-Ville, devant l'estrade montée pour la circonstance avec, pour la dominer, Marianne coiffée de son bonnet phrygien, *La Marseillaise* éclate, elle ne fait que battre la première mesure d'une allégresse chantée qui, en force, va se répandre par toute la ville. Nous pouvoir croire Catulle Mendès aussi lorsqu'il nous dit que « le tonnerre vocal secouait toutes les âmes et [que] la grande chanson, démodée par nos défaites, avait retrouvé un instant son antique énergie<sup>1</sup>. ». Et ceci dut bien reconforter Vallès qui, en juillet, s'abîmait dans de noires réflexions : « Elle me fait horreur votre *Marseillaise* de maintenant ! Elle est devenue un cantique d'Etat. Elle n'entraîne point des volontaires, elle mène des troupeaux. Ce n'est pas le tocsin sonné par le véritable enthousiasme, c'est le tintement de la cloche au cou des bestiaux »<sup>2</sup>. Plus tard, Clément parlera de « *La Marseillaise* que les dirigeants ont si habilement exploitée et à l'aide de laquelle ils

1. Catulle Mendès — *Les 73 journées de la Commune*. 1871.

2. Jules Vallès — *L'Insurgé* (E.F.R.).

ont tant de fois électrisé les enfants du peuple qu'ils envoyaient défendre, à leur place, leurs privilèges, leurs capitaux et leurs propriétés ».

Mais, en ce printemps de Paris qui naît après le plus long hiver que la capitale ait jamais connu, dans chaque rue la chanson éclate avec chaque bourgeon. « Au lendemain même du 18 mars, nous dit Paul Delesalle, des couplets vengeurs ou ironiques commencèrent à courir dans Paris, puis, aussitôt, ils passèrent de bouche en bouche, puis d'une barricade à une autre. »<sup>1</sup>

C'était, sur l'air de *Malbrough*, bien sûr, ce chant dédié à Vinoy qui, à la tête de l'armée de Paris, venait de succéder à Trochu :

*Vinoy s'en va-t-en guerre  
L'dix-huit mars, au matin sans bannière  
Vinoy s'en va-t-en guerre  
Et n'sait s'il en r'viendra (bis)*

On a confiance !... Mais, sur les ressorts secrets de M. Thiers, on est fixé :

*Depuis longtemps, M'sieur Thiers s'était dit  
J'aurais besoin d'un p'tit conflit  
Qu'est-ce que j'trouverais donc bien  
Pour vexer l'Parisien ?*

La *Carmagnole* apporte la réponse :

*C'est alors que par une belle nuit (bis)  
Il sauta sur Montmartre sans bruit (bis)  
Mais les gard's Nationaux  
Dir'nt : « Celle-là mon p'tit père !  
Vive le son ! Vive le son !  
Non... Faut pas nous la r'faire ! »  
Vive le son du canon !*

1. Paul Delesalle — *Paris sous la Commune* (Bureau d'Éditions).

Et le son du canon et *La Carmagnole* appellent *La Marseillaise* qui, cette fois, ne tinte plus au cou du troupeau : elle s'envole, portée par des milliers de voix d'hommes et de femmes qui croient ne jamais plus être des bestiaux. C'est... *La Marseillaise de la Commune*.\*

*Français ne soyons plus esclaves !  
Sous le drapeau rallions-nous,  
Sous nos pas, brisons les entraves  
Quatre-vingt-neuf, réveillez vous (bis)  
Frappons du dernier anathème  
Ceux qui, par un stupide orgueil,  
Ont ouvert le sombre cercueil  
De nos frères morts sans emblème*

Refrain

*Chantons la liberté,  
Défendons la cité,  
Marchons (bis)  
Sans souverain  
Le peuple aura du pain.*

Il y a cinq autres couplets dans lesquels l'auteur, Mme Jules Faure née de Castellane, montre plus facilement son espoir dans le futur que sa compréhension du présent. *Guerriers, Lauriers, Gloire, Immortalité, Linceul, Sceptres et Trônes* : c'est une chanson d'aujourd'hui faite avec les mots d'hier. Ce recours à l'ancien vocabulaire montre bien qu'on n'est pas sorti encore des anciennes visions. Ou, du moins, que tous les citoyens — et, parmi eux, certains chansonniers — n'ont pas atteint cette maturité nécessaire à l'âme des révolutions.

Et c'est bien parce que la Commune a conscience de ces faiblesses que, chaque soir, en tous lieux, siè-

gent les clubs, forums animés où, comme en 48, s'échangent les idées, s'établissent les programmes et les doctrines. Où se tiennent ces clubs ? Dans les théâtres, les salles de fête et même les églises. « Suivez notre exemple, ouvrez des clubs communaux dans toutes les églises. Les prêtres pourront y officier dans le jour, et vous y ferez l'éducation du peuple le soir » dit l'appel du Club Nicolas-des-champs<sup>1</sup>. Dans ce cas « la chaire était très normalement utilisée par les orateurs et l'orgue l'était parfois pour accompagner les chants patriotiques ».

Ainsi, la chanson encore est mêlée à la vie de la Nation. D'autant qu'il existe même un *Club des Folies-Bergère*...

Que chante-t-on ? Certainement les couplets qui ont accompagné les luttes douloureuses et aussi les couplets du jour dont celui-ci qu'on a entendu au Caf' conç'. « Un des descendants de Boulogne »<sup>2</sup> ayant donné au peuple le nom de *charogne*, sur une musique de Louis Gaudesone, l'auteur, Alfred Ich Wall, relève le défi :

*Charogne oui, car sur ta carcasse,  
On voit s'abattre nuit et jour  
Et l'aigle cruel et rapace  
Et le milan et le vautour.  
Cette curée est leur besogne  
La ronger est leur seul emploi  
Ils s'engraissent de la charogne !  
La charogne, peuple c'est toi !  
La charogne, la charogne  
La charogne, peuple c'est toi !*

1. Rapporté par Jean Bruhat, Jean Dautry et Emile Tersen Op. cité en début d'ouvrage.

2. Boulogne : ancien parlementaire de la réaction mort en 1825.

La chanson est dédiée « aux élus de la 1<sup>re</sup> circonscription de la Seine ». Mais les œuvres de ce temps sont moins nombreuses, moins connues surtout que nous l'eussions souhaité. Moins connues ? C'est que, dans cette période troublée où chacun se voulait combattant, les imprimeries manquaient de main-d'œuvre. Celles qui « tournaient » étaient surchargées par l'urgente impression des informations nécessaires. De plus, lorsque la répression s'abattit sur la ville, la plupart des manuscrits disparaîtront : détruits par la rage des Versaillais ou la prudence des Communards...

Ainsi en fut-il chez Eugène Chatelain, sans doute l'une des plus attachantes figures du mouvement révolutionnaire.

Né à Paris en 1829, ouvrier ciseleur, Chatelain a, comme Pottier, l'expérience de longues années de lutte. Comme Pottier il a combattu sur les barricades de 1848 et, contrairement à celui-ci, il a connu la déportation. Après le 4 septembre, membre du Comité Central Républicain, il refusera le 28 mars de briguer un siège à la Commune dont il voit la grande erreur : il est partisan de poursuivre les Versaillais et, dès lors, fonde *La Ligue de Défense à outrance*. Cette séparation provisoire ne l'empêchera pas, lors de la confrontation sanglante, de prendre sa place sur les barricades. Même, le 25 mai, ses œuvres périront devant la perquisition violente des forces de l'ordre. Condamné à la déportation (par contumace), il connaîtra la vie errante du proscrit.

Pourtant, pour exprimer ses convictions, il choisit la bien tendre musique de *La bonne aventure*...

*Je suis franc et sans souci,  
Ma foi, je m'en flatte !*

*Le drapeau que j'ai choisi  
Est rouge écarlate.  
De mon sang, c'est la couleur  
Qui circule dans mon cœur.*

*Vive la Commune  
Enfants,  
Vive la commune !*

*Oui, le drapeau rouge est bien  
Le plus bel emblème  
De l'ouvrier-citoyen,  
C'est pourquoi je l'aime.  
L'étendard du travailleur  
Sera toujours le meilleur.*

*Vive la Commune  
Enfants,  
Vive la Commune !*

.....  
.....

*Quand les temps seront venus  
Aucune famille  
N'aura plus d'enfants pieds nus  
Trainant la guenille  
Tout le monde aura du pain,  
Du travail et du bon vin.*

*Vive la Commune  
Enfants  
Vive la Commune*

Et puis, il faut bien dire que, en un temps où la chanson révolutionnaire est écrite par des révolutionnaires qui chantent et non par des chansonniers qui se réclament de sentiments révolutionnaires, la Commune venue, ceux-là eurent mieux à faire qu'à rimer

chaque soir un couplet au feu de la chandelle. Ceci n'est pas sous-estimer les valeurs profondes de la chanson : il en fut de même pour la littérature où Vallès ne reprit sa plume qu'après les événements, il en fut de même pour la peinture où Courbet s'occupa plus de l'organisation de sa profession, de la réouverture des musées et, d'une manière générale, du développement démocratique des beaux-arts que de sa propre carrière.

Quant à Clément et Pottier, les voici tous les deux dans leur mairie respective, mettant leur fervent dévouement au service de leur cause commune.

Tristan Rémy nous dit que « Clément s'efforce de resserrer les liens entre les fédérés qui sont en ligne et les ouvriers qui travaillent encore, de ravitailler leurs familles grâce aux fourneaux économiques, d'aider les femmes à installer des ambulances, d'ouvrir des clubs, de loger les banlieusards que l'avance méthodique des Versaillais chasse de leur domicile, de donner un abri aux soldats réguliers qui passent dans l'armée communale et n'ont pas de parents à Paris »<sup>1</sup>. On peut ajouter qu'il célèbre les mariages — ce qui le réjouit —, appartient à la commission de l'enseignement, écrit des articles pour *Le Cri du peuple* de Vallès, se démène dans son rôle de délégué aux ateliers de fabrication de munitions et trouve encore le temps de s'occuper des œuvres sociales du XVIII<sup>e</sup>.

C'est cette dernière fonction qui, à nouveau et d'une manière inattendue, le met en rapport avec la chanson. Pour subvenir aux besoins les plus urgents des familles des morts et des blessés, il lance les chanteurs des rues sur la voie publique. La décision sera vertement critiquée par les Communards eux-mêmes. Mais

1. Tristan Rémy — op. cit. en debut d'ouvrage.

le mouvement est irréversible et l'idée, prévue seulement pour le XVIII<sup>e</sup> arrondissement, se développe dans toute la capitale : la rue chante pour la Commune.

*Quand nous chanterons le temps des cerises  
Et gai rossignol, et merle moqueur  
Seront tous en fête!  
Les belles auront la folie en tête  
Et les amoureux du soleil au cœur!  
Quand nous chanterons le temps des cerises  
Sifflera bien mieux le merle moqueur!*

Chantée dans le Paris des barricades, la chanson d'amour prend des allures de promesse paisible...

Et puis, le 24 février 70, une gazette a emprunté à J.B. Clément le nom de son journal à unique parution : *La Carmagnole*<sup>1</sup>. Pour justifier son titre, *La Carmagnole* tient à honneur de sa première page de faire chanter ses lecteurs. Voici le texte paru dans la gazette du 19 mars (elle porte le N<sup>o</sup> 4) :

*Nos cinq cent trent' paix à tout prix (bis)  
N'veulent plus v'nir siéger à Paris (bis)  
Dehors, plus facilement ils comptent  
Nous mettre dedans!  
Dansons la Carmagnole  
Vive le son ! Vive le son !  
Dansons la Carmagnole  
Vive le son du canon !*

*On prétend qu'ils veul'nt nous punir (bis)  
Contr' Guillaum' d'avoir voulu t'nir (bis)  
Et qu'i nous pardonnn' pas  
D'avoir à tous nos repas*

1. Car nous ne pensons pas que J.-B. Clément fût pour quelque chose dans cette autre version de *La Carmagnole*.

*Pour pain mangé d'la sciure  
Vive le son ! Vive le son !  
Et pour viand' nos chaussures  
Vive le son du canon !*

*Leur plan c'est d'mettr' comme chats et chiens (bis)  
Le provincial et l'parisien (bis)  
Pour pouvoir un' belle nuit  
A la faveur du bruit  
Poser sans qu'on l'remarque  
Vive le son ! Vive le son !  
Sur l'trône un p'tit monarque  
Vive le son du canon !*

*En faisant croire aux campagnards (bis)  
Qu'Paris n'est qu'un amas d'pillards (bis)  
On pens' qu'avant trois mois  
Ils crieront aux abois :  
J'voulons plus d'socialisse  
Vive le son ! Vive le son !  
Vive le roi, qu'ça finisse  
Vive le son du canon !*

Les élisions abusives n'enlèvent rien au fond : *La Carmagnole* n'est pas dupe des manœuvres versaillaises dont la rupture Paris-Province sera une visée constante. Au nom de Thiers, *La Carmagnole* du 2 avril conclut :

*Pour que j'rétabliss' l'ordre  
Vive le son ! Vive le son !  
Faut bien qu'y ait du désordre  
Vive le son du canon !*

C'est, sous l'ironie, la même lucidité. Thiers, en effet, veut « rétablir l'ordre ». Or, l'armée — ou ce qu'il en reste — rentrée de Paris est démoralisée : non seulement elle a essuyé un revers mais les soldats ont assisté à trop de scènes de pactisation. Les

uns se demandent honnêtement où est leur devoir, les autres, ramassés comme mercenaires dans la pègre et le sous-prolétariat, se demandent simplement s'ils n'ont pas fait une bêtise...

C'est pourquoi Thiers s'emploie activement à isoler la capitale, à barrer la route au Journal officiel de la Commune, à ses publications, à ses appels. Il a besoin de convaincre la province...

*... En faisant croire' aux campagnards  
Qu'Paris n'est qu'un amas d'pillards !*

Ainsi, complétés par les recrues paysannes, les effectifs de Versailles passent de 12.000 à 65.000 hommes. Ce n'est pas suffisant. Alors, viennent les entretiens de Francfort où Thiers promet à Bismarck tout ce qu'il lui demande. Dans ses « souvenirs de Versailles pendant la Commune », le versaillais Léonce Dupont écrit : « Grâce à cette soudaine soumission aux exigences du vainqueur, l'Allemagne nous rendit les prisonniers de guerre sans lesquels peut-être le Maréchal Mac-Mahon eût tardé longtemps encore à pénétrer dans Paris. »<sup>1</sup>

La chanson dit :

*Mon vieux Bismarck, mon cher ami,  
J'ai besoin pour broyer Paris  
Des trois cent mill' Français qu'tu as  
Alléluia !*

Les prisonniers rentrent donc et il est facile de leur tenir les propos qu'on tient aux « campagnards », aggravés par le fait que les « pillards » ont agi pendant

que leurs frères, bons patriotes, étaient en captivité. Rappellera-t-on aussi que, peu ou pas éduqués, menacés par la misère, les hommes étaient facilement dupes des beaux discours et des promesses de carrière militaire, procurant la sécurité ?

Dès lors, on ne s'étonnera pas de voir que la Commune met au premier rang de ses préoccupations les problèmes de l'enseignement qu'elle veut gratuit, laïque et obligatoire et de la culture qu'elle entend mettre à la disposition de tous.

Merveilleux programme sans doute qui, la paix assurée, eût pu être le couronnement de ses bienfaits sociaux mais qui, en mai 71, ne pouvait suffire à contenir les obus des pièces de marine tirant sur Paris.

Dès lors, le sort de la Commune était joué. Dès lors aussi, les témoignages chantés seront des témoignages à *posteriori*.

Ils seront de deux sortes : ceux qui donneront les communards (devenus, à Londres, les communeux) en un chant douloureux désormais leur seule arme. Ceux qui, d'opinion opposée, paraîtront à Paris sur feuilles volantes et perpétueront ce commerce de colportage dont nous avons parlé : ce seront souvent les mêmes éditeurs, parfois les mêmes musiques et, parfois même, il faut le dire, les mêmes sauteurs. A cet égard, la palme revient sans doute à J.A. Sénéchal. Tout d'abord, il a chanté *L'Union Républicaine*:

*Peuple français, sauvez la République  
Avec ardeur accourez à nos cris  
Néron brûla Rome la ville antique  
Sauvez Paris (bis)*

<sup>1</sup> Rapporté par Jean Bruhat, Jean Dautry et Emile Tersen Op cité en début d'ouvrage.

*Au son de caisse on vous dit : La Commune  
Veut partager votre bien votre avoir.  
Tous ces pamphlets, dictés par la rancune,  
En ont menti, car notre unique espoir  
Est de chasser la race tyrannique  
Qui, pour de l'or, a vendu le pays,  
Pour égorgé la jeune République,  
Ils ont juré d'anéantir Paris.*

Puis, la Commune vaincue, avec la même plume, la même rage (la même coupe aussi), il termine son couplet des *Ruines de Paris* par :

*Voilà tes fruits Commune sanguinaire  
Oui... tu voulais anéantir Paris*

Hier, il disait :

*Thiers a juré haine à la République  
Haine à Paris, haine à ses citoyens*

Aujourd'hui, il s'adresse aux communards :

*Fieffés bandits vous rêviez nos fortunes  
Oui... vous vouliez anéantir Paris*

Hier, il chantait :

*Assez de traîtres, assez de leur tactique  
Resserrons-nous par des étroits liens*

Aujourd'hui, les traîtres, apparemment, ne lui font plus peur :

*D'un nouveau jour, ah ! Saluons l'aurore  
Par le travail régénérons Paris*

.....  
*Que l'amitié renaisse en notre France  
Pour oublier les fléaux de Paris*

L'observation de la vie publique nous a habitués à semblables revirements : tout de même, celui-là nous paraît particulièrement spectaculaire !

A la Commune, on fait reproche chanté des incendies (qui, pour beaucoup, on le sait aujourd'hui, ne furent pas son fait), des femmes dites « pétroleuses »<sup>1</sup> se mêlant aux combats des rues, de la destruction à la fois réelle et symbolique de la colonne Vendôme par Courbet, des exécutions sommaires : peu nombreuses en vérité, (trop nombreuses malgré tout) si on les compare à la systématique tuerie versaillaise mais qui, par la personnalité des victimes, frappèrent parfois l'opinion. Ce fut le cas pour Mgr Darboy, archevêque de Paris, dont l'exécution apparaît à la fois comme un crime impardonnable et une faute tactique grave :

*Ne profanez pas de grâce  
Le saint nom de Liberté  
Car vous l'avez effacé  
Par vos crimes et votre audace  
Pour la liberté, la foi  
Meurt l'Archevêque d'Arboy.*

Le chansonnier avait ainsi commencé sa plainte :

1. On aurait tort de croire que le nom de *pétroleuses* échet aux femmes de communards au moment des incendies de la Semaine sanglante : il leur était venu bien avant, au temps où, sous le siège, pour chauffer leur logis, s'éclairer ou faire leur maigre cuisine, elles ramenaient chez elles du pétrole :

*Et pour remplir notre veilleuse  
Les femm's sont dev'nues pétroleuses.*

*Ecoutez peuple fidèle  
Les lamentables récits  
Tous les malheurs de Paris*

Ceci ne suffit pas à un autre poète qui, lui, prend à témoin le monde entier :

*Colons de la Martinique  
Habitants du Kamschatcka  
Patagons et coetera  
Et vous, nègres de l'Afrique  
Palissez au récit des  
Plus exécrables forfaits.*

Il est vrai qu'il signe : G.O. Graphy !  
Sa *complainte de la Commune* se termine ainsi :

#### Morale

*De ce drame assez peu drôle,  
On peut toujours concluer (sic)  
Qu'il ne faut jamais jouer  
Avec l'huile de pétrole  
Car à de certains moments  
Ça caus' des désagréments*

Certes !... Et c'est bien l'avis d'un autre anonyme dont on trouve *La Commune de Paris, complainte en 36 couplets sur l'air de Fualdès* en un modeste bureau de vente, 6 rue du Croissant. Celui-là qui a vu les communards ne prendre des canons « que chez les marchands de vin » estime que

*Sur la mémoire' de Courbet  
Tout bon Français doit cracher*

et, dans un style qui marque quelque goût pour l'inversion, rapporte que

*De mégèr', une compagnie  
Echantillon répugnant  
De ce sexe si charmant  
Auquel nous devons la vie  
Par le pétrole essaya  
D'couronner ses attentats*

A croire qu'un Dieu des poètes punit d'une justice immanente ceux qui se cachent pour écrire !

L'éditeur Matt, lui, ne se cache pas. Au 7 rue des Deux-Gares, il veille toujours aux destinées de sa *maison spéciale pour le colportage*. Ce qui a changé, c'est l'inspiration de ses auteurs.

Pour la bonne compréhension d'une époque par bien des aspects révolue, rappelons que, perpétuant la tradition des « pont-neuf », les maisons de colportage imprimaient le récit en prose d'un fait divers qu'elles faisaient suivre d'une chanson inspirée par cet événement.

Ici, sous le titre **LES PETROLEUSES**, Matt propose deux récits : l'un est celui de communards avinés rejetant dans le feu une femme et son bébé fuyant l'incendie de leur maison ! L'autre a pour titre *La pauvre folle*. Le voici :

« Si vous allez porter vos pas dans un des nombreux quartiers où se dressent des lambeaux de murs noircis au lieu et place des superbes maisons qui l'ornaient autrefois, vous rencontrerez probablement une jeune femme vieillie avant l'âge par quelque affreux malheur. A peine vêtue d'une robe et d'un châle en lambeaux, elle tient dans ses bras un paquet qu'elle embrasse quelquefois convulsivement et, si vous vous arrêtez, étonné par ses allures

étranges, vous l'entendrez balbutier quelques paroles sans suite et incohérentes.

Cette malheureuse est folle ! C'est encore une des victimes des assassins qui ont osé s'intituler le gouvernement de Paris !

Lorsque éclata la guerre avec la Prusse, son mari fut rappelé sous les drapeaux, le pauvre père quitta sa famille, il ne devait plus revenir ! Il trouva sous Paris une mort glorieuse à l'un des combats livrés au mois de décembre dernier.

Le 24 mai, elle apprit que la glorieuse armée de Versailles était entrée à Paris et repoussait sur tous les points le troupeau d'étrangers et de forçats libérés qui déchiraient le cœur de la France.

Elle se promet d'aller trouver le régiment auquel avait appartenu son mari pour le pleurer avec ses anciens amis, ses braves compagnons d'armes.

Mais, dans la nuit, un horrible cri retentit ! Au feu !... Un moment elle resta éperdue ... cette suprême minute suffit pour que les flammes vinssent à gagner son pauvre logis. Lorsqu'elle songea à se sauver, elle et son enfant, il n'était plus temps.

Le feu entourait entièrement sa mansarde, elle veut gagner la porte... un craquement se fait entendre et la malheureuse femme voit s'écrouler avec le plancher de sa chambre le petit lit de son fils tant aimé. Elle tombe aussi, mais, protégée par la bonté divine, elle se relève saine et sauve.

A ce moment, elle aperçoit ce lit où dormait tout à l'heure son enfant adoré !... Elle se précipite au milieu du cratère, saisit un bras qui passe et amène à elle un cadavre affreusement calciné ! C'était les restes de son enfant !

De courageux soldats l'entraînent à l'abri du feu, mais hélas, elle était folle !

Honte éternelle sur les auteurs de ces horribles crimes et que la justice de Dieu les punisse dans l'autre monde ! »

Ne nous attardons pas à cette « bonté divine » qui, entre la mère et l'enfant, a — sous la responsabilité de l'auteur — choisi de protéger la mère et, à l'heure

de la conclusion, cherchons-en les effets dans le cœur même du chansonnier J. Sandrat :

*La pauvre folle était bien la victime  
Des vils gredins qui brûlèrent Paris,  
Que, promptement, ils trouvent pour leurs crimes  
Le châtement des parias maudits,  
Ah ! tant de sang, de larmes, de misères,  
N'accordons pas de pardon aux fauteurs,  
Ces êtres-là sont autant de vipères  
Dont le venin engendre les malheurs*

On trouve encore d'autres refrains de même inspiration dont *La délivrance* (paroles d'Eugène Grange, musique de A. Goulet) estimant que

*Des dictateurs, Paris est délivré*

et faisant allusion, aussi, à la colonne :

*De nos jours heureux l'horizon se jalonne  
Mossieu Courbet étant cuit et recuit  
On va pouvoir relever la Colonne  
Je dormirai bien cette nuit (bis)*

Sur une feuille intitulée *La Marseillaise en vacances*, les lecteurs de juin 71 découvrent une chanson de meilleure facture *La ronde de la Marseillaise* qui, sur l'air de *Cadet Rousselle*, moque le défunt journal de Rochefort :

*La Marseillaise est un journal (bis)  
Qui fit florès au carnaval (bis)  
De le lire on était bien aise  
Que direz-vous d'la Marseillaise  
Ah ! (ter) mais vraiment  
Que ce journal était charmant.*

Il y a un couplet pour Rochefort, bien sûr, mais un autre pour chaque collaborateur du journal : Millière, Flourens, Louis Noir, Arnould...

*On y voyait Grousset Paschal (bis)  
Un Corse qui n'est pas trop mal (bis)  
Ecorcher la langue française  
Que direz-vous d'la Marseillaise ?  
Ah! (ter) mais vraiment  
C'était un journal élégant.*

Et, après s'être réjoui de la fermeture du journal par « deux bons gendarmes »...

*Ah! (ter) mais vraiment  
J'n'avais pas pris d'abonnement !*

... l'auteur implore :

*Ah! Donnez-leur la clef des champs (bis)  
Et que loin de nous ces serpents (bis)  
Aillent siffler tout à leur aise  
Que dites-vous d'la Marseillaise  
Ah! (ter) mais vraiment  
Qu'elle finit donc bêtement*

Non seulement — contrairement à ce qui sera pour plusieurs chansons révolutionnaires —, aucune de ces chansons ne passera à la postérité, mais aucune même ne connaîtra le succès de l'heure et, alors que, longtemps après la Commune, les vaincus feront entendre leur chant, cette production anti-communarde s'éteindra rapidement, peut-être dans la simple honte de son manque de générosité. La chanson a-t-elle en secret signé un pacte d'assistance avec les victimes des hommes ? Le peuple qu'on peut émouvoir à l'aide du fait

divers a-t-il, pour la consécration d'une chanson, d'insoupçonnées ressources de jugement ? L'auteur est-il, plus que quiconque, soumis à des obligations humanitaires qui feraient que, tous comptes faits, le plus grand talent est, avant tout, la plus grande morale ? On ne saurait ni l'espérer, ni le craindre. Du moins, lorsque Baudelaire vient d'écrire « Je préfère le poète qui se met en communication permanente avec les hommes de son temps », peut-on affirmer que, à cette communication, est nécessaire la pertinente connaissance du monde.

Or, jusqu'à ce jour, la connaissance du monde était la connaissance d'un monde : celui de la classe dirigeante. Peindre le monde, avant 89, c'était peindre la cour ; après 89, c'était peindre la bourgeoisie : Balzac nous l'a prouvé. Aujourd'hui, un autre monde est né : le monde ouvrier. S'il ne peut dicter sa loi à la direction du pays, du moins montre-t-il clairement que, à cette direction, il imposera des règles ; de cette direction, il exigera des garanties.

Il n'y a plus un monde fait d'une majorité analphabète et d'une minorité éduquée réclamant des œuvres d'art dans lesquelles elle se contemple, il y a un monde composé de deux classes sociales qui s'affrontent : la connaissance de ce monde passera désormais par la connaissance de ces deux blocs et, plus encore, par la perception sensible de leurs affrontements.

Ce sont là des réalités naissantes que Hugo pressent et que Zola entrevoit. Tous les deux font du reportage. Ils ne vivent pas l'aventure. Ou, s'ils la vivent, c'est parce que les y poussent leur conscience et leur immense bonne volonté : ce n'est pas par obligation de naissance, — la plus « condamnante » des obligations.

Au contraire, certains chansonniers sont au cœur du

combat. Leur perception du monde et des forces en présence peut, aujourd'hui, nous paraître imparfaite : elle était, par rapport à celle de Hugo ou de Zola, issus d'une bourgeoisie *dans laquelle ils n'avaient cessé de vivre*, très clairvoyante. Il est donc logique que leurs œuvres ait touché leurs frères et, plus encore, que, devant la postérité, elles aient poussé dans l'oubli celles qui, s'appuyant sur l'anecdote, parfois la calomnie et, le plus souvent, la plus plate démagogie, prétendaient les concurrencer.

On ne saurait classer dans cette catégorie le seul chansonnier « réactionnaire » qui ait « crevé le plafond » — et de magistrale façon — : Paul Déroulède.

Tout d'abord parce que — au début et dans son patriotisme du moins — la sincérité de Déroulède ne fait aucun doute. Ensuite, parce que Déroulède a du talent. Certes, c'est un talent fragile qui subira les atteintes du temps. Mais — et ceci confirme déjà ce qui précède — cette décrépitude sera due pour plus grande part aux thèmes empruntés qu'à la façon de les traiter : ce n'est pas le poète qui vieillit, c'est ce patriotisme exacerbé qu'il *claironnera* — c'est le mot — à qui veut et à qui ne veut pas l'entendre. Mais *Le Turco\** fait la preuve d'une certaine recherche dans l'écriture et *La Cocarde* montre, dans l'attendrissement patriotique, une discrétion qui, bientôt, s'envolera avec les éclats fulgurants du chansonnier-député :

*Ma cocarde a les trois couleurs  
Les trois couleurs de ma Patrie  
Le sang l'a bien un peu rougie  
La poudre bien un peu noircie  
Mais elle est encor bien jolie  
Ma cocarde des jours meilleurs*

Ces chansons appartiennent au recueil de Déroulède *Chants du soldat* qui, publié en 1872, connut, dès sa parution, un succès éclatant. Ne nous y trompons pas : l'esprit revenchard était fait pour plaire à tous. Car tous, y compris la plus grande partie des révolutionnaires, étaient patriotes. Tous avaient ressenti la défaite comme un affront et nous avons vu que ce fut là l'une des raisons de l'insurrection.

Mais le patriotisme est un sentiment noble sur le chemin de l'ignoble. Déroulède ne saura pas s'arrêter en chemin. Bientôt, il rejoindra Drumont à la xénophobie et à l'antisémitisme exacerbés.

On sourit aujourd'hui de cette agitation tonitruante, de ces yeux qui, perpétuellement fixés sur le drapeau tricolore, ne verront plus même qu'il est, avant tout, le drapeau de la République.

Pourtant, aujourd'hui encore, n'en connaissons-nous pas qui, devant le comportement des hommes, réagissent de telle ou telle façon selon que ces hommes et eux-mêmes sont nés en deçà ou au-delà de la Bidassoa, en deçà ou au-delà de l'Atlantique, en deçà ou au-delà de l'Oder-Neisse ?

Nous ne condamnons pas Déroulède pour son patriotisme : nous disons qu'il n'était *que* patriote. Dans le monde qui vient de se créer, ce sera désormais une grande faiblesse.

Nous la découvrons tout de suite. *Les Chants du Soldat*, nous l'avons dit, paraissent en 1872 : le recueil ne comporte pas UNE SEULE allusion à la Commune. Des milliers de morts dans les combats de rues, des dizaines de milliers de morts par la famine, des dizaines de milliers de fusillés : Déroulède n'a rien vu. C'est ici que la question est posée : n'a-t-il rien vu ou n'a-t-il rien voulu voir ?

Nous avons dit que les chansons anti-communardes périrent très vite : eh bien ! c'est ainsi qu'elles servirent le mieux la cause qu'elles voulaient défendre. Tout d'abord, parce que l'insulte aux vaincus, quels qu'ils soient, ne grandit jamais celui qui la profère. Mais, surtout, parce que M. Thiers et tous ceux qui lui succédèrent à la tête de la République n'eurent qu'une pensée : faire oublier la Commune. Pour l'ancien écolier de notre pays, le choix est à faire parfois entre ce qui fut et ce qu'on lui enseigna ; en ce qui concerne la Commune, il est entre ce qui fut et ce qu'on ne lui enseigna pas ! Ainsi, en « oubliant la Commune » la chanson servait au mieux les intérêts d'une bourgeoisie plaidant d'autant plus facilement la cause du silence que celui-ci recouvrait ses propres crimes.

Des événements de 70-71, officiellement, on ne retint que la défaite devant les Allemands : Déroulède était dans la ligne. Et, avec lui, bon nombre de chansonniers qui allaient écrire : *Alsace et Lorraine\**, *L'oiseau qui vient de France*, *La paysanne lorraine*, *Le Maître d'Ecole alsacien*, les célèbres *Cuirassiers de Reichssoffen*, le grand succès populaire *Dis-moi quel est ton pays* de Erckmann et Chatrian sans parler des *Regrets à l'Alsace*, « valse de salon » ou du *Grand quadrille vendu au profit de la libération du territoire...* Il y eut, on peut le dire, des centaines de chansons puisant leur inspiration près de Strasbourg ou de Domrémy. On connaît *Le violon brisé* :

*Ils ont brisé mon violon  
Parce que j'ai l'âme française*

et il n'est pas inutile de rappeler les sentiments qui

animent cette mère lorraine à laquelle un soldat allemand demande d'allaiter son enfant :

*Vois, sa figure est rose et blonde,  
Tu peux le sauver du trépas ;  
Sa mère, en le mettant au monde,  
Vient de mourir entre mes bras*

Et maintenant écoutons la réponse de la « bonne française » :

*Va, passe ton chemin, ma mamelle est française,  
N'entre pas sous mon toit, emporte ton enfant,  
Mes garçons chanteront plus tard « la Marseillaise »  
Je ne vends pas mon lait au fils d'un Allemand !*

Oui, la chanson contribuera à l'éducation d'une génération nouvelle élevée dans la haine de l'Allemand... En 1914, les poilus partiront en chantant...

Il est vrai que les chansonniers d'outre-Rhin n'étaient pas tendres pour les Français : ils firent plus de deux cents chansons ridiculisant nos armées et, plus encore, ce peuple utopique qui se voulait le champion de la Liberté.

Voici deux textes traduits littéralement. Dans le premier, certains mots sont soulignés : ils sont en français dans la chanson allemande.

*Ainsi, nous allons marcher  
Sur la belle ville de Paris ;  
Là nous apprendrons le beau langage.  
Cela est sûr et certain.*

*Vullé-vous des coups Mosié,  
Pour la Gloire et la Liberté ?  
Toujours gais, toujours joyeux,  
Comme le roquet dans son paletot  
Vullé-vous des coups, vullé-vous ?  
Filou ! Filou ! Filou ! et hurrah !*

La deuxième chanson fait parler les communards :

*Gai, gai, frères et amis,  
Nargue des soucis  
Buvez un bon verre de vin.  
A la santé des frères et amis  
Qui demolissent tout.  
Ce sera notre joie !*

*Allons, vivons gaiement,  
Festoyons et chantons,  
C'est si ennuyeux de travailler.*

*L'argent ne manquera pas d'ailleurs  
Nous prenons partout  
Qui peut nous en empêcher ?*

*A bas les patrons et les curés  
Les rois, les empereurs,  
A bas tout ce qui veut commander !*

*Nous sommes des citoyens libres,  
L'univers entier sera notre proie :  
Voilà comment il faut agir.*

Si l'art n'a pas de patrie, apparemment, l'analyse simpliste des hommes et des faits n'en a pas non plus. Est-il utile de souligner ce qui rapproche ce texte de ses frères français : l'image du communard ne pensant qu'à boire et à « vivre gaiement » ?

Pour ridicule qu'il soit, l'argument se perpétuera longtemps et suffira à convaincre ceux qui, pour leur raison ou leur morale, n'ont pas de grandes exigences.

Pottier se contentera de sourire :

*Quels lâches, que ces meneurs  
Ils ont gagné la frontière  
C'étaient tous des souteneurs  
Et des rôdeurs de barrière  
Des joueurs de vielle et des vidangeurs  
Que d'argent trouvé sur ces égorgeurs !  
C'est vingt millions qu'emportait Millière,  
Enfin Delescluze était un forçat  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !*

Non, Millière n'était pas plus un voleur que Delescluze n'était un forçat et, si leur mort héroïque les désigne à l'hommage du chansonnier, il faut bien dire que c'est l'ensemble de ces « souteneurs » et de ces « rôdeurs de barrière » qui, en lettres de sang, mérita d'écrire son nom dans l'histoire de nos révolutions.

Dès les premières heures de la semaine sanglante, ils savent qu'ils ont perdu. Les forces versaillaises sont écrasantes — notamment par leur artillerie — et, face à elles, l'armée de la Commune qui manque de cadres est peu, est mal organisée. Souvent, elle manque d'armes, de munitions. On voit de nouveaux galonnés préoccupés surtout de faire valoir leurs épaulettes dans les cafés des boulevards ; on voit, près du tonneau, des combattants se donner plus de cœur qu'il n'en faut pour monter à l'assaut. Cela est vrai. Mais ce serait trahir la Commune et plus encore l'Histoire que de hisser les déplorables exemples inévitablement liés aux périodes troublées au rang de fait général.

La vérité est que les communards n'ont tous ni la même conscience de la chose guerrière, ni la même conscience de la chose politique. Il y a Rossel qui appartient à l'aristocratie militaire et Lefrançais l'instituteur anarchiste, il y a Dereure l'ouvrier cordonnier

et La Cécilia l'intellectuel courageux, il y a le typographe gascon Allemane et Dombrowsky le polonais, « flambeau et héros de la République Universelle »... Et puis, sous leurs ordres ou à leurs côtés, il y a la petite part qui est là pour l'aventure et la grande part qui est là pour la révolte, il y a les femmes qu'on chargera de tous les crimes sans penser que l'impossible ravitaillement des leurs, la famine et la mort de ceux qu'elles serraient dans leurs bras les ont familiarisées avec le dévouement et l'idée de leur utilité. Et puis, il y a des enfants et s'en indigneront le plus ceux qui jamais ne s'étaient indignés de voir ces enfants prendre le chemin de la filature ou de la fonderie. Et puis, surtout, il y a ces ouvriers sur bronze et ces compagnons charpentiers, ces artisans du faubourg et ces étudiants, ces nationaux et ces garibaldiens, ceux qui ont suivi et ceux qui ont précédé, ceux qui, ayant maintenant renoncé à l'espoir, n'ont pas, pour autant, renoncé à la lutte et, face à l'ennemi commun, vont auprès du drapeau rouge déployer les insignes de la franc-maçonnerie ou le drapeau noir de l'anarchie. Ainsi monte l'héroïsme. D'eux-mêmes, les chefs d'hier jettent leurs galons et ramassent un fusil : tous vont déterrer les pavés et, les ayant fait barricades, ils y accrochent leur courage et leur abnégation.

La répression est terrible. Comme ils avancent, les Versaillais constituent des « Conseils de guerre » qui condamnent à mort et exécutent. Mais, le plus souvent, il n'y a même pas « parodie de justice ». A Chatou, Flourens est assassiné par un gendarme. Raoul Rigault est fusillé rue Gay-Lussac. On fusille à la caserne de Babylone, rue des Rosiers à Montmartre, au Parc Monceau, rue Saint-Jacques, au Luxembourg... Bientôt on fusillera partout...

*Paris sainte la misère  
Les heureux mêmes sont tremblants  
La mode est aux conseils de guerre  
Et les pavés sont tout sanglants...<sup>1</sup>*

Après le 28 mai, il faudra des jours et des jours pour vider les squares de Paris des cadavres entassés...

*Au mur !  
Disait le capitaine  
La bouche pleine  
Et buvant dur,  
Au mur !*

Encore, le mur n'est-il évoqué par J.B. Clément que comme symbole : dans les ambulances, les Versaillais tuent les blessés et, parfois même, ceux qui les soignent. A partir du 25, la capitale est une « orgie de sang ».

Thiers est débarrassé des soucis de l'occupation : dans « les beaux quartiers » de l'ouest, il n'y a pas de risques ; à l'est, ce sont les troupes allemandes qui se chargent du travail. Il peut donc s'en donner à cœur joie. On connaît le télégramme que, dès le 21, il a adressé à Jules Favre : « Je rentre de Paris et j'ai vu de bien terribles spectacles... Venez, mon ami, partager notre satisfaction. »

Aujourd'hui, sa satisfaction doit être entière. La rue occupée, on traque hommes, femmes et enfants et malheur à qui, aux mains, porte encore des traces de poudre...

La Commune a vécu. Il reste, pour la défendre, moins d'hommes qu'on en fusille. Alors, dans la poussière et le bruit du canon, dans la lueur des chassepots et

1. J.B. Clément : *La semaine sanglante*®.

celle des incendies, dans la chaleur de mai et les brûlures des boulets rouges, dans l'odeur des morts qui chasse celle de la poudre, dans cette atmosphère de malheur écrasant où finit un printemps, on voit des images graves qui ne périront pas. Sur les marches du Panthéon, le capitaine versaillais oblige Millièrè, pour mourir, à se mettre à genoux. Il ne l'empêchera pas de crier « Vive l'Humanité ! » Faubourg du Temple, aux Buttes-Chaumont, à Belleville, à la Bastille, place du Trône, le Paris populaire vend à la mort son espérance de mieux vivre. Place de la République, Lucien Descaves nous montre l'image hallucinante de communards tirant leurs dernières cartouches cependant que, pour leur donner du cœur au trépas, en bout de barricade, un orgue de Barbarie moud la musique devenue grandiose d'Orphée-aux-enfers. Boulevard Voltaire, un communard s'est rasé de frais et a mis une chemise blanche. Il a soixante-deux ans et tout le monde affectueusement l'appelle *le vieux*. Il a été poursuivi par la monarchie et l'Empire. Il a connu l'exil et il a passé trente-six années de sa vie en prison. Il ne veut pas, une fois encore, voir assassiner l'espoir. Alors, simplement, il monte en haut de la barricade. Il tombe : Delescluze est mort.

C'est Varlin, l'ouvrier relieur, qui lui succède comme Délégué à la guerre. Il se bat depuis toujours dans les luttes syndicales avec une remarquable efficacité. Depuis la semaine sanglante, sur la rive gauche ou dans les batailles pour la défense de la mairie du XI<sup>e</sup>, son efficacité n'a pas été moins grande. Elle le sera encore dans sa dernière fonction pour laquelle, mieux qu'un panache blanc, son écharpe rouge montre à tous un chemin qui, s'il n'est pas celui de la victoire, est sans doute celui de l'honneur. Le 28, alors qu'il a pu s'en-

fuir, il est reconnu par un prêtre, dénoncé, arrêté, insulté, torturé, conduit en haut de Montmartre. C'est sur un corps affreusement mutilé que tire le peloton d'exécution. Auparavant, de ce corps est parvenue encore une voix : « Vive la République ! Vive la Commune ! ». A Belleville, cinq cents hommes sont rassemblés et c'est le même cri. On a le choix entre deux luttes perdues : l'une ici, l'autre que l'on portera en plein quartier réactionnaire où l'on vendra « chèrement sa vie », dit J.B. Clément. C'est cette dernière proposition qui est accueillie et, à l'heure où les voix s'étranglent, nous entendons leur généreuse approbation : « Vive la Commune ! » et nous voyons ce « bataillon du désespoir » partir pour Paris, être arrêté par les tirs versaillais, se joindre aux derniers défenseurs de la rue des Trois-Couronnes et de la rue de la Fontaine-au-Roi, et nous voyons un grand gailard de garibaldien planter sous les balles le drapeau rouge et la lutte reprend et, tout là-haut, elle n'a pas cessé où l'on se bat devant le cimetière, dans le cimetière entre les tombes du Père-Lachaise... Les derniers combats ont lieu à l'arme blanche et, la bataille terminée, tous les prisonniers seront exécutés. A dater du 28 mai 1871, pour toujours, un mur s'appelle « le mur ».

C'est ce que, quelque quinze années plus tard, constatera Jules Jouy :

*Tombe sans croix et sans chapelle,  
Sans lys d'or, sans vitraux d'azur,  
Quand le peuple en parle, il l'appelle  
Le mur.\**

Eugène Pottier, lui, demandera *Le Monument des Fédérés* :

*Ici fut l'abattoir, le charnier! — les victimes  
Roulaient de ce mur d'angle à la grand'fosse en bas,  
Les bouchers tassaient là tous nos morts anonymes  
Sans prévoir l'avenir que l'on n'enterre pas.  
Pendant treize ans, Paris fidèle camarade,  
Déposa sa couronne au champ des massacrés.  
Qu'on élève une barricade  
Pour monument aux Fédérés!*

*Oui, pour tout monument, peuple, un amas de pierres  
Laissons l'académique aux tueurs de bon goût.  
Et sur ces pavés bruts qu'encadreront les lierres,  
Simple, allant à la mort, Delescluze debout.  
Des cadavres autour, dans leur vareuse brune  
Des femmes, des enfants, mitraillés, éventrés ;  
Qu'il ressuscite la Commune  
Le monument des Fédérés!*

*Qu'il témoigne comment règne la bourgeoisie,  
Qui pille le travail et fait des indigents,  
Embrouille tous les fils dont sa main s'est saisie  
Et se tire d'affaire en massacrant les gens.  
Et, quand notre misère accusant leur victoire  
Accule au pied du mur les bourgeois empiffrés,  
Qu'il soit notre réquisitoire  
Le monument des Fédérés!*

*Que, sur chaque pavé, peuple, ton ciseau grave  
Une date de meurtre ou le nom d'un martyr!  
De l'histoire, qu'il soit la page la plus grave  
Dénonçant l'esclavage et criant d'en sortir  
Et comme le tocsin soulevant l'avalanche  
Des gueux, des meurt-de-faim, fiévreux, exaspérés,  
Qu'il soit l'appel à la revanche  
Le monument des Fédérés!*

L'appel à la revanche, c'est ce que, désormais, chanteront les vaincus et l'on est frappé de cette unanimité dans une espérance qu'aucune perte, aucun sévice, aucun exil ne pourront abattre. Cela n'a pas traîné.

Comme quelques-uns de leurs camarades, Pottier, Clément, Chatelain ont trouvé un refuge chez des amis sûrs. C'est là que, dans une clandestinité qui durera des mois, surmontant le poids de la défaite et le dégoût de la tuerie, ils reprennent leur plume.

*A Paris, de l'endroit où l'on m'avait recueilli et où  
je restai du 29 mai au 10 août 71, j'entendais toutes  
les nuits des coups de fusil, des arrestations, des cris  
de femmes et d'enfants. C'était la réaction victorieuse  
qui poursuivait son œuvre d'extermination. J'en éprouvai  
plus de colère et de douleur que je n'en avais  
ressenties pendant les longs jours de lutte.*

Cette note de J.B. Clément accompagne le texte de *La Semaine sanglante\** à laquelle nous avons déjà fait allusion et l'on ne peut qu'admirer la ferveur du chansonnier qui, dans ces circonstances où tout le dit vaincu, ne doute pas une seconde de la victoire.

*Ça branle dans le manche  
Ces mauvais jours-là finiront  
Et gare à la revanche  
Quand tous les pauvres s'y mettront.*

Pottier, lui, ne se contente pas de croire en la revanche. Ni même de la préparer. Il ne chante pas au futur. Dès aujourd'hui, il exhorte les combattants. On peut penser que c'est parce qu'il a vu bon nombre d'entre eux couchés sur le pavé que, en juin 71, alors qu'il est encore à Paris, de son cœur, jaillit ce magistral « Debout les morts ! » adressé aux vivants :

*Debout! Les damnés de la terre!  
Debout! Les forçats de la faim!*

Les forçats de la faim, il les connaît. Depuis toujours,

il les a vus accomplir leur rude tâche sans y gagner toujours de quoi calmer leur appétit. Mais leur faim fut bien plus grande encore lorsque vint 70. Alors, les forçats se sont révoltés et, si le ciel, pendant quelque soixante jours, leur a permis de connaître l'espoir, c'était pour mieux les repousser dans leur éternel enfer. Un enfer dont ils ont vu les flammes et les morts, le sang, l'insupportable contrainte avec, peut-être même, le diable qui les y condamnait.

Oui, *les damnés de la terre* et *les forçats de la faim* appartiennent à la Commune.

C'est elle qui leur a donné l'éternité. La sienne. Mais sa puissance ne s'arrête pas là.

*La Marseillaise*,\* on le sait, naquit en 1792. Elle s'appelait alors *Chant de guerre de l'Armée du Rhin*, et plusieurs, parmi ses couplets, indiquent les intentions de l'auteur et les circonstances dans lesquelles il fut appelé à les exprimer : la France avait déclaré la guerre à l'Autriche et il convenait d'entraîner les troupes à l'assaut des *cohortes étrangères*, des *phalanges mercenaires*, des *despotes sanguinaires*, voire de ces *féroces soldats* qu'on entendait *mugir dans nos campagnes* où ils s'apprétaient à *égorger nos fils et nos compagnes*.

Pourtant, il est permis de penser que, si le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* a connu ce retentissement, s'il est devenu, même, *La Marseillaise*, il ne le doit pas à ces grossières exhortations, mais, plutôt, à ce qu'il chantait la plus grande aspiration du peuple qui venait de prendre la Bastille : *Liberté, liberté chérie*, dit l'un des vers où les Français se retrouvent volontiers lorsque, dans les graves ou joyeuses circonstances, ils s'improvisent choristes.

Et, en fait, née entre 89 et 93, *La Marseillaise* qui les engageait à la lutte contre *la tyrannie* dont *l'étendard*

*sanglant est levé* ne laisse aucun doute sur la raison profonde de ses résonances : elle appelait à elle les jeunes républicains et ceux-ci ne pouvaient pas manquer d'entendre un appel qui les « honorait du titre de *citoyen* ».

Eh bien ! c'est ce

*Entendez-vous dans nos campagnes  
Mugir ces féroces soldats ?  
Ils viennent jusque dans nos bras  
Égorger nos fils et nos compagnes*

que perçurent les patriotes et, mieux que tous autres, les patriotes parisiens qui, sachant la province envahie, voyaient leur capitale menacée.

À ceux qui venaient de connaître le régime dictatorial de Napoléon III, ses atteintes à des libertés qu'on avait cru définitivement gagnées, ses spoliations et ses persécutions aggravées maintenant par les inutiles morts de Sedan, *La Marseillaise* disait :

*Contre nous de la tyrannie  
L'étendard sanglant est levé*

Alors, c'est ce

*Aux armes, citoyens !*

qu'entendirent en 70 les fils de 93.

Pendant la Commune, *La Marseillaise* fut l'une des chansons les plus chantées et nous avons vu aussi que, maintes fois, sa musique servit de véhicule à des paroles, sinon à des idées nouvelles. Oui, avant d'être hymne national, *La Marseillaise*, spontanément, fut chant populaire : l'officialisation de 1879 est née de la Commune. Comme le régime auquel elle est liée. La Commune vaincue, ça ne pouvait pas être « la sociale »

pour laquelle on s'était battu, mais ça ne pouvait plus être, non plus, la monarchie. Aussi, lorsque les extrémistes prétendirent s'approprier *La Marseillaise*, ils furent, certes, fidèles à leur principe de transporter la propriété nationale entre les mains de quelques-uns, ils pouvaient même arguer des opinions réputées royalistes de Rouget de l'Isle, mais ils oubliaient un peu facilement que, déclarée une première fois hymne national le 26 messidor de l'an III (14 juillet 1795), *La Marseillaise* avait été bien vite répudiée par Napoléon, puis par la monarchie. Ils oubliaient aussi que, si Rouget de l'Isle demandait des *guerriers magnanimes* exerçant leur magnanimité envers ceux à *regret s'armant contre nous*, il exigeait la plus grande sévérité envers ceux qui, pour leur cause, s'appuyaient sur les forces de l'ennemi national:

*Mais ces despotes sanguinaires  
Mais ces complices de Bouillé  
Tous ces tigres qui, sans pitié,  
Déchirent le sein de leur mère!*

Faut-il rappeler que le général Marquis de Bouillé avait préparé la fuite de Louis XVI et que, après l'arrestation de Varennes, il s'en fut rejoindre Condé et ses armées pour, avec eux, chercher le soutien de l'étranger? N'y a-t-il rien de semblable entre cette attitude et celle de Thiers ou de Jules Favre?

En ce sens, *La Marseillaise* est, avant tout, la chanson de Rossel.

Aux mieux éduqués, les événements venaient de montrer que, pour le plus important, le monde ne se divise pas au gré des rivières et des monts mais selon de moins poétiques définitions. Ils avaient établi l'existence de « patries » moins apparentes mais plus réel-

les que les patries officielles. Ils avaient prouvé que les chefs de ces « patries » se comportaient toujours, partout, dans l'intérêt de ces « patries » : ce n'est pas parce que l'intérêt de la France l'exigeait que, dès avril 71, M. Thiers signait un décret faisant au ministre de la Marine l'obligation d'acheter des briquettes au triple de leur valeur à la Compagnie des Mines d'Anzin : c'est parce que M. Thiers était l'un des gros actionnaires des mines d'Anzin. Ce n'est pas parce que l'intérêt de la France l'exigeait que M. Thiers organisa la systématique répression de la Commune : c'est parce que M. Thiers avait écrit un ouvrage philosophique intitulé *De la propriété*, une propriété que la Commune avait mise en danger. Ce n'est pas parce que l'intérêt de la France l'exigeait que, pendant dix ans, la République de M. Thiers et de ses successeurs arrêta, condamna, emprisonna, déporta et refusa l'amnistie : c'est parce que M. Thiers et ses successeurs espéraient décapiter à jamais un mouvement qui, parce qu'il attentait à leurs privilèges, les effrayait.

Cela, Clément le dira :

*Ils n'ont fait leur quatre-vingt-neuf  
Que pour supplanter la noblesse  
Et faire trimer comme un bœuf  
Le populo qui les engraisse*

Et ceci qui est plus important :

*Sous leur règne tout n'est que vol :  
Ils nous ont volé les usines,  
Volé le sol et le sous-sol,  
Volé l'outil et les machines!  
Et ça se dit républicains  
Tas de coquins!*

Mais, dès aujourd'hui, Pottier lance à pleine voix :

*Hideux dans leur apothéose,  
Les rois de la mine et du rail  
Ont-ils jamais fait autre chose  
Que dévaliser le travail ?  
Dans les coffres-forts de la bande  
Ce qu'il a créé s'est fondu.  
En décrétant qu'on le lui rende,  
Le peuple ne veut que son dû*

Nous avons volontairement choisi ce couplet de *l'Internationale*.<sup>\*</sup> L'expression *dévaliser le travail* est formelle : est voleur celui qui prend un objet en ne le payant pas ou en le payant peu pour réaliser, sur sa vente prochaine, un sur-profit, et, tout autant, celui qui prend une heure de travail en ne la payant pas ou en la payant peu dans l'espoir d'en tirer un gros bénéfice. C'est avec ce gros bénéfice, c'est avec ce travail des milliers de fois *dévalué* que se fit le capital :

*En décrétant qu'on le lui rende  
Le peuple ne veut que son dû.*

On le comprend : est passé le temps de la simple protestation, de la simple revendication. La Commune a affûté les idées et les plumes : plus que la propriété foncière ou industrielle héritée de naissance et, auparavant, produit de la peine ouvrière, le travail et l'effort de l'homme sont respectables. C'est cette conception nouvelle qu'il convenait d'imposer aux esprits.

Mais comment ?

Pottier est tout aussi formel :

Il n'est pas de sauveurs suprêmes,  
*Ni Dieu, ni César, ni tribun ;  
Producteurs sauvons-nous nous-mêmes  
Décrétons le salut commun !  
Pour que le voleur rende gorge,  
Pour tirer l'esprit du cachot,  
Soufflons nous-mêmes notre forge,  
Battons le fer quand il est chaud !*

aussi, en conclusion, Pottier pousse le grand cri :

*Ouvriers, paysans, nous sommes  
Le grand parti des travailleurs*

Si, cent ans après lui, nous pouvons dire que le mot *travailleur* n'est pas encore compris de tous, du moins peut-on affirmer que Pottier, d'instinct, l'employait dans le sens que Marx — qu'il ignorait — lui avait donné : celui qui, pour vivre, ne dispose que de sa force de travail. On remarquera aussi que Pottier, ici, n'appelle pas à l'*union* des travailleurs : qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, qu'ils en soient conscients ou non, que leur union réelle soit réalisée ou pas, les travailleurs *sont* ensemble. Par d'essentielles caractéristiques communes, ils forment une classe sociale, la plus importante. Aussi, comme Marx encore, Pottier constate : *nous sommes*. Et c'est pour la victoire de cette classe sociale que Pottier a lancé son refrain avec, encore une fois, la grande idée : *groupons-nous*, suivie de la promesse de voir... demain, *l'Internationale* devenir le *genre humain*.

Vue comme l'expression d'une conviction dont un avenir plus ou moins lointain vérifiera le bien-fondé, la prédiction ne manquait pas de générosité : aussi, valait-elle d'entreprendre cette *lutte finale*.

On peut discuter.

Laissons de côté ceux qui, oubliant le monde, son Histoire et la lenteur de ses évolutions, estimeront qu'on ne pouvait, en 1871, appeler *lutte finale* une lutte qui se perpétue encore de nos jours.

En revanche, d'autres penseront avec plus de raison que la lutte ne sera jamais *finale* : c'est en effet une vue étrangement bourgeoise que la croyance au définitif. Les valeurs essentielles du XIX<sup>e</sup> siècle étaient le mariage, l'épargne, l'éducation, la famille ascendante, la situation sociale : rien de tout cela ne résistera au temps. Aussi, même si la classe que défend Pottier parvenait à ses fins, elle aurait à poursuivre la lutte, et, tout d'abord, contre elle-même, sous peine d'être frappée d'immobilisme et alors, nécessairement, d'une stérilité qui la condamnerait à sa perte et, donc, à sa défense par des moyens que, très justement, elle condamne : à un homme, à un chef, à un parti ou à un Etat, la force acquise fixe plus de devoirs qu'elle ne donne de droits. On connaît la pensée du Colonel de Gaulle<sup>1</sup> « Le profond ressort de l'activité des meilleurs et des forts est le désir d'acquérir la puissance. »

Nous ne croyons pas du tout que ceux qui disposent d'un semblable ressort puissent être appelés *les meilleurs*. Cette réserve faite, il faut reconnaître que l'assertion est, en ce monde, facilement vérifiable.

C'est ce monde qu'il convient de remplacer par un monde dans lequel le profond ressort de l'activité des meilleurs et des forts sera le désir de donner la justice et la liberté.

La construction de ce monde-là passe sans doute par la destruction d'un système qui, donnant pleins pou-

voirs à l'argent, fait inévitablement du banquier le maître de l'Etat. Alors, en ce sens, la lutte est *finale*, non parce qu'on l'entreprend *finale*ment mais parce qu'elle *mettra fin* : finale non dans son action, mais dans son résultat.

Ce résultat acquis, la lutte se perpétuera, débarrassée de ce qui, aujourd'hui, en fausse le jeu. On peut espérer alors que, pour l'honneur des hommes, cette lutte ne sera pas armée et que, en ce sens encore, la lutte entreprise par Pottier aura été *finale*. L'espérer mais... ... veiller au grain : incontestablement de Gaulle ne faisait pas allusion à la puissance financière. Les défauts de l'homme sont certes décuplés dans un système qui, de l'appât du gain, fait une règle de morale ; il n'en est pas moins vrai que l'orgueil est un vice en nous profondément enraciné, conduisant aussi facilement l'individu à la recherche de l'élection que l'élu au refus de la critique et, par suite, à l'exercice de la brutalité.

Nous avons rappelé que *La Marseillaise* devint hymne national en 1879. Elle allait vers son centenaire et il est inutile de dire que, transmise souvent de bouche à oreille, elle avait, au cours des ans, subi quelques altérations. C'est pourquoi, huit ans plus tard, l'Etat chargera Ambroise Thomas d'en établir une version officielle et définitive. Remarquera-t-on que 1887 est l'année de la mort de Pottier ? Peut-on rappeler que c'est en 1888 que Pierre Degenyter, un ouvrier de Fives-Lille, composa la musique de *l'Internationale* ? Ne peut-on voir dans ce hasard la permanence de l'importance chantée qui fait que, au moment où l'hymne de la Révolution devient hymne national, au moment où il « se range », ailleurs naît un autre chant de combat ? Et, dans cette permanence de la création artistique, n'y a-t-il pas le reflet de la nécessaire permanence de l'action dont nous par-

1. Charles de Gaulle, *Le fil de l'Épée* (Plon).

lions il y a un instant ? Et puis, si nous avons le goût du *miraculeux*, ne serions-nous pas tentés d'employer le mot à propos du destin de cette chanson qui, au plus profond d'une défaite accablante, baptisée *l'Internationale*, justement, le devint ? Et que penser alors du propre destin de son auteur qui, ayant consacré sa vie à la Révolution, à l'heure où il meurt ne sait pas que, à ses frères pour la lutte finale, il lègue ce qui va devenir leur hymne ? L'apprenant, ne fût-il pas parti satisfait lui qui, à l'offre de secours de Gustave Nadaud, répondit par cette fière phrase désormais célèbre : « Qu'on imprime mes œuvres et que je meure de faim ! » ? C'est ce qu'il fit. Et, à toutes ces questions, chacun répondra selon ses propres sentiments.

Nous nous en tiendrons aux certitudes :

*La Marseillaise* est née avec la Révolution.

*L'Internationale* avec la Commune.

*Le Chant des Partisans* avec la Résistance.

Ce sont les trois chants qui, *aujourd'hui*, dominent notre existence nationale : il ne nous appartient pas de dire si tel ou tel nous convient plus que l'autre ; nous constatons que nos plus importants moments de joies ou de déchirements retentissent de leurs voix.

Ceci établit de façon péremptoire, la nécessité de la sincérité créative. Dans cet ouvrage, nous avons écrit : ce ne sont pas les héros qui font les guerres, ce sont les guerres qui font les héros. On pourrait dire aussi : ce ne sont pas les chansons qui font l'Histoire, c'est l'Histoire qui fait les chansons.

En ce qui concerne *l'Internationale*, nous trouble la pensée que, lorsque Pottier écrit :

*Soufflons nous-mêmes notre forge,*

il met sur l'enclume la pièce que finira un autre compagnon. Entre leurs doigts, l'œuvre a jailli.

A ceux qui doutent des vertus du peuple et des talents de ses enfants, partout dans le monde *l'Internationale* dit : je suis la fille de deux simples ouvriers qui, par eux-mêmes, s'instruisirent de la musique et de la poésie.

Clément écrira :

*Voilà trop longtemps compagnons  
Que nous chantons tous pour les autres...  
Ayons maintenant nos chansons  
Et ne chantons plus que les nôtres.*

## *Elle n'est pas morte*

Les « compagnons » de Clément eurent-ils « leurs chansons » ?

Nous aurons l'occasion de répondre à cette question.

Mais, si l'on fixe à ces compagnons les frontières imposées par la proscription, alors, tout de suite, on peut répondre par l'affirmative : à Londres, en Belgique, en Suisse — à partir de 1873, en Amérique en ce qui concerne Pottier — les proscrits chantèrent ; à Cayenne et à Nouméa, les chansonniers bagnards firent entendre leur voix. Plaintes émouvantes de l'exil, auxquelles, de France, répondaient parfois d'autres plaintes, d'autres appels...

Vingt ans après avoir été le *proscrit de Juin*

*Paris ! Paris ! je veux te voir encore  
Tous mes beaux jours ne sont pas écoulés,*

Eugène Chatelain est devenu le *Proscrit de 1871\** :

*Par les balles couché par terre,  
Je me suis relevé vaincu  
Et depuis ce temps j'ai vécu  
Sous le ciel gris de l'Angleterre*

Là, avec simplicité, le chansonnier pense à son malheur :

*Je fus pris après la bataille  
Vaincu j'étais rentré blessé ;  
J'avais à la face une entaille  
Et le poignet droit fracassé  
Ma femme maudissait la guerre :  
Elle avait mille fois raison ;  
Mais elle ne se doutait guère  
Qu'on me prendrait à la maison*

*Jeanne faisait la soupe ;  
Mon fils était sur mes genoux,  
Quand, tout à coup, la troupe  
Parut chez nous.*

*Ma femme, aussitôt, tomba morte,  
Par les soldats frappée au flanc.  
Ils avaient brisé notre porte,  
Plus d'un était ivre et sanglant.  
Jeanne sur eux s'était ruée,  
Voulant les repousser dehors.  
Les misérables l'ont tuée...  
Ils ont réjoui sur son corps.*

*Jeanne faisait la soupe  
Mon fils était sur mes genoux  
Quand, tout à coup, la troupe  
Parut chez nous.*

*Mon garçon témoin de la scène  
Me serrait convulsivement.  
L'enfant ayant trois ans, à peine,  
N'avait qu'un cri : Maman! Maman!  
Les soldats, en tuant sa mère,  
Pourquoi ne m'ont-ils pas frappé ?  
A l'exécution sommaire,  
Par Jeanne, j'avais échappé.*

*Jeanne faisait la soupe ;  
Mon fils était sur mes genoux,  
Quand tout à coup, la troupe  
Parut chez nous.*

*J'avais lutté pour une idée,  
Contre des monstres au pouvoir,  
Dont l'armée était commandée  
Par des brigands hideux à voir.  
Quand sonna l'heure meurtrière,  
J'étais un simple citoyen,  
Ma Jeanne était une ouvrière ;  
Et, tous deux, nous nous aimions bien.*

*Jeanne faisait la soupe  
Mon fils était sur mes genoux  
Quand tout à coup la troupe  
Parut chez nous.*

*Lorsque les vainqueurs m'entraînèrent  
Avec fureur et menaçants  
De mon fils ils me séparèrent :  
J'ignore s'il vit à présent.  
Reverrai-je ce petit être,  
Qu'à mon amour ils ont volé ?  
Dans ma prison je dis : Peut-être !  
Et je répète inconsolé :*

*Jeanne faisait la soupe  
Mon fils était sur mes genoux  
Quand tout à coup la troupe  
Parut chez nous.*

Comme en réponse, J.B. Clément nous montre l'autre aspect d'une séparation. Cette fois, c'est la compagne qui parle :

*Ce que je cherche à bout d'espoir  
Sous ces pavés, sous ces ruines,  
A même le sang rouge et noir,  
Parbleu, tu le devines :  
C'est un gaillard et l'un de ceux  
Qui n'ont jamais eu froid aux yeux  
C'est Martin qu'on le nomme  
Soldat, l'as-tu vu?... C'est mon homme.*

On pourrait citer d'autres textes : ce sont chansons d'amour, cantiques de foi des amants séparés, chant du retour attendu ou drame du couple à jamais défait. Il n'y a pas lieu de s'arrêter longtemps sur ces sentiments intimes que les événements rendent publics. Citons pourtant *La femme du déporté* dont nous avons vu l'auteur, Louis Gabillaud, épouser jadis la cause populaire : son héros — Fernand — fit de même. Gabillaud le défend avec une souplesse qui doit être sa grande vertu et toute la conviction qu'il mettrait sans doute à assurer sa propre défense :

*C'était deux mois après une sanglante guerre.  
L'ouvrage n'allait pas, l'enfant criait : J'ai faim !  
J'ai faim ! Ce mot affreux brisait mon cœur de mère  
Il fallait à tout prix trouver un peu de pain.  
Deux hommes ce jour-là frappent à notre porte  
« Allez, il faut marcher, disent-ils, citoyen »  
Fernand pâlit, tressaille et suivant cette escorte,  
Pour trente sous consent à devenir Caïn.*

C'est que, comme Sénéchal, Gabillaud est un chansonnier « professionnel ». L'histoire passe : la profession reste. Et, sans beaucoup d'imagination, nous entendons ce Gabillaud-là dire à ses confrères fidèles à la Commune qu'ils sont « dépassés », qu'ils ne sont pas modernes, « pas dans le coup », — qui sait ? — peut-être même « pas dans le vent » ! Lâche ou héroïque, stupide ou intelligente, rimant bien ou mal, la chanson témoigne. Plus même qu'elle ne le croit. Sénéchal, nous l'avons vu parlait volontiers des *traîtres* ; avec la même verve, Gabillaud, évoque *Caïn* : l'assassin reviendrait-il sur les lieux de son crime ou les mots redoutés viendraient-ils facilement sous la plume ?

Nous avons souligné que Sénéchal et Gabillaud

étaient des professionnels de la chanson. Ceci ne signifie pas que nous condamnions le professionnalisme dont nous croyons, au contraire, qu'il offre de larges facilités permettant l'épanouissement des talents. Il y a, à cette médaille, un revers : le professionnalisme change l'esprit d'une discipline et de ceux qui la pratiquent. Hier amateurs, c'est-à-dire exerçant pour satisfaire leur amour, ils doivent, aujourd'hui, satisfaire leur profession.

Les professions de la chanson n'avaient certes pas les impératives structures que nous leur connaissons aujourd'hui : il n'empêche que, produisant leurs talents sur la voie publique, à la barbe des agents, on les voit mal aux lendemains de la Commune, chanter les exactions de M. Thiers. Ceci pouvait être le fait de quelques frondeurs — et il y en avait — ceci ne pouvait être le fait de ceux qui « travaillaient » pour un éditeur ayant pignon sur rue et mentionnant ses nom et adresse au bas de ses publications.

C'est une question très importante.

Le professionnalisme est souhaitable et indispensable. Malheureusement, les facilités qu'il accorde à ceux qui le représentent sont fâcheusement compensées par une servitude que ne connaît pas le véritable amateur. La crainte du lendemain ou simplement la crainte de perdre les privilèges acquis risque fort de paralyser les audaces où se renouvelle la création. Au programme, soutien du véritable créateur « Je vais vous dire ce que j'ai à vous dire », le professionnel risque, un jour, de substituer la question « Que voulez-vous que je vous dise ? ». A cela, Etat et commerce trouveront toujours une réponse unanime : « L'amour ! ». L'un estimant : « Ce n'est pas dangereux ! » et l'autre, simplement : « Ça se vend bien ! ». C'est dans cette voie que, peu à

peu, allait s'enfoncer la chanson et, à l'égard de la chose nationale, l'entre-deux-guerres la retrouvera frappée d'un affligeant mutisme.

[C'est la Résistance qui remit la chanson préoccupée de son temps au goût du jour. Outre *Le Chant des Partisans*, elle vit se créer dans les maquis de nombreux refrains plus ou moins bien venus qui, spontanément, retrouvaient les grandes traditions populaires. Tout naturellement, la Libération officialisa le fait : Francis Lemarque, Yves Montand, puis Brassens, Ferré et leurs jeunes successeurs semblèrent créer un genre dit *engagé* mais qui, en fait, n'était qu'un retour aux sources dont, sous l'influence du commerce, la chanson s'était *dégagée*.]

Pour l'instant, même Paul Burani, l'auteur du *Sire de Fisch-Ton-Kan*, embouche les clairons officiels. S'il implore *Plus de Bohême, plus de gandin*, il n'oublie pas la contribution ouvrière au renouveau national :

*Ouvrier, va courber l'échine,  
Le travail pour toi, c'est l'honneur,  
On ouvre l'atelier, l'usine,  
Va reprendre ton dur labeur.  
Qu'à l'ouvrage, chacun se rue  
Pour notre pays endetté,  
Plus de révolte dans la rue :  
Le travail, c'est la liberté.*

Ainsi, l'ouvrier ne peut se méprendre. Son sort est fixé : *courber l'échine*, s'adonner au *dur labeur* et, sur tout, *plus de révolte dans la rue*. Moyennant quoi, en un même couplet, le travail a le privilège d'être à la fois *l'honneur* et *la liberté*.

Burani aussi est un professionnel. Ses mots traduisent la pensée de la grande et de la petite bourgeoisie dont d'autres chansons se feront l'écho.

Plus tard, J.B. Clément leur répondra : « Est-ce qu'on fait œuvre de penseur, lorsqu'après avoir parcouru les galeries sombres des mines et vu les mineurs travailler, les uns couchés sur le dos et les autres à croupetons, on remonte au soleil poétiser les fatigues, les privations, *le dur labeur*<sup>1</sup> et l'estomac complaisant de ces martyrs ? (...) N'est-ce pas tromper le peuple ou se moquer de lui que de pénétrer dans les usines, dans les manufactures, dans les chantiers et de s'en échapper pour mettre en chanson que *le travail c'est la liberté* ? »<sup>1</sup>

Le plus extraordinaire dans la chanson de Burani est sans doute son titre : *Soyons sérieux* !

#### Refrain

*O France ! O ma fière patrie,  
Après des désastres sanglants,  
Fais trêve à la plaisanterie,  
Soyons sérieux, il en est temps !*

Dès lors, on mesure mieux la richesse d'un répertoire jailli de la sincérité des combattants. Car il faut une grande sincérité pour, devant la chanson, se mettre nu. Ici encore, il convient de ne pas généraliser. Pourtant, on sait que l'exil, s'il souda des fraternités, fut parfois, dans son inconfort, sa misère et ses promiscuités malencontreuses, insupportable à certaines amitiés.

*Si l'exil n'est point l'esclavage  
Si l'exil n'est point la prison  
Il transforme l'homme en sauvage  
En annihilant sa raison.*

1. Souligné par nous. Note de l'auteur.

chante Chatelain,

*Communeux miné par la fièvre,  
Semblable à l'enragé qui mord...*

Il est certain qu'ils doivent être amers ces cœurs d'hommes qui, depuis toujours défendant la même cause, soudain se désunissent à l'heure de porter le même fardeau. L'impécuniosité, la difficulté de gagner sa vie dans un pays dont on ne comprend pas la langue, le climat de suspicion créé par les tracasseries policières dont ils sont l'objet y sont pour quelque chose.

On admirera alors l'inébranlable et talentueux optimisme de Pottier chantant *Le pressoir*\* :

*Chantons le martyr en extase!  
Chantons la vendange de l'espoir!  
Chantons les grappes qu'on écrase,  
Les grains saignant sous le pressoir.*

.....  
.....

*Où sont mes grappes ? leur sang coule  
Disent les pampres du coteau,  
On les torture, un pied les foule,  
Le pressoir les tient sous l'étau,  
Tu les crois mortes, pauvre feuille ;  
Plus vivantes à chaque tour,  
Le bon vigneron les recueille  
En flot de jeunesse et d'amour*

Et, emporté par un flot de jeunesse et d'amour, Po-po, le vieux Po-po gagne l'Amérique où on le retrouve parmi les militants de la *Socialistic Labor Party*...

En France, Clovis Hugues purge une peine de trois

ans de prison. Il a été condamné pour sa *Lettre de Marianne aux Républicains*. Bien que nous ayons écarté tout poème de notre ouvrage, nous croyons devoir reproduire celui-ci, extrêmement bref, dont on possède le manuscrit et que Hugues date de la prison cellulaire de Tours, mai 1873.

#### DANS UNE SOUSCRIPTION

*Dans les souscriptions on lit d'étranges choses.  
Hier j'en feuilletais une liste. Les poses  
Qu'affectaient certains noms éblouissent. J'avais  
De doux étonnements. J'aurais trouvé mauvais  
Qu'un autre n'eût pas vu comme moi les tempêtes  
De la foule germer sous ce flot d'épithètes.  
Ou n'eût pas respiré comme moi des parfums  
De famille et de Paix dans ce que quelques-uns  
Ecrivaient. Mais ce qui m'alla le plus dans l'âme,  
Ce qui me fit pleurer, comme pleure une femme  
Et me remplit d'effroi, de sanglots étouffants,  
De haine pour ce siècle ou même nos enfants  
Sont des martyrs, ce qui m'enivra de colère  
Dans cette éclosion de l'âme populaire,  
Ce furent ces huit mots dont la pierre eût frêmi :  
« Un petit prisonnier de quatre ans et demi »*

Libéré, Clovis Hugues publiera en 1875 ses *Poèmes de Prison* dont certains sont destinés à la mise en musique :

*Par les cachots, par les pontons'  
Où la vermine nous dévore,  
Par les vingt feux de pelotons  
Dont Satory résonne encore,*

1. Le mot *ponton* revient fréquemment dans les chansons. Il s'agit, évidemment, des vieux bateaux désaffectés dans les cales desquels on enfermait les condamnés.

*Par la foule en proie au bourreau,  
Par les sinistres fusillades  
Abattant Crémieux au Pharo<sup>1</sup>  
Et Delescluze aux barricades...*

Il y a dans les quatre vers que nous citons maintenant l'expression concise d'une perception politique et historique qu'on rapprochera de celle de Pottier ou de Clément :

*Le travailleur n'a que ses doigts ;  
Chaque siècle en passant l'outrage  
Après les nobles, les bourgeois !  
Le salaire après l'esclavage !*

On remarquera aussi, dans le premier couplet et dans le refrain, la forme poétique que, bientôt, adoptera le poète catholique Francis Jammes pour sa *Prière* popularisée par Brassens.

#### *Refrain*

*Par le sang qui ruisselle et bout  
Par le vent qui bat notre porte  
Par tous ceux que l'exil emporte  
  Debout, debout, debout !  
Jurons de venger notre morte !*

Cela, c'est la grande détermination. La chanson la voit monter. Dans *cris et murmures*, de son exil, Eugène Chatelain en avertit loyalement l'ennemi :

1. Le Pharo de Marseille où Crémieux, président de la Commission départementale de la Commune marseillaise, fut fusillé le 30 novembre 1871.

*Vils ravisseurs des plaines,  
Des bois et des vallons,  
Entreteneurs de haines,  
Criminels et félons :  
Crénez vos repaires  
Voici les Communeux !  
Braves comme leurs pères,  
Ils combattront comme eux.*

Et, pour exprimer sa foi, Chatelain revient vers l'enfance et ses naïvetés avec *La Chanson d'un enfant communard* :

*L'espérance commune  
Aspire à l'avenir.  
Bientôt par la Commune  
Les peuples vont s'unir.*

Le plus émouvant est sans doute que, au-delà des monts, des mers et des océans, le dialogue se noue. Sur la terre de l'exil ou sur le sol national, les frères peut-être n'entendent pas leurs voix qui se répondent. Aujourd'hui, la chanson nous les restitue et nous croyons que rien ne répond mieux à la pensée de l'exilé Chatelain que la pensée en France du jeune Maurice Boukay :

*Compagnon, le vieux monde bouge  
Marchons droit la main dans la main  
Compagnon, le grand soleil rouge  
Brillera, brillera demain !*

En vérité, Boukay est né en 1866 et il est peu probable donc qu'il ait écrit cette chanson — publiée dans le recueil des *Chansons rouges* de 1896 — au temps de la proscription. Nous la citons ici parce que,

même si elle fut composée après le retour des exilés, elle le fut certainement avec les sentiments retrouvés par l'auteur dans le souvenir sincère d'une jeunesse ardente :

*Coq rouge, au sommet du clocher  
Que vois-tu là-bas dans une île ?  
Je vois des hommes qu'on exile  
Et qui meurent sur leur rocher .,*

*Coq rouge, au sommet du clocher  
Que vois-tu vers la moisson blonde ?  
Je vois une moitié du monde  
Que l'autre empêche d'approcher.*

*Coq rouge, au sommet du clocher  
Que vois-tu dans le cimetière ?  
Je vois les morts lever leur pierre  
Les martyrs vont se revancher  
Coq rouge !  
Coq rouge !  
Coq rouge !*

A la tendresse poétique de Maurice Boukay, on opposera la fougue d'Achille Le Roy qui, au cœur de Paris, mène le combat. Le Roy sait de quoi il parle : à onze ans, il travaillait comme rattacheur dans une filature. Pour s'y rendre, on faisait une heure de marche. On embauchait à cinq heures le matin, et, le soir, la sirène sonnait à sept heures. Au 27 rue Gracieuse, il fondera la Librairie Socialiste Internationale et il a quelques droits à écrire *Le Chant des prolétaires*. En tête de sa chanson, il exprime cette pensée : « Les adversaires du socialisme sont de deux sortes : les ignorants qui ne le comprennent pas, les parasites qui le comprennent trop. »

*Proscrits jetés sur de mortels rivages  
Vous dont la geôle étouffe encor les cris  
Nous saurons mettre un terme à ces outrages  
Et vos geôliers au bout de nos fusils !*

Il est certain que si, pour beaucoup, la « revanche » signifie la victoire de la justice sur l'infâmie, pour Le Roy cette justice passe par l'application impatientement attendue de la loi du talion. Une de ses chansons a pour titre *A la police infâme* et, pour mieux préciser son sentiment, Le Roy lui colle cette épigraphe : « La police est au corps social ce que la vermine est au corps humain. »

Dans ces conditions, on peut comprendre que la République de Mac-Mahon ne soit pas pressée de faire rentrer d'exil des troupes qui, si elles ont peut-être perdu de leur fraîcheur, n'ont rien perdu de leur détermination. En Suisse, Charles Keller (sur une musique de James Guillaume) lance *Le Droit du travailleur* qui fera date :

*Nègre de l'usine,  
Forçat de la mine,  
Ilote du champ,  
Lève-toi, peuple pissant !  
Ouvrier, prends la machine  
Prends la terre, paysan !*

A Londres, J.B. Clément bat le rappel des *Volontaires*

*Liberté, c'est en ton nom  
Qu'ils se faisaient chair à canon  
Et de civières !  
O patronne quand vous hurlez  
Ça fourmille comme les blés  
Les volontaires.*

La patronne, évidemment, c'est la Liberté. Par le

retour des proscrits passe sa revanche, mais aussi la simple existence d'une République véritable à laquelle, avec *Pas de fête sans l'amnistie*, Pottier interdit aujourd'hui de se réjouir :

*Prisonniers pauvres, je vous plains  
La misère ronge à son aise  
Vos veuves et vos orphelins  
Et nous chantons La Marseillaise !  
Au grand hymne roulant ses flots  
Qui fait cette sombre partie ?  
Familles, ce sont vos sanglots  
Pas de fête sans l'Amnistie !*

*Lorsque Prud'homme et Ducatel  
Ceignent le brassard tricolore,  
J'aperçois Louise Michel,  
Qu'au bain on ose mettre encore.  
La martyre du grand devoir,  
Qu'en pillarde on a travestie,  
Me met en main son drapeau noir  
Pas de fête sans l'amnistie !*

Et, enfin, c'est l'amnistie et c'est la fête. Les premiers amnistiés rentrent en 1879... La grande masse rentrera en 1880.

*D'où venez-vous ? De Londres, de Genève ?  
Et sait-on juste où misère a vécu ?  
Le sait-il bien, le poète qui rêve  
Traînant ses jours dans la peau d'un vaincu ?*

1. Louise Michel fut l'une des infatigables animatrices de la Commune. Son courage, son dévouement, son abnégation, la conduisirent de la résistance à l'Empire au Comité Central Républicain du 4 septembre puis des barricades à Nouméa. Devant ses juges versaillais, elle avait fièrement réclamé la peine de mort et ceci, encore, la grandit dans l'estime du peuple et des chansonniers : la « sainte laïque » fut célébrée maintes fois et le Musée de Saint-Denis conserve une très naïve *Vierge Rouge* de Pierre Degeyter qui, ici, hélas, ne se hissa pas au niveau du modèle...

C'est encore Pottier qui chante. La chanson est dédiée à Eugène Chatelain. Elle a pour titre *Les exilés de 1871* et, en fait, mériterait l'orthographe que, en 1886, Chatelain donnera au titre de son propre recueil : *Les exilées de 1871*. Par une délicate inspiration, le chansonnier indique par là que l'exil n'avait pas frappé seulement les hommes mais aussi les chansons. Avec l'amnistie, reviennent les hommes et les chansons et, à celles-ci, Pottier fixe une mission, révélatrice de leur importance :

*Où, revenez ! La science se lève,  
L'Esprit, le bras vont frapper à coup sûr.  
La statistique aiguillonnant la grève,  
Ce n'est plus nous qu'on peut coller au mur  
Où, vous allez heurter dans les mêlées  
Et finance âpre et rapaces patrons  
Revenez fières Exilées,  
La Sociale embouche ses clairons !*

Les fières Exilées sont là et, pour que la sociale embouche ses clairons, J.B. Clément, définitivement, les met à sa disposition :

« Réfugié en Angleterre, songeant à notre défaite, à ces combats sanglants de jour et de nuit, aux trente et quelques mille communeux massacrés, à mes amis, les uns fusillés, les autres en Nouvelle-Calédonie, je ne me sentis plus la patience d'aligner des couplets insignifiants et de recommencer la *chanson du morceau de pain*. Je voulus mettre la chanson, qui est un moyen de propagande des plus efficaces, au service de la cause des vaincus et c'est à cela que je me suis surtout appliqué depuis. »

Il s'y appliqua. Mais on mesurera le courage de Clément et de Pottier à ces deux plaintes douloureuses

qui, au même instant et si exceptionnellement, s'échappent de leur cœur. Après l'immense émotion du retour et avant de reprendre la lutte, c'est le pauvre moment de l'abandon... *Tout ça n'est pas gai* de J.B. Clément et Jean Misère de Eugène Pottier portent le même nom, la même date : Paris 1880. *Tout ça n'est pas gai* est dédié « ... aux sans métier, qu'on utilise à tout, à porter des fardeaux, à traîner la voiture, à casser des cailloux... c'est-à-dire aux milliers de parias qu'on désigne vulgairement sous le nom de manœuvres, d'hommes de peine ».

*J'ai vu dix fois des barricades  
Trois grandes révolutions  
J'ai vu les camarades  
Se battre comme des lions  
J'ai travaillé fête et dimanche  
Au chaud, au froid, à tous les temps  
Et n'ai pu mettre en soixante ans  
Un morceau de pain sur la planche*

*Tout ça, ça n'est pas gai  
Oh! Que je suis donc fatigué!*

Ce découragement de Clément semble être celui qui conduit Jean Misère à sa fin.

### JEAN MISERE

*Décharné, de haillons vêtu,  
Fou de fièvre, au coin d'une impasse  
Jean Misère s'est abattu.  
« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse? »  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Pas un astre et pas un ami!  
La place est déserte et perdue,  
S'il faisait sec, j'aurais dormi  
Il pleut de la neige fondue.  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Est-ce la fin, mon vieux pavé?  
Tu vois, ni gîte, ni pitance,  
Ah! la poche au fiel a crevé;  
Je voudrais vomir l'existence.  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Je fus bon ouvrier tailleur.  
Vieux que suis-je? Une loque immonde.  
C'est l'histoire du travailleur  
Depuis que notre monde est monde.  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Maigre salaire et nul repos,  
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève,  
Bonnets carrés et chassepots  
Ne se mettent jamais en grève.  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Malheur! ils nous font la leçon,  
Ils prêchent l'ordre et la famille;  
Leur guerre a tué mon garçon,  
Leur luxe a débauché ma fille!  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*De ces détresseurs inhumains,  
L'Eglise bénit les sacoches;  
Et leur bon Dieu nous tient les mains  
Pendant qu'on fouille dans nos poches.  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Un jour, le Ciel s'est éclairé,  
Le soleil a lui dans mon bouge ;  
J'ai pris l'arme d'un fédéré  
Et j'ai suivi le drapeau rouge  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Mais, par mille, on nous coucha bas ;  
C'était sinistre au clair de lune ;  
Quand on m'a retiré du tas,  
J'ai crié : Vive la Commune !  
Ah! mais..  
Ça ne finira donc jamais?...*

*Adieu, Martyrs de Satory,  
Adieu, nos châteaux en Espagne !  
Ah! Mourons!... Ce monde est pourri ;  
On en sort comme on sort d'un baigne.  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

*A la morgue on coucha son corps,  
Et tous les jours dalles de pierre,  
Vous étalez vos nouveaux morts :  
Les Otages de la misère !  
Ah! mais...  
Ça ne finira donc jamais?...*

Mais l'abattement est de courte durée<sup>1</sup>. En 1879, Jules Guesde a organisé le Congrès de Marseille d'où est sorti le premier parti ouvrier français. En 1880, le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris — l'arrondissement du Père-Lachaise — envoie, pour la première fois, un membre de ce parti au Conseil Municipal. C'est Trinquet, l'ancien Communard, bagnard libéré, dont le nom est

1. Chez Pottier surtout. Clément donnera quelques signes d'aj-greur et de lassitude. Son incertaine position sociale et la dif-ficulté pour lui à se reconnaître dans une idéologie précise y sont sans doute pour quelque chose.

proclamé soudain dans toutes les réunions comme l'an-nonce de prochaines victoires. Clovis Hugues s'adresse à l'homme :

*Et maintenant, Trinquet, relève  
Ton front par les vents outragé !  
Nous avons déposé le glaive !  
Mais les maîtres n'ont pas changé.  
Tu nous guideras vers les cimes,  
Toi qui sus dénoncer leurs crimes  
Sans avoir peur qu'on te brisât !  
Toi qui peux d'une main hardie  
Souffleter leur palinodie  
Avec tes sabots de forçat !*

Le soufflet donné d'une main hardie avec des sa-bots de forçat laisse perplexe.

Moins lyrique, plus politique, Pottier envoie un *Salut aux quinze mille voix*<sup>1</sup> qu'il dédie avec quelque ironie sans doute « Au citoyen Mesureur, président du Conseil Municipal ».

*Salut ! c'est le vote de classe,  
Le premier réveil des vaincus,  
La clé pour sortir de l'impasse,  
Le programme de Spartacus ;  
C'est la plèbe que tu fusilles,  
Féodalité de Bourgeois,  
Qui vient pour raser tes bastilles,  
Salut aux quinze mille voix !*

.....  
.....

1. On rapprochera de cette chanson celle que Pottier écrira quelques années plus tard : *Cent Mille !*

*Au nom d'un passé de martyre,  
Des vaillants, dont le siècle est veuf,  
Des purs que la justice attire :  
Flourens, Ferré, Blanqui<sup>1</sup>, Babeuf ;  
Au nom de leur mort rayonnante,  
Des foules suivant leurs convois,  
Et de la semaine sanglante :  
Salut aux quinze mille voix !*

Les élections ont eu lieu en juin. Le XX<sup>e</sup> arrondissement est un quartier populaire. Son vote a été un vote politique et aussi un vote du souvenir. Il est permis de penser qu'il a été stimulé par deux manifestations. Le 3 avril, les premiers amnistiés et leurs camarades retrouvés sont venus se recueillir sur la tombe de Flourens, à l'anniversaire de sa mort. Le 23 mai, ils étaient devant le Mur des Fédérés, lançant la tradition d'une cérémonie qui se perpétuera jusqu'à nous.

*Le voici, ce mur de Charonne,  
Ce charnier des vaincus de Mai  
Tous les ans, Paris désarmé  
Y vient déposer sa couronne.*

Dédiée à Séverine, *Le mur voilé\** fut écrite par Pottier après la cérémonie de 1886.

1. Blanqui est mort dans les tout premiers jours de 1881. Trouvant son nom ici, nous émettons deux hypothèses : Pottier n'a pas écrit sa chanson « sur le coup » mais, au contraire, quelques mois plus tard ; ou, ce qui n'est pas impossible, il l'écrivit bien en juin 1880 et, parmi les noms de Flourens, Ferré et Babeuf glissa celui de Blanqui, le glorieux vivant qui, le 30 mai à Lyon, venait d'être élu alors qu'on lui refusait l'amnistie. L'élection fut invalidée mais Blanqui fut amnistié. Un an auparavant, Achille Le Roy avait consacré une chanson à l'emprisonnement prolongé de Blanqui et, avec sa vigueur habituelle, il demandait :

*Dignes supports de toutes les polices,  
De ce vieillard voudriez-vous la mort ?*

En 1887, c'est Jules Jouy qui, sur l'air de *La Chanson des peupliers*, chante *Le tombeau des fusillés*

*Ornant largement la muraille,  
Vingt drapeaux rouges assemblés  
Cachent les trous de la mitraille  
Dont les vaincus furent criblés.  
Bien plus belle que la sculpture  
Des tombes que bâtit l'Orgueil,  
L'herbe couvre la sépulture  
Des morts enterrés sans cercueil.*

*Ce gazon que le soleil dore,  
Quand Mai sort des bois réveillés ;  
Ce mur que l'Histoire décore  
Qui saigne encore  
C'est le tombeau des fusillés (bis)*

*Autour de ce tombeau sans bronze,  
Le prolétaire, au nez des lois,  
Des héros de soixante-et-onze  
Ecoute chanter les exploits  
Est-ce la tempête ou la houle  
Montant à l'assaut d'un écueil ?  
C'est la grande voix de la foule  
Consolant les morts sans cercueil !*

*Ecoute, bon bourgeois qui tremble :  
Pleurant ceux qu'on croit oubliés,  
Le peuple tout entier, s'assemble  
Et vient ensemble  
Près du tombeau des fusillés (bis)*

*Loups de la Semaine sanglante,  
Sachez-le, l'agneau se souvient.  
Du peuple la justice est lente ;  
Elle est lente, mais elle vient !  
Le fils fera comme le père,  
La vengeance vous guette au seuil ;  
Craignez de voir sortir de terre  
Les morts enterrés sans cercueil !*

*Tremblez! Les lions qu'on courrouce  
Mordent, quand ils sont réveillés!  
Fleur rouge éclore dans la mousse,  
L'avenir pousse  
Sur le tombeau des fusillés (bis)*

Dès 1880, Gambetta comprit la force du mouvement. Lorsqu'il vit Trinquet élu par Ménilmontant, il pensa que Belleville, où il était candidat, n'était pas loin. Aussi, pour gagner les faveurs ouvrières, avec sa chaude éloquence, il plaida devant la chambre l'amnistie plénière dont, trois mois plus tôt, il refusait d'entendre parler : une bonne façon d'écrire son nom dans l'histoire est, parfois, de ne pas la contrarier...

En 1883, on chantera :

*Chers citoyens, vous savez la nouvelle :  
La République a perdu son héros!  
Oui, Gambetta, d'une mort très cruelle  
Vient d'être, hélas, frappé beaucoup trop tôt.  
Tout jeune encore, au sommet de la Gloire,  
La République en lui perd son appui,  
Mais dans nos cœurs nous aurons sa mémoire  
Et le pays se souviendra de lui.*

Si l'on se réfère à son talent oratoire, on peut dire que, pour son éloge funèbre, Gambetta eût mérité meilleure versification. Du point de vue politique, comme Clemenceau dont l'heure va venir, il fut l'une des plus brillantes personnalités de cette bourgeoisie libérale dont les élans sociaux auront souvent besoin pour s'exprimer de la contrainte populaire : Gambetta et Clemenceau seront, après la Commune, les hommes de 89.

Jean-Baptiste Clément estime donc qu'il n'y a pas grand-chose de changé :

*Bien qu'on nous dise en République,  
Qui tient encor comme autrefois  
La finance et la politique,  
Les hauts grades, les bons emplois,  
Qui s'enrichit et fait ripaille,  
Qui met le peuple sur la paille...  
C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui !*

.....  
.....

*Qui possède toutes les mines,  
L'outillage et les capitaux,  
Le sol fertile et les usines,  
L'air, le soleil et les châteaux  
Et qui se moque panse pleine  
Que le peuple meure à la peine...  
C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui !*

*Qui dispose encor de l'armée,  
Du gendarme et de l'argousin  
Pour sabrer la plèbe affamée  
Quand elle demande du pain ;  
Qui spéculé sur les misères,  
Sur le travail et les salaires  
C'est qui ?  
Toujours la bande à Riquiqui !*

Quelque chose est changé pourtant. Les Communards profitent de toutes les circonstances pour évoquer le passé, ses luttes et ses douleurs. En 1885, lors de la manifestation devant le Mur des Fédérés, la police intervient brutalement. Pottier rugit :

*A l'assassin !  
Le tigre est lâché, le roussin  
Court sabre au clair. A l'assassin !  
Il chasse, il renverse, il arrête,*

*Il tue à coup de casse-tête,  
Sa baïonnette est de la fête.  
Commune ! Sonne le tocsin !  
A l'assassin !  
A l'assassin !*

Les obsèques de Vallès lui sont une occasion de saluer la mémoire du père de Vingtras et de faire le point.

*Paris vient de lui dire : Adieu !  
Le Paris des grandes journées,  
Avec la parole de feu  
Qui sort des foules spontanées.  
Et cent mille hommes réveillés  
Accompagnent au cimetière  
Le candidat de la misère  
Le député des fusillés.*

*D'idéal n'ayant pas changé,  
La masse qui se retrouve une,  
Fait la conduite à l'Insurgé,  
Aux cris de : Vive la Commune !  
Les drapeaux rouges déployés  
Font un triomphe populaire  
Au candidat de la misère  
Au député des fusillés.*

*Car vous aimez les tâcherons  
De l'idée et ceux qui la sèment  
Vous les blouses, les bourgeois,  
Vous aimez les vrais qui vous aiment.  
Dans votre geôle verrouillés,  
Vous receviez espoir, lumière  
Du candidat de la misère  
Du député des fusillés.*

*Votre député le voici  
Fronts ouverts par les mitrailleuses  
Fédérés hachés sans merci,  
Ambulancières, pétroleuses,*

*Voici vaincus foulés aux pieds,  
Voici Varlin, Duval, Millière,  
Le candidat de la misère  
Le député des fusillés.*

*Et vous les petits cœurs brisés,  
A Vingtras formez un cortège,  
Venez, vous les martyrisés  
De la famille et du collègue !  
Jusqu'au sang il les a fouaillés  
Vos tyrans : le cuisire et le père,  
Ce candidat de la misère  
Ce député des fusillés.*

*Creusant à vif, palpant à nu  
Ce robuste en littérature  
S'est assis sur le convvenu  
Et pour calque a pris la nature.  
Sanglots navrants, rires mouillés,  
Il vécut tout : joie et colère,  
Ce candidat de la misère  
Ce député des fusillés.*

*Malgré Bismarck et ses valets,  
L'internationale existe  
Et l'Allemagne offre à Vallès  
Sa couronne socialiste<sup>1</sup>.  
A vous, bourgeois entripaillés,  
A vous seuls, il faisait la guerre,  
Le candidat de la misère  
Le député des fusillés*

*Il vient le jour de l'action,  
Où la féroce bourgeoisie  
Entendra, Révolution,  
Crépiter ton vaste incendie ;*

1. Une délégation de socialistes allemands assistait aux obsèques de Vallès et fleurit sa tombe

*Allume par vous, depoullés,  
Qu'il soit le bûcher funéraire  
Du candidat de la misère :  
Du député des fusillés.*

Il chante l'Anniversaire du 18 mars 1871 :

*Revivons ce cher souvenir !  
L'Histoire n'a rien d'analogue  
Et du demain, qu'on voit venir  
Le Dix-huit Mars est le prologue*

*Refrain*

*Si noire soit noire misère  
Les camarades, unissons  
Nos cœurs, nos verres, nos chansons,  
Fêtons le grand anniversaire.*

Noire, en effet, est la misère de Pottier. Il n'importe à l'heure où la mort vient, il me la seule mort dont il pourrait éprouver un inconsolable chagrin. Ce cri d'espoir retentira dans les cœurs ouvriers et la chanson fera date :

*ELLE N'EST PAS MORTE !*

Aux survivants de la Semaine sanglante

*On l'a tuee a coups d'chassepot  
A coups de mitrailleuse,  
Et roulée avec son drapeau  
Dans la terre argileuse.  
Et la tourbe des bourreaux gras  
Se croyait la plus forte.  
Tout ça n'empêch' pas  
Nicolas  
Qu'la Commune n'est pas morte !*

*Comme faucheurs rasant un pré,  
Comme on abat des pommes,  
Les Versaillais ont massacré  
Pour le moins cent mille hommes  
Et ces cent mille assassinats  
Tout ça n'empêch' pas  
Nicolas  
Qu'la Commune n'est pas morte !*

*On a bien fusillé Varlin,  
Flourens, Duval, Millière,  
Ferré, Rigault, Tony Moilin,  
Gavé le cimetière.  
On croyait lui couper les bras  
Et lui vider l'aorte.  
Tout ça n'empêch' pas  
Nicolas  
Qu'la Commune n'est pas morte !*

*Ils ont fait acte de bandits  
Comptant sur le silence  
Ach'vé les blessés dans leurs lits  
Dans leurs lits d'ambulance.  
Et le sang inondant les draps  
Ruisselait sous la porte  
Tout ça n'empêch' pas  
Nicolas  
Qu'la Commune n'est pas morte !*

*Les journalistes policiers,  
Marchands de calomnies  
Ont répandu sur nos charniers  
Leurs flots d'ignominies.  
Les Maxim' Ducamp, les Dumas',  
Ont vomi leur eau-forte.  
Tout ça n'empêch' pas  
Nicolas  
Qu'la Commune n'est pas morte !*

1. Alexandre Dumas fils dont nous évoquons l'attitude et citons quelques écrits en fin d'ouvrage. Maxime Du Camp, journaliste influent, se montra parmi les plus acharnés anticommunards. Entra à l'Académie Française en 1880

*C'est la hache de Damoclès  
 Qui plane sur leurs têtes.  
 A l'enterr'ment de Vallès,  
 Ils en étaient tout bêtes.  
 Fait est qu'on était un fier tas  
 A lui servir d'escorte!  
 C'qui prouve en tout cas  
 Nicolas  
 Qu'la Commune n'est pas morte!*

*Bref, tout ça prouve aux combattants  
 Qu'Marianne a la peau brune,  
 Du chien dans l'ventre et qu'il est temps  
 D'crier : Vive la Commune!  
 Et ça prouve à tous les Judas  
 Qu'si ça marche de la sorte,  
 Ils sentiront dans peu,  
 Nom de Dieu!  
 Qu'la Commune n'est pas morte!*

Quant à Clément, il a tenu promesse et n'a pas recommencé *La chanson du morceau de pain*. A son retour, on l'a peut-être vu dans les cabarets — ce point reste imprécis —. Des artistes en vogue ont chanté ses chansons : ceci est certain. Mais, bien vite, tant par aspiration que parce que son caractère difficile l'oppose souvent à ses anciens camarades, il gagne les Ardennes où il devient un militant syndicaliste actif, respecté et, on peut le dire, très aimé. Lorsque, bientôt, il va être condamné à deux ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour (encore !), c'est la pression populaire qui contraindra le tribunal à revenir sur sa décision.

Nous hésitons à écrire les lignes qui suivent :

Nous l'avons vu, *Le Temps des cerises* a été composée avant la Commune.

La chanson a été chantée sur les barricades.

Il est certain que, les barricades écrasées, pour les

vaincus de Paris ou de l'exil, le temps des cerises est devenu le temps de la Commune... Comment en serait-il autrement ? Comment ces cerises rouges comme le sang qui a trop coulé, ne rappelleraient-elles pas la Commune et son drapeau ? Chanson d'amour ? Mais n'est-ce pas d'amour qu'il s'agit ? Comment la nostalgie ne vous gagnerait-elle pas à l'appel de cette romance en trois étapes dont les refrains commencent ainsi :

*Quand nous chanterons le temps des cerises...*

.....

*Mais il est bien court le temps des cerises...*

.....

*Quand vous en serez au temps des cerises...*

.....

Ne sont-ce pas là les trois étapes de la Commune, celles qui, précisément, ont déterminé le plan de notre ouvrage ?

Pour les proscrits et ceux qui les attendent, comment douter même du sens que le chansonnier aurait voulu donner à son œuvre lorsqu'ils savent que ce chansonnier est Jean-Baptiste Clément, le communard ?

Oui, le temps des cerises, c'est le temps de la Commune.

C'est ce que, à son retour, comprend Jean-Baptiste Clément. Alors, le chansonnier reprend sa plume et, pensant lui aussi à cette promesse de bonheur qui a fui, à sa chanson il ajoute un quatrième refrain qui, dès lors, prend une bouleversante importance :

*J'aimerais toujours le temps des cerises  
C'est de ce temps-là que je garde au cœur  
Une plaie ouverte !  
Et Dame Fortune en m'étant offerte  
Ne pourra jamais fermer ma douleur.  
J'aimerais toujours le temps des cerises  
Et le souvenir que je garde au cœur !*

Nous avons dit que nous hésitions à écrire ces lignes : Tristan Rémy dont nous avons rappelé qu'il était l'excellent biographe de J.B. Clément doute de la véracité de l'anecdote que ses travaux ne lui ont pas permis de vérifier. En revanche, dans son *Anthologie de la Commune*<sup>1</sup>, Arthur Adamov la donne pour certaine. Comme, peu avant sa mort, nous le priions de bien vouloir nous indiquer ses sources, Adamov nous a déclaré : « Je ne me rappelle plus mais, dans tous les cas, je suis formel. »

Tristan Rémy, lui, nous écrit : « Quinze ans après, Clément aurait difficilement pu composer ce quatrième refrain : ça n'était plus son style. » A cela, qui n'est pas très convaincant, on opposera que le troisième refrain semble bien être pourtant un *dernier* refrain :

*Quand vous en serez au temps des cerises  
Si vous avez peur des chagrins d'amour,  
Évitez les belles !  
Moi qui ne crains pas les peines cruelles  
Je ne vivrai point sans souffrir un jour...  
Quand vous en serez au temps des cerises,  
Vous aurez aussi des peines d'amour !*

Oui, à notre avis, incontestablement, ici la chanson est finie.

1. Arthur Adamov — *Anthologie de la Commune* (Ed. Sociales).

Mais nous espérons un jour être historiquement fixé sur ce dilemme et... nous osons dire aussi que nous espérons la confirmation de la version Adamov : elle est si jolie...

Ce qui est certain, c'est que *Le temps des cerises* appartient à la Commune : lorsque, en 1885, Jean-Baptiste Clément publie ses *Chansons*, il dédie *Le Temps des cerises* « A la Vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi, le dimanche 28 mai 1871. » Puis, pour plus ample information, il ajoute cette citation à l'ordre du courage féminin :

« Puisque cette chanson a couru les rues, j'ai tenu à la dédier à titre de souvenir et de sympathie, à une vaillante fille qui, elle aussi, a couru les rues à une époque où il fallait un grand dévouement et un fier courage !

Le fait suivant est de ceux qu'on n'oublie jamais :

Le dimanche 28 mai 1871, alors que tout Paris était au pouvoir de la réaction victorieuse, quelques hommes luttaient encore dans la rue Fontaine-au-Roi.

Il y avait là, ma! retranchés derrière une barricade, une vingtaine de combattants, parmi lesquels se trouvaient les deux frères Ferré, le citoyen Gambon, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans et des barbes grises qui avaient déjà échappé aux fusillades de 48 et aux massacres du coup d'Etat.

Entre onze heures et midi, nous vîmes venir à nous une jeune fille de vingt à vingt-deux ans qui tenait un panier à la main.

Nous lui demandâmes d'où elle venait, ce qu'elle venait faire et pourquoi elle s'exposait ainsi.

Elle nous répondit avec la plus grande simplicité qu'elle était ambulancière et que la barricade de la rue Saint-Maur étant prise, elle venait voir si nous n'avions pas besoin de ses services.

Un vieux de 48, qui n'a pas survécu à 71, la prit par le cou et l'embrassa.

C'était en effet admirable de dévouement !

Malgré notre refus motivé de la garder avec nous, elle insista et ne voulut pas nous quitter.

Du reste, cinq minutes plus tard, elle nous était utile  
Deux de nos camarades tombaient frappés, l'un d'une balle dans l'épaule, l'autre au milieu du front.

J'en passe!...

Quand nous décidâmes de nous retirer, s'il en était temps encore, il fallut supplier la vaillante fille pour qu'elle consentit à quitter la place.

Nous sûmes seulement qu'elle s'appelait Louise et qu'elle était ouvrière.

Naturellement elle devait être avec les révoltés et les las-de-vivre!

Qu'est-elle devenue ?

A-t-elle été, avec tant d'autres, fusillée par les Versaillais ?

N'était-ce pas à cette héroïne obscure que je devais dédier la chanson la plus populaire de toutes celles que contient ce volume ? »

Ainsi, par tous les moyens, les chansonniers raniment la flamme. Accueilli dès l'amnistie à la Lice chansonnière<sup>1</sup>, Chatelain a précisé ses intentions :

*On doit savoir qu'armés pour la justice,  
Des chansonniers tombèrent résolus.  
J'en parlerai quelquefois à la Lice...  
Amis, comptez un compagnon de plus.*

Mais, c'est un fait, Chatelain, Pottier, Clément n'ont plus vingt ans... Pottier en est conscient :

1. Nous avons dit ce que furent les *goguettes* : La Lice Chansonnière fut l'une des plus vibrantes d'entre elles. Si elle ne subit pas le sort de ses sœurs, frappées d'interdiction sous l'Empire, c'est qu'elle s'assagit considérablement et correspondit par la suite aux vœux d'une République qui se voulait libérale. Ainsi, la Lice Chansonnière poursuivit ses activités jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle. On y chantait d'aimables couplets à la fois satisfaisants dans leur forme et inoffensifs quant au fond

## TROP VIEUX

*Trop vieux c'est un mal incurable  
Qui tous les jours va s'aggravant,  
C'est un reproche au misérable  
D'oser encore être vivant.  
Ah ! que d'amis j'aurais dû suivre  
Des plus jeunes, des plus joyeux  
Maladroit qui s'obstine à vivre  
Quand l'état civil dit : trop vieux !*

*Mais pourtant j'ai dans la cervelle  
Des lobes tout jeunes encor  
J'ai de la semence nouvelle  
Pour les sillons d'un âge d'or ;  
J'ai de la jeunesse épargnée  
Qui par éclairs luit dans mes yeux,  
Je n'ai pas ma gloire gagnée  
Pourquoi me trouve-t-on trop vieux ?*

*Pour dénicher parfois la rime  
Sous les éventails de sapin<sup>1</sup>  
Que n'occupai-je un poste infime  
Où je puisse gagner mon pain ;  
J'accepte même encor le jeûne  
Si dans les bois silencieux  
La muse me trouve assez jeune  
Pourquoi me trouve-t-on trop vieux ?*

*J'ai femme et fille dévouées,  
Et les attaches de mon cœur  
Ne sont pas encor dénouées  
J'ai ma réserve de bonheur.  
Pauvre et souffrant heureux quand même  
De rien je ne suis envieux  
J'aime encore autant que l'on m'aime...  
Pourquoi me trouve-t-on trop vieux ?*

1. Pierre Brochon (op. cité début d'ouvrage) croit devoir remplacer *sapin* par *satén*. Nous pensons que c'est une erreur : *sapin* et *pain* forment une de ces rimes comme les aimait

Au combat des années, s'ajoute un autre combat. Aux gouguettes de jadis a succédé le Caf' conç' dont c'est la grande époque. Les chansons d'inspiration sociale sont concurrencées par des chansons plus légères (parfois plus lourdes !), plus « attrayantes » (?). Les mots ne doivent pas être pris au pied de la lettre : le Caf' conç' ne rompit pas d'un coup avec les chansons sociales. Fragon, Pacra, Vialla, chantèrent Clément qui n'oubliait jamais ses préoccupations humanitaires. *La Chanson du semeur* que chante Madame Kaiser dit notamment :

*Je sème du blé, qui le mangera ?  
Est-ce encore le corbeau vorace  
Celui qui revient tous les ans  
Se faire la panse bien grasse  
Avec le blé des pauvres gens ?*

On sait aussi le goût du public de Caf' conç' pour les refrains mélodramatiques porteurs de « drames sociaux », pour les *pierreuses* chantant la triste existence et l'éternel grand cœur des prostituées. Et l'on sait encore que ces chansons « revenchardes » dont nous avons parlé (p. 84) suscitaient les bravos frénétiques du « beuglant ». A L'Eldorado, Mlle Amati, créatrice du fameux *Clairon* de Déroulède, faisait un triomphe avec *Qu'on se souviennne* de Paul Burani (musique de Ch. Pourny) :

*Ils se cachaient comme des lâches,  
Au moindre frisson troublant l'air ;  
Bien dignes de si nobles tâches,  
Ils ne se battaient qu'à couvert.*

Pottier et, surtout, on ne voit pas bien ce qu'irait faire le vieux Po-po dans les bois silencieux avec et même sous des éventails de satin : ça n'était pas bien son genre.

*Il faut que le grand jour se fasse  
Sur l'ombre de tant de combats  
Qu'on connaisse enfin ces soldats  
Que nul n'a pu voir face à face*

#### Refrain

*O France! O France! que ton cœur  
Palpite de rage et de haine  
Et des outrages du vainqueur  
Qu'on se souviennne.*

On se demande bien pourquoi, à Sedan ou ailleurs, nul n'a pu voir face à face les soldats ennemis : il est certain qu'ils étaient là et, pour des vainqueurs, difficilement admissible qu'ils tournaient le dos au combat. Voici un couplet sur les horreurs de l'occupation :

*Ils étaient cent, et le village  
N'avait plus que de vieilles gens.  
Un jour pour faire un badinage,  
On rassemble les vieux tremblants.  
L'un d'eux, dit-on, a crié : « Vive  
Vive la France... » et pour cela,  
Ils ont bâtonné ces vieux-là  
Jusqu'à ce que la mort s'ensuive !*

C'est le mot *badinage* qui nous surprend. Le rapprochant de son *Soyons sérieux* (p. 113), on peut se demander si Burani n'a pas une vue obsessionnelle de l'espèglerie ! Mais, bien sûr, la bâtonnade *jusqu'à ce que mort s'ensuive* n'est rien auprès de tous les crimes de ces Allemands, *pillards, voleurs, lâches et traîtres* dont l'éthique est facilement définie :

*La force, c'est leur droit : « Victoire ! »  
Mieux encor, leur droit c'est le vol,  
Leurs vertus : l'orgie et le viol,  
Et l'assassinat, c'est leur gloire.*

Oui, pendant cinquante ans, le Caf' conc' chantera encore les préoccupations du citoyen. Mais, d'une part, nous l'avons dit et nous le voyons, la chanson entretiendra et fortifiera dans le peuple la haine de l'Allemand et, ainsi, le détournera des réalités sociales. D'autre part, la chanson d'amour, sensible à l'âme du populaire — notamment à l'âme féminine — et la chanson comique, nécessaire à cet homme nouveau qu'est l'*artiste de tour de chant*, étoufferont progressivement les refrains tournés vers un espoir de justice, un rêve d'humanité : le Caf' conc' est plaisir et *on va admettre peu à peu que le plaisir ne pense pas*. Nous disons bien peu à peu : c'est la guerre de 14-18 qui sonnera le glas de la chanson sociale.

Mais, en fait, c'est le Caf' conc' qui l'a terrassée. Il est la manifestation de mœurs nouvelles. Nous ne voulons pas répéter ici ce que nous avons déjà écrit<sup>1</sup>. Rappelons seulement que, en ses premiers temps, ouvert seulement aux jours ouvrables — donc, accueillant essentiellement une clientèle bourgeoise — et ayant interdit sa porte à ce que le siècle appelait le *sexe faible*, il devint l'expression de la conquête d'un droit : le droit au plaisir, gagné, d'une part, par l'ouvrier, d'autre part par la femme. Ce sont là deux éléments essentiels de l'évolution de notre société.

Cette érection d'un temple de la chanson, cette fréquentation de l'ouvrier en *compagnie de sa femme* eut des conséquences évidentes : les chansons que, jusqu'à ce jour, on entendait *entre hommes* — dans les goguettes ou à l'atelier — perdirent de leur attrait. Il en est

1. Sur l'évolution de la chanson « de Béranger au juke-boxe », on lira le livre de Georges Coulonges *La Chanson en son temps* (E.F.R.) auquel la Société des Auteurs attribua un Prix exceptionnel de la S.A.C.E.M. (Note de l'Editeur).

ainsi notamment des chansons sociales et des chansons corporatives dont nos aïeux étaient friands : les femmes, dans leur grande majorité, ne pratiquaient ni la politique, ni un métier. Pis : ni de l'une, ni de l'autre, les hommes ne parlaient devant elles.

C'est pourquoi la création de chansons dans les réunions et meetings deviendra de plus en plus difficile et, bientôt, impossible : le public n'aura d'yeux — et d'oreilles — que pour les « professionnels » de la chanson, ceux qui, sous les lumières, viennent en scène avec des costumes colorés, chamarrés, bien coupés (parfois !), celles qui, au milieu d'un corsage décolleté, montrent une gorge prometteuse d'où s'envole une voix à la parfaite diction. Celles et ceux qui, de plus, ont le suprême raffinement, de se faire accompagner par un piano.

Il convient de dire néanmoins que la chanson communarde se perpétua encore pendant de nombreuses années. Elle le dut notamment :

— Aux images de frénétique barbarie dont le peuple longtemps garda le souvenir.

— A la structuration progressive des organisations ouvrières.

— Au prestige et à la volonté tenace des chansonniers communards qui, jusqu'à leur mort, crurent autant à leur art qu'à leur idéal humanitaire.

— A l'existence d'une presse démocratique conservant la tradition de la chanson imprimée.

— Aux feuilles de colportage qui, passées la grande

peur et la surveillance gouvernementales, reprirent l'habitude des chansons sociales.

— A la venue de chansonniers nouveaux qui, professionnels ou amateurs, mirent à honneur de célébrer le culte, les perspectives et les enseignements de la Commune.

Aux noms de Achille Le Roy et de Maurice Boukay dont nous avons déjà parlé, on peut ajouter celui de Théodore Jean qui, dans son *Chant des exploités*, offre une inventive riposte aux patriotes de toutes trempes et de tous pays dont les malheurs, toujours, proviennent des mauvais sentiments du voisin et non de leurs propres erreurs.

*Ah ! Nous ne voulons plus suivre l'ornière rouge  
Des routines et des erreurs : assez de sang !  
Assez de vols ! Assez de crimes !  
O Gallophobes, Prussophages,  
Russomanes, Italovores,  
O de toutes couleurs,  
O de toutes nations,  
Patriotes anthropophages.*

Mais celui qui, avec une verve peu ordinaire et une prodigieuse fécondité, va le mieux servir la Commune est Jules Jouy qui, pour ranimer la flamme, montre la sienne propre, venue d'un tempérament à la riche combativité.

Ancien ouvrier boucher, pensionnaire du Chat Noir, créateur d'un cénacle à l'enseigne apparemment inspirée par son premier métier « La soupe et le bœuf », il chantera le soir dans les cabarets, donnera chaque jour une chanson nouvelle au *Cri du peuple* ou à *La*

*Bataille*, inscrira, parmi ses créations, des œuvres fantaisistes qui, viendront jusqu'à nous (*Mad'moiselle, écoutez-moi donc, Un bal chez le ministre*, etc.). Il sera le premier chansonnier à soutenir Dreyfus et, de sa vie, n'oubliera la cause du peuple dont il est issu. Or, ce peuple, aujourd'hui, connaît *la crise*. Jules Jouy pense qu'il n'en est pas de même pour tous les Français. Aussi, adressé aux responsables du « malaise », *le temps des cerises* promis par Clément devient sous sa plume le *Temps des crises* :

*Vous regretterez le beau temps des crises  
Quand pauvres sans pain et riches gavés  
Nous serons aux prises  
Les drapeaux de mars flotteront aux brises,  
Les drapeaux vermeils sur qui vous bavez  
Vous regretterez le beau temps des crises  
Quand viendra le peuple en haut des pavés.*

Jouy est anticolonialiste et nos expéditions « pacifiantes » au Tonkin ne sont pas de son goût : Jules Ferry est mis en chanson. En son honneur, *le Sire de Fisch-Ton-Kan* se transforme en *Sire de Fisch-Tonkin !* Mais, bien sûr, Jouy est antimilitariste...

*... L'fusil, la giberne  
N'aim'nt pas les outils.  
L'peuple, à la caserne,  
N'eut jamais d'amis.*

... et c'est surtout le Général Boulanger qui va exciter à la fois sa colère et son imagination. Il lui consacrera des dizaines de chansons (et, dans les autres, ne pourra pas s'empêcher de l'apostropher lui et ses amis) : *Les Boulangisses, Ous' qu'est Boulanger ?, Le Toupet de Boulanger, l'Enterrement de Boulanger, La Sainte Bou-*

lange, *Le Cirque Boulange, Le boulanger a des écus*, sans parler de *l'Infâme à barbe*<sup>1</sup>... et de tous ces refrains dédiés successivement à Vallès, à Clément, à tous les communards morts ou vivants dont il salue les mérites.

Mais attention ! Ceux qui montrent quelque défaillance dans leur comportement le trouvent sans pitié. Or, on le sait, ni avant ni après 71, la Commune ne fut UNE. La proscription ni l'amnistie ne changèrent quelque chose à cela. Certains communards se fixèrent dans l'anarchie, d'autres comme Pottier rejoignirent la franc-maçonnerie, d'autres encore donnèrent leur adhésion à la Fédération du Parti des Travailleurs socialistes de France — qui s'était constituée au Congrès de Marseille —. Enfin, certains choisirent la voie parlementaire et, impressionnés par le boulangisme, furent tentés de devenir des... boulangistes de gauche, si l'on nous permet cette expression. Ce fut le cas du pauvre Clovis Hugues dont il semble pourtant que l'honnêteté moins que la force de caractère puisse être mise en doute : plus facile est peut-être le courage devant un canon de fusil que devant un mandat de parlementaire...

Eugène Chatelain ne l'entendra pas de cette oreille :

*... Hugues Cloclo, l'ex-élu de Marseille,  
Que l'on pensait voir écrabouiller tout,  
Qui ne fit rien que rimer à l'oseille  
De Boulanger se fit l'Ange Pitou...<sup>2</sup>*

1. Rappelons que la chanson *La femme à barbe* dont c'était la grande vogue avait été créée par celle qui fût la première vedette de Caf' Conc' : Thérèse. C'était « un hommage » à une femme à barbe véritable (du moins nous l'espérons !) qui s'exhibait dans les Caf-Conc' auxquels elle servait d'attraction.

2. Ange Pitou — chansonnier royaliste qui combattit la révolution de 1789.

... ni, bien sûr, Jules Jouy qui chante, parodiant la *Gastibelza*<sup>1</sup> de Hugo.

*Clovis, pinçant les cordes de sa lyre  
Chantait ainsi :  
« Dans mes cheveux le peigne du délire  
S'escrime ici,  
Je ne sais plus !... Mon cerveau se déränge !  
Mon crâne est mou !  
Le vent qui souffle à travers la Boulange  
M'a rendu fou !*

*Quand je me vois dans mon armoire à glace  
Chaque matin  
Je crois toujours qu'un autre a pris ma place  
L'air incertain  
Pour lui livrer passage je me range,  
Baissant le cou  
Le vent qui souffle à travers la Boulange  
M'a rendu fou !*

*Le coiffeur vient quatre fois par semaine  
Pour mes cheveux !  
Sous mon menton, son rasoir se promène  
Souple et nerveux.  
(Mo! qui lissais jadis mon poil étrange  
Avec un clou !)  
Le vent qui souffle à travers la Boulange  
M'a rendu fou !*

*Soigneusement, brossant ma redingote  
Et mon chapeau,  
Pour la tenue aujourd'hui je dégote  
Waldeck-Rousseau  
Mon pantalon, reprisé, ne s'effrange  
Jamais du bout.  
Le vent qui souffle à travers la Boulange  
M'a rendu fou !*

2. Mise en musique par Monpou avant de l'être par Brassens.

.....  
.....  
*Pauvre Clovis, mon camarade en somme,  
Il faut changer !  
Te faire toi, le complice de « l'homme  
Au cœur léger ! »  
Jusqu'où descendras-tu dans cette fange ?  
Jusqu'où ? jusqu'où ?  
Le vent qui souffle à travers la Boulange  
T'a rendu fou !*

Ceci n'est rien. Un autre « Lieutenant de César » est Henri Rochefort qui, ancien rédacteur de *La Marseillaise*, ancien communard — mais nul ne l'a vu sur les barricades —, condamné au bagne dont il s'est évadé, est aujourd'hui aussi virulent dans le nationalisme nécessaire qu'il l'était, jadis, dans l'internationalisme indispensable. C'est plus qu'il n'en faut à Jules Jouy pour lui régler son compte.

Et, tout d'abord, l'accusant d'avoir été, lors de la Semaine sanglante... malade de peur, en toute logique, il le baptise *La Foire de Neuilly* : (air : *C'est ta poire* ou, pour nous : *C'est à boire*).

*Paul-L. Courier d'la cam'lote,  
Roch'fort, as-tu recueilli  
Ce qu'au fond de ta culotte,  
Tu fis jadis à Neuilly ?  
C'résidu qu'attend l'Histoire  
Fais-nous le voir au plus tôt  
Oh ! Oh ! Oh ! Oh !  
C'est ta foir', ta foir', ta foire,  
C'est ta foire qu'il nous faut !*

*Faux courageux, vil bravache  
S'contentant d'prendr' son mouchoir,  
Quand sur la gueule, on lui crache,  
La prenant pour un crachoir,  
Dans le danger, c'est notoire,*

*Ton pontalon t'sert de pot !  
Oh ! Oh ! Oh ! Oh !  
C'est ta foir', ta foir', ta foire  
C'est ta foire qu'il nous faut !*

*Mauvais soldat d'la Commune  
Des vaincus fuyant le sort,  
Toi qui détalais comme une  
Femell' tremblant d'avant la mort,  
Méchant guerrier d'écritoire,  
En face, on t'le dit bien haut :  
Oh ! Oh ! Oh ! Oh !  
C'est ta foir', ta foir', ta foire  
C'est ta foire qu'il nous faut !*

*Toi qui luttais contr' l'Empire,  
Et qui, devenu gaga,  
Lèch' les bott's d'un brigant pire ;  
Menteur, traître et renégat,  
Pamphlétaire bassinoire,  
D'qu'ell' couleur est ton drapeau ?  
Oh ! Oh ! Oh ! Oh !  
C'est ta foir', ta foir', ta foire  
C'est ta foire qu'il nous faut !*

*C'qu'il nous faut, c'est pas ta tête  
D'Polichinelle à toupet :  
Ta bobin' d'ancien squelette  
Le peupl' s'en fich' comm' d'un pet.  
Nous avons soupé d'ta poire.  
D'clown sans cirque et d'vieux cabot  
Oh ! Oh ! Oh ! Oh !  
C'est ta foir', ta foir', ta foire  
C'est ta foire qu'il nous faut !*

Bien que l'affaire n'aille pas sans quelque vulgarité, voilà une gloire journalistique réglée : le *clown sans cirque* et la *bobine d'ancien squelette* sont les plus grandioses images de désolation qu'on puisse imaginer ; Céline aurait pu passer par là.

Mais ce n'est pas seulement en raison de ses inventions de style qu'il faut nous attarder sur les œuvres de Jules Jouy. C'est parce que, au nom de la chanson, il nous renseigne sur le sentiment populaire qui est resté le sien... et l'on imagine ce que fut ce sentiment, ce que fut le sentiment de tous les communards lorsqu'ils apprirent que l'on érigeait *Le monument de M. Thiers*.\*

*Thiers qu'on croyait enseveli  
Sous le mépris et le silence  
Sort des ténèbres de l'oubli  
Et, de son sépulcre, s'élance.  
Ses valets, devant lui ployés,  
Ouvrent un temple à sa statue !  
Comme dit Fernand Desnoyers<sup>1</sup> :  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue !*

Puisque Thiers a son monument, Jouy va, de ses rimes, en bâtir un pour ceux qui, hier, aujourd'hui, demain, ont été, sont ou seront les éternels ennemis de M. Thiers. Par là, il creuse une idée nouvelle qui, sous un autre aspect, rejoint la pensée de Pottier et de Clément : le peuple, qui forgera son destin lui-même, sera, dans cette tâche, guidé par ses propres fils : *il n'est pas de sauveurs suprêmes* ; l'Histoire a montré que, qui se penche, avec même la générosité la plus sincère sur le destin d'autrui, n'a pas, pour le défendre au mieux, la combativité permanente faite de

1. Ecrivain aujourd'hui bien oublié dont est restée son apostrophe à l'auteur dramatique Casimir Delavigne :

*Habitants du Havre, Havrais !  
Je viens de Paris tout exprès  
Pour jeter à bas la statue  
De Delavigne (Casimir)  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue !*

connaissance absolue et de douleur accumulée. Même s'il renie le milieu qui l'a vu naître et grandir, il sera toujours plus facilement vulnérable à son langage, à ses habitudes, à ce que le peuple appelle les *manières* et que la bourgeoisie, sans nier qu'elles en soient, fait précéder d'un péremptoire adjectif : ce sont les *bonnes manières*.

A cet égard, la Commune a éclairé des attitudes.

Comme les *franc-fileurs* quittaient le Paris menacé par les bombes et la famine, Victor Hugo, volontairement, y entra. Ce courage d'un homme déjà âgé et qui ne peut pas espérer plus d'honneurs qu'il n'en a reçus est admirable. Mais, devant les noms des élus de la Commune, il s'écriera avec quelque commisération : « Ce sont des inconnus ! » En cela, il rejoindra Paul de Saint-Victor, le plus réactionnaire des critiques et il rejoindra même, ce qui est plus surprenant, Vallès le révolutionnaire — mais Vallès le diplômé, fils de professeur — qui ne pourra retenir la même exclamation.

C'est à ces *inconnus* que Jouy consacre sa chanson du 24 mars 1887.

*Dans les grands courroux populaires,  
Quand le lion enfin rugit,  
Dur instrument de ses colères,  
Une classe d'hommes surgit  
L'Histoire, lorsqu'on l'interpelle  
Ignore ces individus :  
Dédaigneuse, elle les appelle :  
Les inconnus.*

*Pourtant, justiciers des cloaques,  
Maigre bataillon décimé,  
Ils sont les Gaudes et les Jacques,  
Les martyrs de Juin et de Mai !*

*Plus braves qu'un Cid de Castille,  
Soldats sans poudre, héros nus,  
Tout seuls ils ont pris la Bastille  
Les inconnus.*

*Dans les massacres de la rue,  
Etouffant la voix du canon,  
Sur le pouvoir elle se rue,  
La horde obscure des sans nom.  
Troupeau sans chef, bande anonyme,  
A l'improviste ils sont venus  
Accomplir leur œuvre sublime,  
Les inconnus.*

*Des plus fameux ils ont la taille ;  
Ils pourraient être conquérants ;  
Cependant, après la bataille,  
Humbles, ils rentrent dans les rangs  
Ils sont martyrs et pas apôtres ;  
Ils partent comme ils sont venus,  
En laissant la récolte aux autres,  
Les inconnus.*

*De ces obscurs suivons l'exemple ;  
Sur leurs cadavres entassés,  
Pas plus de bons dieux que de Temple :  
Le peuple seul, et c'est assez !  
A bas la statue ou le buste !  
« Méfiance aux individus ! »  
L'avenir tend sa main robuste  
Aux inconnus.*

La robustesse est dans la chanson elle-même. Et, de peur d'être mal compris, le lendemain 25 mars, Jouy revient sur le sujet ou comme il le dirait lui-même « J'repique au truc ! ». Cette fois, la chanson ne célèbre pas les inconnus mais fustige ceux qui le sont trop. Elle a pour titre *Les trop connus*\* et, avec ce

don de l'image qui lui est propre, Jouy y déclare notamment que...

*... Lorsque les pauvres sans-culottes,  
Pour eux, tombent sanglants et nus  
Ils planent dans leur redingote  
Les trop connus*

N'en doutons pas : il s'agit là d'une question très importante dont la discussion dépasse le cadre de notre ouvrage. La Commune a fait la preuve de la richesse des ressources populaires. Ceci va éclairer le monde ouvrier sur ses possibilités et lui permettre de structurer des partis et syndicats puissants aux dirigeants souvent émérites. Ceci n'exclura pas pour autant la riche contribution d'un Jaurès, fils de marchands, agrégé de philosophie, tribun respecté et incontestable *leader* de parti. Et, à l'opposé, ceci n'effacera pas, non plus, les noms de ceux que la masse ouvrière chassera de ses rangs et dont les origines, pourtant, étaient des plus prolétariennes...

Sans nous arrêter, donc, à la question des origines, du moins peut-on être certain que le fait d'être connu ou inconnu n'est pas, pour ce qu'on attend de l'homme, déterminant. Ne nous contredira pas le fait que, en cette année du Centenaire de la Commune, aucun professeur Kessler, Prix Nobel de sciences, ne peut prétendre rivaliser dans la Gloire avec un Papillon, ancien barnard.

Non, nous ne disons pas que toutes les Gloires sont usurpées et nous en savons beaucoup de méritoires mais nous disons, quitte à déplaire, que le fait d'être connu dans une société aux lois bien définies suppose une part de soumission aux exigences de cette société.

Nous disons que l'accession à la popularité par les meilleurs motifs est souvent suivie d'un désir de s'y maintenir tendant parfois à l'abandon des premières détermination.

La période transitoire qui va de la Commune à la guerre de 14-18 est marquée de ces constats : c'est l'époque où, parallèlement, s'organisent le monde du travail et le monde de la chanson. Mais, alors que le monde du travail s'organise pour la lutte, si l'on ose dire : le monde de la chanson s'organise pour l'abandon. Sous le poids d'une bourgeoisie, vainqueur de la Commune, la chanson née des préoccupations populaires, va, peu à peu, s'inspirer des goûts de la bourgeoisie, pour le moins de la petite bourgeoisie ; les images d'Épinal du soldat bon enfant, de la nounou profitant de la promenade de bébé pour s'adonner aux joies du rendez-vous d'amour, de l'ouvrier heureux de ses plaisirs simples (*Viens Poupoule*), le rêve donné à l'ouvrière par des robes qu'elle ne possède pas (*Frou-frou*), le pacificateur colonial trouvant en terre lointaine d'agréables collaborations (*La petite Tonkinoise*) sont, pour sympathiques qu'on les découvre, en opposition avec les inspirations des chansonniers populaires et, disons-le, bien souvent en opposition avec la réalité. Jules Jouy, lui, n'en démord pas :

*Cassons la margoulette  
Les Communards  
Gare aux soudards !  
Aux porteurs d'épaulettes  
Peuple, gare aux  
Généraux !*

Mais il ne sera pas suivi. Du moins pour l'essentiel. Même par ceux qui sembleraient devoir être les plus

près de lui. Certes, Montéhus sera antimilitariste Mais, venue la guerre de 14-18, sur l'air du Clairon de *Déroulède* (!) il chantera :

*C'est pour notre indépendance  
Que l'on marche sans défaillance  
Comm' si c'était le grand soir,  
Que l'on soit syndicaliste,  
Anarcho ou socialiste  
Tout chacun fait son devoir.*

et plus loin :

*Ce qu'il faut, pas de critique,  
Encor moins de politique,  
Qu'on dis' à Monsieur Gervais'  
Qu'il gard' pour lui son Histoire  
Nous gardons pour nous la gloire  
A nous battr' en bons Français.*

*Qu'il sach' que dans la fournaise  
Nous chantons « La Marseillaise »,  
Car dans ces terribles jours  
On laiss' « l'Internationale »  
Pour la victoire finale  
On la chant'ra au retour*

Et Bruant ? Bruant dont nous avons dit<sup>2</sup> et dont nous répétons ici toute l'affectueuse admiration que nous lui portons pour ses peintures magistrales des déclassés, ses élans vers une fange effectivement plus à plaindre qu'à condamner... Bruant aussi se veut anarchiste. Mais, face à la Commune ? Oui, il fait partie de ceux qui pestent contre *le vœu national*.

1. Gervais : président de la Société des Libres penseurs qui tentait de renouveler les appels pacifistes de Jaurès.

2. Georges Coulonges — *La chanson en son temps* (E.F.R.).

Qui connaît l'aventure nous pardonnera de la rap-  
peler.

Le 23 juillet 1873, le gouvernement de la République  
vote *une loi* : sur les hauteurs de Montmartre, l'archi-  
tecte Abadie construira une basilique dite du Sacré-  
Cœur ou du *Vœu national*.

Le Sacré-Cœur, parbleu, chacun sait bien ce qu'il  
est.

Mais... le *Vœu national* ? L'affaire ne sera jamais pré-  
cisée. On saura seulement qu'il convient de « demander  
pardon au Seigneur ». ... C'est ce qui sera fait. Au jour  
de l'inauguration, M. de Belcastel en tête, l'assemblée  
se frappera la poitrine et, à la suite du Baron-député,  
répétera : « Pardon !... Pardon ! ». De quoi ? La date  
de la décision ne permet aucun doute : pardon de la  
Commune... et, peut-être même, pardon de la Républi-  
que. Un nouveau cantique est né :

*Sauvez, sauvez la France  
Au nom du Sacré-Cœur !*

Il ne suffira pas à rapprocher de l'Eglise les masses  
ouvrières... non plus que la petite population de la  
Bohème Montmartroise. Il est vrai que ce Sacré-Cœur  
bâti pour demander pardon aurait, lui-même, beaucoup  
à se faire pardonner... En premier lieu, sa laideur ; en  
second lieu la destruction d'une partie de cette cam-  
pagne montmartroise à laquelle Bruant était attaché.  
Il regrette donc la butte où l'on ne *sacrécœurissait* pas  
et Jules Jouy chante avec quelque nostalgie :

*Depuis qu'd'un temple on l'a chargé,  
Not' vieux Montmartre est bien changé  
Grâce aux travaux qu'on exécute  
Su' la Butte*

Reconnaît-on le style de Bruant ou y aurait-il un  
style montmartrois ?

*Quand je m'promène en haut pour voir  
En riant je m'souviens d'avoir  
Déchuré ma premièr' culbute  
Su' la Butte.*

... un style montmartrois qui passe par Poulbot dans  
la rue, et, maintenant, par Renoir au Moulin de la  
Galette :

*De l'atelier fuyant l'tintoun,  
Du côté qui r'garde St-Ouen  
On valsait au son de la flûte,  
Su' la Butte*

*Aujourd'hui, dans l'bal du Moulin  
L'calicot va fair' le malin  
On n'dans' plus maint'nant, on chahute  
Su' la Butte*

Mais c'est dans la conclusion que Jules Jouy ne ressem-  
ble à personne :

*A Montmartre, on est décidé.  
Chacun, dans son cœur, a gardé  
Le souv'nir de sa dernèr' lutte  
Su' la Butte*

Cette simple allusion à la Commune est introuvable  
chez Bruant.

Oui, on peut l'écrire : comme Déroulède mais en un  
répertoire d'une richesse exceptionnelle qui se voulait  
celui d'un « chansonnier populaire », sauf omission de  
notre part, Bruant n'a JAMAIS évoqué la tragédie du  
peuple de Paris. En revanche, il a souvent salué 1789 :

il est le Clemenceau de la chanson et sa carrière comme celle de Clemenceau, ira de Montmartre aux Champs-Élysées.

C'est, à notre sens, la personnalisation saisissante d'un phénomène qui est celui de la transformation même de la société.

Vaincue en 1793, la monarchie put, pendant quelque quatre-vingts ans, croire à ses chances de retour — qu'elle concrétisa, d'ailleurs, après l'épopée napoléonienne — ; après la Commune, elle a définitivement perdu la partie et, au règne de la noblesse, succède celui de la bourgeoisie, plus précisément celui de la bourgeoisie marchande.

Or, c'est de cela qu'il s'agit : ce n'est pas l'Etat et sa censure qui ont vaincu la chanson d'inspiration sociale : c'est le commerce.

La même mésaventure advint au journalisme avec lequel, nous l'avons vu, elle fut profondément liée.

Malgré leurs grandes exceptions, l'une et l'autre n'existent désormais qu'au prix de bien des renoncements. Chez l'un et chez l'autre, les plus gros tirages sont réalisés par les plus affligeants étalages. Et les liens qui existaient entre la presse et la chanson se perpétuent au niveau qui est, désormais, le leur : jadis, dans les journaux, on imprimait le texte des chansons, aujourd'hui on y met les draps de lit des vedettes. Nous sommes persuadé que de vrais journalistes ont sombré dans la rédaction de magazines indignes de leur talent. Eux aussi ont posé la question : « Que voulez-vous que je dise ? » On leur a répondu : « De l'amour. Du sang. Du sperme. » Ils en ont trouvé et, à cette écriture, ont perdu leur personnalité.

Il en est de même pour la chanson.

Aux chansonniers du Pont-Neuf, la monarchie créait

des déboires : à leurs successeurs, la bourgeoisie crée une situation. Rien n'est plus paralysant et, pour s'en convaincre, il n'est que d'observer la qualité et les réactions des écrivains face à la Commune. Si l'on veut considérer ceux qui lui furent favorables, on peut admettre que, après bien des réticences, Hugo et Zola se rapprochèrent d'elle : essentiellement à cause de la sauvage répression dont elle fut l'objet. Mais, si l'on s'en tient à la compréhension de ses motifs et de ses aboutissements, alors on peut être formel : aucun écrivain « arrivé » ne peut être rangé dans le clan communard. Pas même George Sand, « révolutionnaire » de 48.

Tout leur échappa : la capacité, les aspirations et le désintéressement de la plupart des dirigeants, que tous, de Théophile Gautier à Jean Richepin, des Goncourt à Leconte de Lisle, ne considérèrent que comme des *déclassés*, des *fruits secs*, des *charlatans*, des *provinciaux* (suprême insulte), des *incapables*, des *paresseux*, des *pillards*, des *envieux*, des *assassins*, dont ils nient farouchement toutes les qualités, y compris les qualités professionnelles de ceux qui, parmi eux, sont des *journalistes manqués* ou des *barbouilleurs notoires*.

Dans sa *Lettre sur les choses du jour*, Alexandre Dumas fils s'interroge : « De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelle antithèse génésiaque, de quel suintement sébacé, peut avoir été généré, par exemple, cette chose qu'on appelle M. Gustave Courbet ? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore, cette incarnation du Moi imbécile et im puissant ? »

Et, — bien qu'elle ait été souvent reproduite — nous

croyons devoir rappeler la phrase que, dans le même ouvrage, Dumas fils accorde — ou n'accorde pas — aux compagnes des communards : « Nous ne dirons rien de leurs femelles par respect pour les femmes à qui elles ressemblent — quand elles sont mortes. » Au-delà de l'ignominieuse expression, il y a la pensée. Elle est celle de tous les écrivains du moment dont pas un seul ne vit ce qui, sous les événements sanglants, s'annonçait : la naissance du monde ouvrier. Il peut nous plaire ou nous déplaire, on peut souhaiter sa victoire finale ou la redouter : il est là.

Les écrivains en vogue ne l'ont pas vu et ceci nous paraît, à la fois, très probant et très inquiétant.

Ne pouvant accuser tous les individus de cécité non plus que d'infamie, il nous faut bien admettre que cet aveuglement leur était venu de leur profession ou, plus exactement, de la réussite qu'ils y avaient connue<sup>1</sup>.

Peut-on évoquer alors cette petite anecdote :

En 1892, un sieur Montariol lègue à l'Académie Française une somme de dix mille francs au revenu destiné à établir un Prix récompensant, tous les deux ans, la meilleure chanson choisie par l'Institut. Le Prix est remis deux fois. Puis, en 1897, l'Académie estime qu'*aucune chanson écrite au cours des deux dernières années* ne mérite une récompense. Arguant de quoi... elle supprime à *jamaï*s l'attribution du Prix !

Il importe peu de savoir si, désormais, les intérêts de la somme généreusement allouée par le sieur Montariol servent à renouveler les bicornes des Académiciens mais de dire plutôt si la chanson, fille libre qui, une fois

1. Rappelons aussi que, à cette époque-là, tous les auteurs étaient d'origine aristocratique, bourgeoise ou, pour le moins, petite-bourgeoise.

pour toutes, avait choisi son camp, n'a pas subi là le croc-en-jambe volontaire d'une Académie qui, une fois pour toutes, a choisi le sien, composée qu'elle était des littérateurs dont nous venons de parler et dont certains avaient trouvé leur épée dans les ignobles insultes proférées aux communards vaincus.

Dès lors, nous voici revenus à deux questions posées en cours d'ouvrage et qui, désormais, se rejoignent :

— Sont-ce toujours les meilleurs qui sont *connus* ou ceux qui, le plus facilement, se soumettent aux lois de la société dans laquelle ils vivent — quelle qu'elle soit — ?

— Est-ce que le plus grand talent ne serait pas, après tout, la plus grande morale ? S'il en était ainsi, n'y aurait-il pas à la longévité fructueuse de la création hugolienne, une explication ? Et, à l'opposé, ne pourrait-on admettre que, dès l'instant où l'artiste « se soumet » — aux règles de la société, et, par suite, pour ce qui est de son domaine, à l'obligation de se plagier — il ne progresse plus ? A-t-on tellement d'exemples d'artistes sans cesse « se dépassant » ?

Nous tenions à poser ces quelques questions dont on nous dira peut-être qu'elles débordent le cadre d'un ouvrage qui prit pour titre LA COMMUNE EN CHANTANT. Mais on comprendra que cet ouvrage, s'il est né de la Commune, est né, tout autant, de l'occasion de célébration de son centenaire. C'est pourquoi, pour montrer ce qu'était la chanson en 1871, il nous a paru normal de nous référer parfois à ce qu'elle fut depuis.

Nous croyons profondément que, pour trouver ses meilleures qualités, la chanson a besoin de connaître — et sans doute : d'aimer — les hommes. Or, la cen-

sure — par le commerce ou par l'Etat — est la négation de la connaissance.

Même si le talent ou la gloire ne sont que le talent ou la gloire *dans une optique déterminée*, il importe d'élargir au maximum ce champ de vision afin de donner à un maximum d'œuvres un maximum de chances de succès. Car il est bien évident que la profusion des moyens de diffusion exige la multiplicité des genres. Il y a, dans le public, multiplicité de « clientèles » et, parfois même, chez un même public, multiplicité de goûts. La chanson est belle lorsqu'elle offre à chacun le bonheur qu'il attend d'elle et non pas lorsqu'elle impose à tous ce qui peut être le bonheur du plus grand nombre.

Elle est, en cela, différente de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle qui recrutait ses lecteurs dans un même milieu, la bourgeoisie : il n'est donc pas surprenant que la littérature se prit d'amitié pour la bourgeoisie et que, le moment venu, elle la défendît. Dans ses *Dialogues philosophiques* parus immédiatement après la Commune, Renan écrivait : « L'essentiel est moins de produire des masses éclairées que de produire de grands génies et un public capable de les comprendre. Si l'ignorance des masses est une condition nécessaire pour cela, tant pis. »

A cela, nous opposerons ce que, à la même époque, écrivait le bouillant Achille Le Roy : « L'art sera social ou il ne sera pas. »

Il semble bien que, de nos jours, si l'une de ces pensées peut, aux yeux de certains, paraître trop *avancée*, l'autre en revanche, porte la marque d'un conservatisme affligeant<sup>1</sup> que l'évolution du monde allait pul-

vériser : l'ignorance des masses n'est plus qu'un souvenir. La chanson a contribué à cette évolution et nous pensons profondément regrettable qu'elle s'en soit, par la suite, désintéressée.

Quant à la pensée de Le Roy, pour se déterminer face à elle, peut-être convient-il de préciser ce qu'on entend par *art social*. Si l'on entend que l'art doit être lié à la vie de la *société*, alors on peut être formel : Le Roy a raison. Si l'on veut dire qu'il doit être *socialiste*, alors on peut être doublement formel : ou bien cette chanson sociale là vivra librement ou bien *l'ensemble de la chanson* dépérira ; tout comme, d'un autre côté, l'ensemble de la chanson dépérirait s'il lui était imposé d'être uniformément socialiste.

C'est que, comme la vie du monde qu'il reflète, l'art se renouvelle au chant des affrontements : en vérité, l'art social dont parle Le Roy, c'est l'art reflet de la *réalité* sociale, dont il est vrai, les aspirations sociales font partie.

Et ici, bien sûr, nous voyons bien le problème : dès l'instant où il y a classes sociales, dès l'instant où l'une de ces classes est, par rapport à l'autre, défavorisée, sa simple et objective peinture peut être considérée comme une provocation. C'est ce qu'exprimait assez bien Maurice Boukay lorsqu'il écrivait : « Faire entendre la plainte amère de qui souffre et travaille, sera-ce donc toujours blesser l'égoïsme béat de qui digère et ne fait rien ? » et c'est ce qu'exprime encore mieux André Wurmser lorsque, dans le *Zola*<sup>1</sup> récemment paru chez Hachette, il rappelle cette phrase de Barbusse : « Tant que la société ne sera pas régie

1. Voire d'un dangereux fascisme en germe.

1. Zola — Collection « Génies et Réalités ». Chapitre : *Le monde du travail*, par André Wurmser (Hachette).

par un statut logique, probe, la simple constatation est démolissante et la vérité a une force insurrectionnelle » à laquelle il ajoute que c'est là « ce que, dans la prison fasciste où il va mourir, Gramsci ramasse en une formule foudroyante : « La vérité est révolutionnaire. »

Elle l'est en effet. Mais elle l'est moins que la mort de Gramsci, moins que les morts de la Commune... moins même que la censure permanente de la vérité. C'est dans ce dilemme que sont pris tous les systèmes. Ils ne peuvent en sortir avec grandeur que s'ils agissent — donc : s'ils chantent — avec générosité.

C'est ce que faisaient les communards blanchis par le poids des ans et celui de la défaite lorsque, aux soirs du 18 mars, après avoir, une fois encore pleuré leurs morts, après avoir brièvement ajouté à la liste les noms que l'an passé venait d'effacer, ils se réunissaient dans un pauvre logis pour parler de leur commun chagrin et de leurs communes espérances.

Là, une voix frêle qui voulait s'affermir rassemblait tous les souvenirs...

*En combattant pour la Commune  
Il savait que la terre est UNE  
Qu'on ne doit pas la diviser,  
Que la nature est une source  
Et le capital une bourse  
Où tous ont le droit de puiser*

.....

*Devant toi, pesant esclavage,  
L'insurgé  
Se dresse le fusil chargé!*

C'est *l'Insurgé* de Pottier avec ce vers d'une bouleversante conviction :

*L'Insurgé, son vrai nom c'est l'homme*

Ne pense-t-on pas à Gorki qui, bientôt, va écrire :  
« L'homme, voilà qui sonne fier » ?  
La fierté est même dans le drapeau :

*Le voilà! Le voilà, regardez!  
Il flotte et fier il bouge  
Notre superbe drapeau rouge  
Rouge du sang de l'ouvrier<sup>1</sup>*

Sont-ils fiers ou un peu désuets les accents de ces *vieux de la vieille* peints avec tant d'attendrissement par Lucien Descaves<sup>2</sup> : « Ils savaient tous à quoi les engageait l'invitation, et, le premier, Gerberoy, sans lâcher sa cigarette, paya son écot. D'une voix flétrie, qu'il avait prodiguée autrefois sur les échelles, dans les salles à décorer, il chanta. »

Ils chanteront jusqu'à la fin... et, après eux, mais plus pour longtemps, chanteront leurs fils... auxquels, à défaut du grand cadeau de leurs rêves, ils auront légué les chants témoins de leurs combats et de leurs espérances...

Née aux lendemains immédiats de la Commune, une *Carmagnole*, œuvre d'un anonyme, parviendra, par tradition orale, jusqu'aux chaudes journées de 1934, jusqu'aux joies populaires de 1936 :

1. Paul Brousse, *Le drapeau rouge\**.  
2. Lucien Descaves, *Philémon, vieux de la vieille* — G. Grès, éd.

*Vive la Commune de Paris (bis)  
Ses mitrailleuses et ses fusils (bis)  
La Commune battue  
Ne s'avoue pas vaincue :  
Elle aura sa revanche  
Vive le son ! Vive le son !  
Elle aura sa revanche  
Vive le son du canon !*

A cette date, due aux talents conjugués d'Arthur Honnegger et Paul Vaillant-Couturier, une chanson prendra d'autant plus logiquement le relais qu'elle s'appelle *Jeunesse...*

*Nous les fils de 93  
De la Commune aux noirs charniers  
Et des héros de février  
Pour que la haine enfin s'apaise  
Sur nos champs et sur nos cités  
Nous vous apportons l'unité française*

*En avant, jeunesse de France !  
Faisons se lever le jour  
La Victoire avec nous s'avance  
Fils et filles de l'espérance  
Nous ferons se lever le jour  
A nous la joie, à nous l'amour*

Quelque part dans Paris, le dernier Communard peut-être a entendu cette promesse. Il a pensé que, comme lui, d'autres étaient prêts à donner leurs vingt ans pour que le jour se lève enfin. La musique nouvelle a été chaude à ses souvenirs et, s'il n'a pas su la répéter, peut-être a-t-il fredonné une dernière fois ce chant devenu le « cantique des Communards » et par lequel, ici, l'Histoire finit comme elle a commencé :

*Ah ! quand viendra la Belle ?  
Voici des mille et des cent ans  
Que Jean Guêtré l'appelle...*

Bercé par la romance, au soir de la grande fatigue, Jean Guêtré s'est endormi. Aux lèvres, il avait un sourire.

La chanson ajoute à ses vertus le don tranquille de la consolation.

Quelques années avant la Commune, le bon Gustave Nadaud chantait :

*Chanson, poème simple et doux  
Quand te feras-tu reconnaître  
Pour le plus aimable de tous  
Et le plus utile peut-être ?*

## *Le Temps des cerises*

Au cours de cette modeste étude, nous avons essayé de montrer combien la chanson de jadis était différente de la nôtre, combien elle était liée aux préoccupations populaires dont elle était la très vivante expression.

Pour établir la nature de ces préoccupations avec objectivité, nous nous sommes intéressé essentiellement aux « mouvements » traduits par les chansons, ce qui nous a conduit à grouper celles-ci en couplets antibadinguistes, républicains, communards, revenchards, etc.

Nous croyons compléter utilement cet ouvrage en présentant maintenant, dans leur intégralité et précédées de très brèves notes, certaines chansons citées partiellement dans l'ouvrage ou certaines autres chansons non citées appartenant aux groupes les plus importants et, donc, traduisant les « mouvements » les plus significatifs du sentiment populaire.

Comme toujours à l'approche des guerres, la chanson participe à l'entreprise de bourrage de crâne du citoyen.

### *CES BEAUX PRUSSIENS*

Quand ces beaux Prussiens vont à l'exercice,  
Quittant leurs travaux,  
Peu frais, peu dispos,  
Du fusil Dreyse, ils font le service,  
Mais le Chassepot  
Les inquiète pour leur peau !

#### *Refrain*

Zim la la, zim la la, les beaux militaires,  
Zim la la, zim la la, que ces Prussiens-là !

Ces héros Prussiens, plus heureux qu'habiles,  
Nous prouvent là-bas,  
Avec grand fracas,  
Que du pont de Kehl, ils craignent les piles  
Grâce à nos soldats,  
Les piles ne leur manqueront pas (Refrain).

Leurs fameux fusils, à leurs jeunes filles  
Pourront profiter,  
En vont les doter :  
Nous les f'rons filer, bientôt les aiguilles,  
Elles peuvent y compter,  
N'serviront plus qu'à tricoter (Refrain).

Chez ses pâtisseries, ce peuple de braves  
Va chaque matin  
Manger dans Berlin  
Des petits gâteaux qu'il appell' des Zouaves,  
Nos Zouaves ! il verra,  
Ne sont pas faits de c'te pâte-là (Refrain).

De nos ennemis se trouvant en face,  
Le jeune troupiér  
Vaudra le vieux guerrier,  
Sitôt qu'nos Français s'avanc'ront en masse,  
Chaqu' soldat prussien  
Soudain aura tourné le sien ! (Refrain).

Prussiens ! Vous fuirez, battant la retraite,  
Devant nos drapeaux  
Et nos Chassepots,  
Oui, notre aigle altier, qui n'a qu'une tête,  
S'ra victorieux,  
Et pourtant le vôtre en a deux ! (Refrain).

Tout ça n'empêch' pas qu'c'est un' triste chose,  
Et si ça s'pouvait,  
Dieu, comm' ça m'irait,  
J'dirais à Bismarck : « C'est toi qu'es en cause,  
Si tu veux, mon vieux,  
Nous allons régler ça tous les deux. » (Refrain).

\*\*

De nombreuses chansons antibadinguistes montrent la haine véritable vouée par le peuple à Napoléon III et, ce qui est plus important, l'attente ardente de la République. Après Sedan, les couplets se déchainent. *Le Sire de Fisch-Ton-Kan* appartient à l'anthologie de la moquerie populaire.

#### *LE SIRE DE FISCH-TON-KAN\**

Il avait un' moustach' énorme,  
Un grand sabre et des croix partout,  
Partout, partout !  
Mais tout ça c'était pour la forme,  
Et ça n'servait à rien du tout,  
Rien du tout.

C'était un fameux capitaine  
Qui t'nait avant tout à sa peau,  
A sa peau !  
Un jour, il voit qu'on sabre l'gêne,  
Aux enn'mis, il en fait cadeau,  
Quel beau cadeau !

### *Refrain*

V'la le sir' de Fisch-Ton-Kan,  
Qui s'en va-t-en guerre,  
En deux temps et trois mouv'ments,  
Badinguet, fich' ton camp.  
L'pèr', la mèr' Badingue,  
A deux sous tout l'paquet,  
L'pèr', la mèr' Badingue,  
Et le p'tit Badinguet !

Comm' diplomat', c'était un maître ;  
Il en r'montrait aux plus malins,  
Aux plus malins ;  
Mais il ne l'faisait point paraître,  
Pour ne pas humilier ses voisins,  
Ses voisins,  
La politiqu', c'est un' roulette,  
Rouler, on ne sort jamais d'là ;  
Jamais d'là ;  
Mais lui roulait sa cigarette,  
Puisqu'il ne pouvait rouler qu'ça,  
Vait rouler qu'ça (Refrain).

Des pieds et des mains tout' sa vie,  
Il avait tant fait qu'certain soir,  
Qu'certain soir,  
Sur le trône objet d'son envie,  
Il avait fini par s'asseoir,  
Par s'asseoir !

Depuis, sans crainte et sans secousse,  
Il veillait au trésor surtout,  
Sor surtout :  
En y mettant quatr' doigts et l'pouce,  
Histoïr' d'avoir la main partout,  
La main partout (Refrain).

Il était d'un' force incroyable,  
Il inventa plus d'cent canons,  
D'cent canons ;  
Mais l'bruit lui f'sait un' peur du diable,  
Puis ça troublait ses digestions !  
Digestions !  
Un jour, pourtant, jour héroïque,  
Il vit un pétard éclater,  
Eclater :  
Mais il en eut un' tell' colique,  
Que tout l'monde en fut en...nuyé...  
Fut en...nuyé ! (Refrain).

Un beau jour, il avait pris femme,  
Comme le sir' de Framboisy,  
De Framboisy,  
Et tout marchait sur la mèm' gamme,  
C'était un ménage assorti,  
Assorti.  
Sur l'air connu d'la reine Hortense,  
Ell' lui disait d'sa plus douc' voix,  
D'sa douc' voix :  
« Ah ! Sacré nom ! t'as tant d'vaillance  
Que je te trouve l'air Dunois,  
T'as l'air Dunois » (Refrain).

Par un étrange phénomène,  
Voilà qu'il eut un héritier,  
Un héritier.  
Et pour prouver qu'c'était d'sa graine,  
On en fit d'suite un p'tit troupier,  
Un troupier.

Dans des bataill's pyramidales,  
On voyait l'pèr' mais pas d'très près,  
Pas d'très près ;  
Et le p'tit ramassait les balles,  
Qu'on avait mis là tout exprès,  
Là, tout exprès (Refrain).

Enfin, pour finir la légende  
De c'monsieur qu'on croyait César,  
Croyait César !  
Sous ce grand homm' de contrebande,  
V'la qu'on n'trouve plus qu'un mouchard,  
Qu'un mouchard.  
Chez c'bonhomm'-là, tout était louche,  
Et la moral' de c'boniment,  
C'boniment,  
C'est qu'étant porté sur sa bouche,  
Il devait finir par Sédan,  
Par Sédan ! (Refrain).

♦♦

Si *le Sire de Fisch-Ton-Kan* fut, très rapidement, un succès de la rue et du caf' conç', on n'oubliera pas pour autant que, par rapport à ce qui est aujourd'hui, la chanson se propageait lentement. Le peuple conservait fidèlement les refrains anciens qui lui étaient dédiés. Parmi ceux-ci l'œuvre de Pierre Dupont :

#### LE CHANT DES OUVRIERS\*

Nous dont la lampe, le matin,  
Au clairon du coq se rallume,  
Nous tous qu'un salaire incertain  
Ramène avant l'aube à l'enclume,  
Nous qui des bras, des pieds, des mains,  
De tout le corps luttons sans cesse,  
Sans abriter nos lendemains  
Contre le froid et la vieillesse...

Aimons-nous, et quand nous pouvons  
Nous unir pour boire à la ronde,  
Que le canon se taise ou gronde  
Buvons !  
A l'indépendance du monde !

Quel fruit tirons-nous des labeurs  
Qui courbent nos maigres échine ?  
Où vont les flots de nos sueurs ?  
Nous ne sommes que des machines.  
Nos Babels montent jusqu'au ciel,  
La terre nous doit ses merveilles :  
Dès qu'elles ont fini le miel,  
Le maître chasse les abeilles (Refrain).

A chaque fois que par torrents  
Notre sang coule sur le monde  
C'est toujours pour quelques tyrans  
Que cette rosée est féconde ;  
Ménageons-le dorénavant,  
L'amour est plus fort que la guerre :  
En attendant qu'un meilleur vent  
Souffle du ciel ou de la terre :

Aimons-nous, et quand nous pouvons  
Nous unir pour boire à la ronde,  
Que le canon se taise ou gronde  
Buvons !  
A l'indépendance du monde !

♦♦

Pour les communards les plus âgés, *Le Chant des ouvriers* était lié au souvenir de leurs luttes. Pour tous, *La Marseillaise* était liée aux récits de « la grande Révolution » : elle fut de toutes les barricades et l'on peut dire que c'est le choix du peuple qui, de *La Marseil-*

*laise*, fit le chant national. Lors de cette proclamation en 1879, les députés royalistes et bonapartistes furieux et inquiets s'écrieront : « Avec ce chant-là, on a fait la Commune ; avec lui, on refera une Commune nouvelle ! »

### LA MARSEILLAISE\*

Allons enfants de la Patrie  
Le jour de gloire est arrivé !  
Contre nous de la tyrannie  
L'étendard sanglant est levé (bis)  
Entendez-vous dans les campagnes  
Mugir ces féroces soldats ?  
Ils viennent jusque dans nos bras  
Egorger nos fils, nos compagnes.

Aux armes citoyens !  
Formez vos bataillons !  
Marchons ! Marchons !  
Qu'un sang impur  
Abreuve nos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves,  
De traîtres, de rois conjurés ?  
Pour qui ces ignobles entraves,  
Ces fers dès longtemps préparés ? (bis)  
Français ! Pour nous, ah ! quel outrage !  
Quels transports il doit exciter !  
C'est nous qu'on ose méditer  
De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes...

Quoi ! ces cohortes étrangères  
Feraient la loi dans nos foyers !  
Quoi ! ces phalanges mercenaires  
Terrasseraient nos fiers guerriers ; (bis)

Grand Dieu ! par des mains enchaînées  
Nos fronts sous le joug se ploieraient ;  
De vils despotes deviendraient  
Les maîtres de nos destinées !...

Aux armes...

Tremblez tyrans ! et vous, perfides,  
L'opprobre de tous les partis,  
Tremblez ! vos projets parricides  
Vont enfin recevoir leur prix ! (bis)  
Tout est soldat pour vous combattre.  
S'ils tombent nos jeunes héros,  
La France en produit de nouveaux,  
Contre vous tout prêts à se battre !

Aux armes...

Français en guerriers magnanimes,  
Portez ou retenez vos coups !  
Epargnez ces tristes victimes,  
A regret s'armant contre nous (bis).  
Mais ces despotes sanguinaires,  
Mais ces complices de Bouillé,  
Tous ces tigres qui sans pitié,  
Déchirent le sein de leur mère !

Aux armes...

Amour sacré de la Patrie,  
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !  
Liberté, Liberté chérie,  
Combats avec tes défenseurs ! (bis)  
Sous nos drapeaux, que la victoire  
Accoure à tes mâles accents !  
Que tes ennemis expirants  
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes...

*Strophe des enfants*

Nous entrerons dans la carrière  
Quand nos aînés n'y seront plus ;  
Nous y trouverons leur poussière  
Et la trace de leurs vertus (bis)  
Bien moins jaloux de leur survivre  
Que de partager leur cercueil,  
Nous aurons le sublime orgueil  
De les venger ou de les suivre !

Aux armes...



Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que les artistes interprétant jadis *La Marseillaise* sur les théâtres en chantaient, selon l'usage du temps, *tous* les couplets. Aussi, notera-t-on avec intérêt que, dans *La Clef du Cabinet des souvenirs* (1797), Garat parle des « citoyens transportés » et de « la douce émotion » suscitée par le couplet « Français en guerriers magnanimes, etc. ». Puis il ajoute : « Rappelons-nous surtout (Eh ! pourrions-nous l'oublier jamais ?) quel fut sur une si nombreuse assemblée l'effet magique de cette invocation religieuse, lorsque, se précipitant à genoux et ralentissant le son de la musique, le Coryphée et le chœur chantèrent :

*Amour sacré de la Patrie,  
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !  
Liberté, Liberté chérie,  
Combats avec tes défenseurs !*

Au parterre, dans les loges, les spectateurs aussi

étaient à genoux ; de douces larmes coulaient de tous les yeux. »

On le voit : à près d'un siècle d'intervalle, ce sont bien les mêmes mots qui, chantés dans la même situation, provoquèrent les mêmes sentiments : désir de combattre l'ennemi extérieur auquel se joignait tristement l'ennemi intérieur et, par-dessus tout, grandiose aspiration à la Liberté.



La chanson révolutionnaire traîne souvent avec elle des images sanglantes et *La Marseillaise* (mais dans ce qu'elle a de moins révolutionnaire, justement !) n'échappe pas à la règle. Ceci donne tout son prix aux couplets de Pottier, exprimant son espoir en la République par ce qui, de Harlem au Pont-Neuf, reste l'un des plus beaux ressorts de la chanson : la plainte.

*QUAND VIENDRA-T-ELLE ?\**

J'attends une belle,  
Une belle enfant,  
J'appelle, j'appelle,  
J'en parle au passant.  
Ah ! Je l'attends, je l'attends !  
L'attendrai-je encor longtemps ?

J'appelle, j'appelle,  
J'en parle au passant.  
Que suis-je sans elle ?  
Un agonisant.  
Je vais sans semelle  
Sans rien sous la dent...  
Ah ! Je l'attends, je l'attends !  
L'attendrai-je encor longtemps ?

Que suis-je sans elle ?  
Un agonisant.  
Je vais sans semelle,  
Sans rien sous la dent...  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

Je vais sans semelle  
Sans rien sous la dent  
Transi quand il gèle,  
Sans gîte souvent.  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

Transi quand il gèle,  
Sans gîte souvent,  
J'ai dans la cervelle  
Des mots et du vent...  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

J'ai dans la cervelle  
Des mots et du vent.  
Bétail on m'attelle  
Esclave on me vend.  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

Bétail on m'attelle  
Esclave, on me vend.  
La guerre est cruelle,  
L'usurier pressant.  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

La guerre est cruelle,  
L'usurier pressant.  
L'un suce ma moelle,  
L'autre boit mon sang.  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

L'un suce ma moelle  
L'autre boit mon sang.  
Ma misère est telle  
Que j'en suis méchant.  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?

Ma misère est telle  
Que j'en suis méchant.  
Ah! viens donc, la belle,  
Guérir ton amant!  
Ah! Je l'attends, je l'attends!  
L'attendrai-je encor longtemps ?



Egalement, les justes sentiments de Pottier se reflètent dans *Le Moblot* : loin des rodomontades patriotiques caricaturant ou insultant l'ennemi, *la plainte* se traduit ici par le simple mais farouche désir de *défense* qui, de surcroît, est le désir de *défense* de la République proclamée le 4 septembre 1870.

#### LE MOBLOT\*

Jeunesse héroïque,  
Arme ton flingot.  
Pour la République  
En avant, moblot!

Le maire et le garde champêtre  
Disaient : Les rouges sont des loups.  
Vous, moutons, ne songez qu'à paître,  
Notre berger veille sur nous.

Notre berger n'était qu'un lâche.  
Le vieux Judas nous a trahis.  
La République a pris sa tâche ;  
On va défendre le pays.

La République, c'est nous autres.  
Les richards et les indigents,  
Tous ceux qui s'arment sont des nôtres :  
Les gens braves, les braves gens !

Nous n'étions rien dans ces querelles.  
Après Sedan, c'était réglé.  
Pourquoi, comme des sauterelles,  
Fondent-ils sur nos champs de blé ?

Si nos villes leur sont soumises,  
Si ces casqués sont les plus forts,  
Ils prendront nos sœurs, nos promises.  
Ah ! ce jour-là nous serons morts.

Jeunesse héroïque,  
Arme ton flingot.  
Pour la République  
En avant, moblot !



Les moblots, le peuple veulent se battre pour défendre la République mais... Thiers et Jules Favre ont entendu leurs précédentes plaintes. C'est pourquoi, à une victoire qui serait celle d'un peuple en armes devenu dangereux, ils préfèrent un armistice que les Français et surtout les Parisiens acceptent mal.

## L'ARMISTICE\*

Bismarck qui n'est pas en peine  
D'affamer les Parisiens,  
Nous demande la Lorraine,  
L'Alsace et les Alsaciens.  
La honte pour nos soldats ;  
Des milliards à son service ;

### *Refrain*

Ah ! Zut à ton armistice,  
Bismarck, nous n'en voulons pas !

On nous permettra du reste,  
Pendant vingt à vingt-cinq jours  
De manger ce qui nous reste  
De vieux chats, de rats et d'ours.  
Mais plus le moindre repas  
Après le vote au comice (Refrain)

« Je fais la guerre à l'Empire »,  
Disait le maître effronté,  
Et le valet qui fait pire,  
Purchasse la liberté ;  
Tu nous croyais donc bien bas  
Pour vouloir ce sacrifice ! (Refrain)

Bazaine se rend : qu'importe ?  
Nous conserverons Verdun ;  
Nancy peut ouvrir sa porte,  
On s'illustre à Châteaudun.  
A Toul, à Strasbourg, tu n'as  
Pas un homme pour complice (Refrain)

Prends-nous donc par la famine,  
Viens diplomate du Nord !  
Mais, rongés par la vermine,  
Nous résisterons encor,  
Mieux vaut un vaillant trépas  
Qu'accepter un tel supplice ! (Refrain)

Nous nous levons tous en masse  
Pour répondre à l'insolent ;  
Pas un ne fait la grimace,  
Qu'il soit rouge, noir ou blanc ;  
Fier de courir aux combats  
Pour l'honneur et la justice (Refrain)



Cet armistice impopulaire signé par un gouvernement un peu hâtivement nommé « de la Défense Nationale », le siège, les privations, la famine du peuple s'opposant trop visiblement aux tapageuses satisfactions gastronomiques des bourgeois, la perte de l'Alsace et la Lorraine, l'évacuation à Versailles des administrations ministérielles et municipales, la tentative par les troupes de M. Thiers de confisquer les canons restés à Paris, conduisent inévitablement à la proclamation de la Commune. L'acte solennel est accueilli par un grand cri de joie, mais, il faut le dire aussi, par une grande confusion. *La Marseillaise de la Commune* semble avoir été écrite pour traduire, à la fois, cette joie et cette confusion.

#### LA MARSEILLAISE DE LA COMMUNE\*

Français ! ne soyons plus esclaves !  
Sous le drapeau, rallions-nous,  
Sous nos pas, brisons les entraves,  
Quatre-vingt-neuf, réveillez-vous (bis)  
Frappons du dernier anathème  
Ceux qui par un stupide orgueil  
Ont ouvert le sombre cercueil  
De nos frères morts sans emblème.

#### Refrain

Chantons la liberté,  
Défendons la cité  
Marchons (bis)  
Sans souverain  
Le peuple aura du pain.

Depuis vingt ans que tu sommeilles,  
Peuple français réveille-toi,  
L'heure qui sonne à tes oreilles,  
C'est l'heure du salut pour toi (bis)  
Peuple debout ! que la victoire  
Guide au combat tes fiers guerriers,  
Rends à la France ses lauriers,  
Son rang et son antique gloire (Refrain)

Les voyez-vous ces mille braves  
Marcher à l'immortalité,  
Le maître a vendu ses esclaves,  
Et nous chantions la liberté (bis)  
Non, plus de rois, plus de couronnes,  
Assez de sang, assez de deuil  
Que l'oubli dans son froid linceul  
Enveloppe sceptres et trônes (Refrain)

Plus de sanglots dans les chaumières  
Quand le conscrit part du foyer ;  
Laissez laissez les pauvres mères  
Près de leurs fils s'agenouiller (bis)  
Progrès ! que ta vive lumière  
Descende sur tous nos enfants,  
Que l'homme soit libre en ses champs,  
Que l'impôt ne soit plus barrière (Refrain)

N'exaltez plus vos lois nouvelles,  
Le peuple est sourd à vos accents,  
Assez de phrases solennelles,  
Assez de mots vides de sens (bis).

Français la plus belle victoire,  
C'est la conquête de tes droits,  
Ce sont là tes plus beaux exploits,  
Que puisse enregistrer l'histoire (Refrain)

Peuple, que l'honneur soit ton guide,  
Que la justice soit tes lois,  
Que l'ouvrier ne soit plus avide  
Du manteau qui couvrait nos rois (bis)  
Que du sein de la nuit profonde  
Où l'enchaînait la royauté,  
Le flambeau de la Liberté  
S'élève et brille sur le monde! (Refrain)



Pour la défense militaire de la Commune, le peuple se fait soldat. Pour sa défense verbale, il se fait chansonnier. Les feuilles circulent portant paroles des chansons nouvelles. Elles sont parfois vendues, parfois distribuées gratuitement. J.A. Sénéchal ne prévoit pas la défaite de la Commune. Aussi, pour l'heure, il est farouchement communard.

#### *L'UNION REPUBLICAINE\**

Peuple français, que veut le prolétaire ?  
La liberté de vivre en travaillant,  
Et de nommer le juste mandataire  
Dont le cœur pur est honnête et vaillant.  
Libre chez nous, sans pouvoir despotique,  
Et souriant à la Fraternité,  
Voilà nos droits, France démocratique,  
Vivre au soleil en pleine liberté,

#### *Refrain*

Peuple Français, sauvez la République  
Avec ardeur accourez à nos cris.  
Néron brûla Rome, la ville antique,  
Sauvez Paris! (bis)

Au son de caisse on vous dit : La Commune  
Veut partager votre bien, votre avoir.  
Tous ces pamphlets dictés par la rancune,  
En ont menti, car notre unique espoir  
Est de chasser la race tyrannique,  
Qui, pour de l'or, a vendu le pays ;  
Pour égorger la jeune République  
Ils ont juré d'anéantir Paris.

Rois, Empereurs n'engendrent que misère,  
Par leurs ministres et par leurs courtisans.  
Ils sont payés par l'argent du salaire,  
Des travailleurs et des bons paysans.  
Dès le matin au milieu de la plaine  
Baissant le dos, le front plein de sueur,  
L'enfant du peuple succombe à la peine,  
Quand, au palais, on rit de sa douleur.

Sauvez Paris, enfants de la province,  
Entendez-vous le canon retentir ?  
On nous mitraille et sous le joug d'un prince  
On veut nous mettre. Ah ! mieux vaudrait mourir.  
Assez de traîtres, assez de leur tactique,  
Resserions-nous par des étroits liens.  
Thiers a juré haine à la République,  
Haine à Paris, haine à ses citoyens.



Le combat s'engage et, devant l'impréparation militaire des troupes parisiennes, on peut prévoir leur

défaite. Ce que nul homme honnête n'eût osé prédire, c'est le massacre sanglant que M. Thiers allait organiser. C'est, nous dit Pottier...

...LA TERREUR BLANCHE\*

Messieurs les conservateurs,  
Vous le grand parti de l'Ordre,  
Procédons, plus de lenteurs!  
L'hydre peut encor nous mordre.  
On a pris Paris et huit jours durant  
Par la mitrailleuse on sut faire grand,  
Taper dans le tas, c'était à se tordre,  
Mais fallait finir comme on commença.  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !

Dans les premiers jours d'exploits  
On n'a pas manqué de touche ;  
Quand on relit le Gaulois,  
L'eau vous en vient à la bouche.  
Parlez-moi des gens comme Galliffet :  
Avec la canaille, il va droit au fait,  
Mais l'esprit public d'un rien s'effarouche.  
Bref ! dans les pontons on les entassa !...  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !

Dès qu'on juge c'est gâché,  
On tombe dans le vulgaire  
Ils sont en papier mâché  
Vos fameux conseils de guerre  
Pourquoi les Gaveaux, les Boisdénemets!  
Vous embarquez-vous dans les si, les mais ?  
La peine de mort ! encor ce n'est guère,  
Mais pas de Cayenne ou de Lambessa.  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !

Quels lâches que ces meneurs,  
Ils ont gagné la frontière.  
C'étaient tous des souteneurs  
Et des rôdeurs de barrière,  
Des joueurs de vielle et des vidangeurs.  
Que d'argent trouvé sur ces égorgeurs !  
C'est vingt millions qu'emportait Millière,  
Enfin Delescluze était un forçat.  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !

Quoi ! Rochefort qui traita  
Dans ses immondes sornettes,  
Un illustre homme d'Etat  
De vieux serpent à Lunettes !  
L'homme à la Lanterne, un esprit cassant,  
Marquis journaliste et buveur de sang ,  
Quoi, vous le tenez dans vos mains honnêtes,  
Ce petit monsieur qui nous agaça  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !

Les petits sont pétroleurs  
Dans le ventre de leur mère  
Pour supprimer ces voleurs  
Nul moyen n'est trop sommaire.  
Exemple : à Montmartre un mâle étant mort,  
La femelle en pleurs s'élança et nous mord ;  
Bien qu'elle fut pleine on prit la commère :  
A faire coup double, elle nous força.  
Fusillez-moi ça !  
Fusillez-moi ça !  
Pour l'amour de Dieu, fusillez-moi ça !



1. Gaveaux, Boisdénemets, juges rapporteurs aux Conseils de Guerre de 1871.

De son côté J.B. Clément nous a laissé une vision des tragiques journées avec les suites qu'il prévoit pour elles.

### LA SEMAINE SANGLANTE\*

Sauf des mouchards et des gendarmes,  
On ne voit plus par les chemins  
Que des vieillards tristes aux larmes,  
Des veuves et des orphelins.  
Paris suinte la misère,  
Les heureux mêmes sont tremblants,  
La mode est aux conseils de guerre  
Et les pavés sont tout sanglants

#### Refrain

Oui, mais...  
Ça branle dans le manche.  
Ces mauvais jours-là finiront  
Et gare à la revanche  
Quand tous les pauvres s'y mettront !

Les journaux de l'ex-préfecture,  
Les flibustiers, les gens tarés,  
Les parvenus par aventure,  
Les complaisants, les décorés,  
Gens de bourse et de coin de rues,  
Amants de filles aux rebuts ;  
Grouillent comme un tas de verrues  
Sur les cadavres des vaincus (Refrain)

On traque, on enchaîne, on fusille  
Tout ce qu'on ramasse au hasard :  
La mère à côté de sa fille,  
L'enfant dans les bras du vieillard.  
Les châtiments du drapeau rouge  
Sont remplacés par la terreur  
De tous les chenapans de bouge,  
Valets de rois et d'empereur (Refrain)

Nous voilà rendus aux jésuites,  
Aux Mac-Mahon, aux Dupanloup<sup>1</sup>.  
Il va pleuvoir des eaux bénites,  
Les troncs vont faire un argent fou.  
Dès demain, en réjouissance,  
Et Saint Eustache et l'Opéra  
Vont se refaire concurrence,  
Et le bain se peuplera (Refrain)

Demain les manons, les lorettes  
Et les dames des beaux faubourgs  
Porteront sur leurs collerettes  
Des chassepots et des tambours  
On mettra tout au tricolore,  
Les plats du jour et les rubans,  
Pendant que le héros Pandore  
Fera fusiller nos enfants (Refrain)

Demain les gens de la police  
Refleuriront sur le trottoir,  
Fiers de leurs états de service  
Et le pistolet en sautoir.  
Sans pain, sans travail et sans armes,  
Nous allons être gouvernés  
Par des mouchards et des gendarmes,  
Des sabre-peuple et des curés (Refrain)

Le peuple au collier de misère  
Sera-t-il donc toujours rivé ?...  
Jusques à quand les gens de guerre  
Tiendront-ils le haut du pavé ?...  
Jusques à quand la sainte clique  
Nous croira-t-elle un vil bétail ?...  
A quand enfin la République  
De la justice et du travail ?

1. Evêque d'Orléans, député puis sénateur qui montra des élans libéraux au sein de l'Eglise alors que son action politique le classait parmi les ennemis des nouvelles libertés. Figure populaire de catholique rigide et turbulent dont une chanson grivoise a perpétué le souvenir.

Oui, mais...  
Ça branle dans le manche.  
Ces mauvais jours-là finiront  
Et gare à la revanche  
Quand tous les pauvres s'y mettront !



Cette confiance étonnante montrée par J.B. Clément aux plus sombres jours de la répression est l'une des caractéristiques des chansons communardes.

Quelques jours après la fin de la semaine sanglante, alors que dans Paris on fusille encore, alors qu'on condamne chaque jour et que va commencer la déportation, caché dans la capitale, Eugène Pottier écrit les paroles de...

... *L'INTERNATIONALE\**

Debout, les damnés de la terre !  
Debout, les forçats de la faim !  
La raison tonne en son cratère,  
C'est l'éruption de la fin.  
Du passé faisons table rase,  
Foule esclave, debout ! debout !  
Le monde va changer de base :  
Nous ne sommes rien, soyons tout !

*Refrain*

C'est la lutte finale  
Groupons-nous, et demain  
L'Internationale  
Sera le genre humain.

Il n'est pas de sauveurs suprêmes,  
Ni Dieu, ni César, ni tribun,  
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !  
Décrétons le salut commun !  
Pour que le voleur rende gorge,  
Pour tirer l'esprit du cachot,  
Soufflons nous-mêmes notre forge,  
Battons le fer quand il est chaud ! (Refrain)

L'Etat comprime et la Loi triche,  
L'impôt saigne le malheureux ;  
Nul devoir ne s'impose au riche,  
Le droit du pauvre est un mot creux.  
C'est assez languir en tutelle,  
L'Egalité veut d'autres lois :  
« Pas de droits sans devoir dit-elle,  
Egaux, pas de devoirs sans droits ! » (Refrain)

Hideux dans leur apothéose,  
Les rois de la mine et du rail  
Ont-ils jamais fait autre chose  
Que dévaliser le travail ?  
Dans les coffres-forts de la bande,  
Ce qu'il a créé s'est fondu,  
En décrétant qu'on le lui rende,  
Le peuple ne veut que son dû (Refrain)

Les rois nous saoulaient de fumées,  
Paix entre nous, guerre aux tyrans !  
Appliquons la grève aux armées  
Crosse en l'air et rompons les rangs !  
S'ils s'obstinent, ces cannibales,  
A faire de nous des héros,  
Ils sauront bientôt que nos balles  
Sont pour nos propres généraux ! (Refrain)

Ouvriers, paysans nous sommes  
Le grand parti des travailleurs ;  
La terre n'appartient qu'aux hommes,  
L'oisif ira loger ailleurs.

Combien de nos chairs se repaissent  
Mais si les corbeaux, les vautours  
Un de ces matins disparaissent,  
Le soleil brillera toujours (Refrain)



Pottier réussit à gagner l'Angleterre. Il chante sa  
peine mais toujours son espérance où, sans doute,  
mûrit son talent.

#### *LE PRESOIR\**

Dans un ciel d'automne orangeuse  
La lie a barbouillé l'azur.  
Sa hotte au dos, la vendangeuse  
Porte à cuver le raisin mûr.  
En bouillonnant la grappe tombe,  
Puis la vis tourne avec effort :  
On dirait la vaste hécatombe  
De martyrs pâmés dans la mort.

#### *Refrain*

Chantons le martyr en extase !  
Chantons la vendange et l'espoir !  
Chantons les grappes qu'on écrase,  
Les grains saignant sous le pressoir.

Où sont mes grappes ? leur sang coule  
Disent les pampres du coteau,  
On les torture, un pied les foule,  
Le pressoir les tient sous l'étau !  
Tu les crois mortes, pauvre feuille ;  
Plus vivantes à chaque tour,  
Le bon vigneron les recueille  
En flot de jeunesse et d'amour (Refrain)

Ce jus d'enivrante agonie  
Bu par les peuples en chemin,  
Ce vin capiteux du génie  
Monte au cerveau du genre humain.  
En nous, cette foule immolée,  
Trouve un Panthéon grandissant :  
Socrate, Jean Hus, Galilée,  
Vivent passés dans notre sang (Refrain)

Le martyr, en son heure aiguë  
Meurt dans les spasmes de l'amant  
Ces ivrognes dans la ciguë  
S'en vont saoulés de dévouement,  
Ces demi-dieux et les poètes  
Pour l'échafaud n'ont que dédains,  
Quand la gloire égrène leurs têtes  
Dans un banquet de Girondins (Refrain)

Ah ! Qu'un chant d'espoir vous soutienne,  
Nations, peuples pressurés,  
Vous que l'exil jette à Cayenne,  
Chair à pressoir, grains torturés !  
Si le présent n'a pas mémoire,  
Dans la coupe de l'avenir,  
Versez, versez votre âme à boire,  
La grande soif va revenir (Refrain)

Quand viendra le beau vendémiaire,  
On verra des pressoirs sacrés,  
Le vin, l'amour et la lumière  
Couler pour tous les altérés ;  
Du gibet quittant les insignes,  
Jésus declouant ses bras las,  
Au Calvaire planté de vignes  
Mettra sa croix pour échalias (Refrain)



Un autre proscrit est Eugène Chatelain dont on pos-

sède un moins riche répertoire car, par deux fois, lui est arrivée la même mésaventure. En 1851 et en 1871, les « forces de l'ordre » détruisirent le recueil qu'il avait sous presse ! Après 1871, comme après 1851, il vécut la dure existence du proscrit.

### LE PROSCRIT DE 1871\*

J'ai combattu pour ma pensée,  
Pour la Justice et pour le Droit,  
Contre une foule intéressée,  
Dont le capital est le roi.  
J'ai combattu contre les crimes  
De la vieille société,  
Qui martyrise ses victimes  
Au nom de la propriété.

#### *Refrain*

Par les balles couché par terre,  
Je me suis relevé, vaincu,  
Et depuis ce temps, j'ai vécu  
Sous le ciel gris de l'Angleterre.

Mourir n'est rien. C'est tout de vivre ;  
Mais comment faire pour manger ?  
Le maître a dit : — il nous faut suivre,  
Comme les moutons, le berger  
En m'insurgeant contre cet ordre,  
Révolté, j'ai fait mon devoir ;  
Je suis tombé sans pouvoir mordre,  
J'ai vu le sang de l'abattoir (Refrain)

Quand se rouvrirent mes paupières,  
Immobile était tout mon corps,  
J'étais étendu sur des pierres,  
Et, seul vivant, parmi des morts.

Le combat s'achevait terrible...  
Les obus courant dans les airs,  
Je me trainais presque insensible  
A la lucur de leurs éclairs (Refrain)

Parvenu près d'une murure,  
J'y frappai, la porte s'ouvrit.  
— Voulez-vous panser ma blessure ? —  
Dis-je. Sans répondre, on me prit.  
J'étais sauvé. C'est une fille  
Belle d'audace et de vertu,  
Qui me reçut dans sa famille ;  
Elle-même avait combattu (Refrain)

Un mois après, de l'Angleterre  
Je respirais les brouillards noirs,  
Et, dans mon logis solitaire,  
Je rêve depuis de longs soirs ;  
Je rêve une entente meilleure,  
Un monde mieux coordonné ;  
Mais avant qu'en résonne l'heure,  
A mourir je suis condamné (Refrain)

Si l'exil n'est point l'esclavage,  
Si l'exil n'est point la prison,  
Il transforme l'homme en sauvage,  
En annihilant sa raison,  
Communeux miné par la fièvre,  
Semblable à l'enragé qui mord,  
Avec le délire à la lèvre,  
Je lutte encor contre la mort (Refrain)



En France, les œuvres chantées sont d'inspiration diverse. Des événements récents, certains chansonniers n'ont vu que la défaite devant les Allemands. Dérouté est au premier rang de ceux-ci.

LE TURCO\*

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,  
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.  
De joie et d'amour sa vie était pleine  
Il ne connaissait le mal ni la haine ;  
Bien aimé de tous, et partout heureux.  
C'était un enfant, dix-sept ans à peine  
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,  
Et la mère avait béni son enfant.  
L'écolier quittait les héros d'Homère ;  
Car on connaissait la défaite amère,  
Et que l'ennemi marchait triomphant.  
Et l'enfant avait embrassé sa mère,  
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,  
Et l'accompagna jusqu'au régiment !  
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve ;  
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve :  
« Courage, mon fils — Courage, maman ! »  
Elle prit au front son voile de veuve,  
Et l'accompagna jusqu'au régiment !

Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :  
« Mon Dieu ! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur.  
Tant qu'il est parti, mon âme est absente. »  
Et l'enfant pensait : Ma mère est vaillante,  
Et je suis son fils et je n'ai pas peur.  
Mais lorsque l'armée eut gravi la pente :  
« Mon Dieu ! disait-elle, ils m'ont pris mon cœur. »

Le petit Turco se battait en brave,  
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.  
Et le médecin voyant son œil cave,  
Lui disait : « Partez, mon enfant, c'est grave ! »  
L'enfant répondait : « Non, non, pas encor ! »  
Le petit Turco se battait en brave,  
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.

Non, je ne veux pas quitter notre armée  
Tant que les Prussiens sont dans mon pays.  
Je veux jusqu'au bout chasser ces bandits ;  
Je veux pouvoir dire à ma mère aimée :  
Si je te reviens, c'est qu'ils sont partis.  
Non, je ne veux pas quitter notre armée  
Tant que les Prussiens sont dans mon pays.

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,  
Et les Allemands fuyaient devant nous.  
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite ;  
Devant ces fossés leur fuite s'arrête,  
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous.  
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,  
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense.  
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.  
On fuit, on revient, l'assaut recommence,  
Et le régiment des Turcos s'élance  
Et le régiment des Turcos périt...  
Les remparts sont hauts, la plaine est immense.  
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé, frappé d'une balle,  
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.  
Il ne connaît pas la fuite fatale ;  
La mort a déjà cerné son front pâle ;  
Ses yeux, sans regard sont à demi clos.  
L'enfant est tombé, frappé d'une balle,  
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,  
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.  
Au loin le canon mugit et bombarde.  
Levant doucement sa tête hagarde,  
Son regard mourant s'anime soudain.  
Et le grand Arabe est là qui le garde,  
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

« Où sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite.  
« Les avons-nous bien vaincus cette fois ?  
« Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite ? »  
Et l'enfant voyant que l'Arabe hésite,  
Reprit encore de sa douce voix :  
« Où sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite.  
« Les avons-nous bien vaincus cette fois ?

Et le vieux Turco se prit à lui dire :  
« Oui, petit Français, tu les as vaincus.  
« — Alors je m'en vais, veux-tu me conduire ?  
« Oh ! Ma chère mère !... » Et dans ce sourire  
L'Enfant s'endormit et ne parla plus.  
Et le vieux Turco se prit à lui dire :  
« Oui, petit Français, tu les as vaincus. »



D'autres chansonniers se veulent les témoins des terribles moments de la Commune. Désireux d'être chantés publiquement, bien souvent ils n'en retiennent que le fait divers, le drame individuel auquel ils attribuent une signification générale. L'auteur anonyme qui écrit le chant suivant appartient à cette catégorie de chansonniers dont l'inspiration anti-communarde a jailli de la défaite. Mais, loin de l'anecdote, il s'efforce de présenter un tableau panoramique qui ressemble à un acte d'accusation.

*GRANDE ET VERIDIQUE COMPLAINTÉ  
DES MEMBRES DE LA COMMUNE DE PARIS*

Frémissez peuples d'Europe,  
D'Afrique et d'Asie aussi,  
C'que j'avais vous narrer ici  
N'est pas un cont' interlope,  
C'est l'histoire des bandits  
De la Commun' de Paris.

Plébéiens de bas étage  
Avides de gouverner,  
Ils parvinrent à tromper  
Le peuple par leur chantage,  
Pour réussir ces Caïns  
Prir'nt le nom d'Républicains.

« On veut tuer la République !  
Disaient-ils dans leurs écrits.  
En avant, enfants d'Paris  
Pour conserver votr' relique. »  
Les traitr's savaient parfaitement  
Qu'ils mentaient effrontément.

Ces êtres indign's du bagne,  
Ces homm's à jamais maudits,  
Rendirent d'affreux édits  
Dont rit fort l'emp'reur d'All'magne.  
Quand la colonne tomba,  
Le canon Prussien tonna.

Pour assouvir leur vengeance,  
Ils rasèrent la maison  
De l'homm' d'Etat dont le nom  
Est acclamé par la France,  
Après avoir tout pillé,  
Tout volé, tout gaspillé.

Devenus soudain'ment riches,  
En s'emparant du trésor,  
Les scélérats, de notre or,  
Comm' de just' n'étaient point chiches.  
L'décret sur le Mont-d'-Piété  
Prouv' leur prodigalité.

Encore un de leurs chefs-d'œuvre,  
C'est la question des loyers :  
« Son terme à quoi bon l'payer ? »  
Disaient entr' eux ces coulevres,  
N'ayant point d'propriété  
Ils eur'nt bientôt décrété.

Pour marcher contre leurs frères,  
Ils enrôlèr'nt malgré eux,  
Des milliers de malheureux  
Qui redoutaient leurs colères,  
Et d'autres milliers enfin  
En spéculant sur la faim.

Non, jamais anthropophages  
N'montrèr'nt pour l'humanité  
Plus sanglant' férocité  
Que ces barbar's, ces sauvages.  
Est-ce qu'les Républicains  
Fusill'nt des Dominicains ?

Ils tenaient dans les Eglises  
(O les Satans ! les damnés !)  
Des clubs d'hommes avinés  
Et de femm's publiques grises.  
Profanant dans le saint-lieu  
Le nom sacré du bon Dieu.

A souiller leur uniforme,  
Ils engagèr'nt nos soldats ;  
Mais ils ne réussir'nt pas :  
Ça leur fit un tort énorme ;  
Dans les rangs des insurgés  
On n'vit qu'les mauvais sujets.

Les gens du parti de l'ordre,  
Par ces vulgair's assassins,  
Etaient traités de roussins  
(Voir le Vengeur et l'Mot-d'Ordre),  
Heureus'ment qu'la vérité  
Triompha d'la méchanc'té.

Quelle honte pour la France  
De se voir entre les mains  
D'une poignée de coquins  
Qui voulaient sa décadence !  
O France, ô noble pays !  
Ils ne sont plus, tes enn'mis.

C'est notre vaillante armée  
Qui te sauva de leurs bras,  
Remercie ces braves soldats ;  
O notre patrie aimée,  
Sans eux, tu serais maint'nant  
Plongée dans l'affreux néant.

Quand ils vir'nt la résistance  
Impossible les bandits  
Incendièrent tout Paris :  
On frémit quand on y pense,  
Tous nos plus beaux monuments  
Fur'nt brûlés par ces brigands !

Troppmann<sup>1</sup> de triste mémoire,  
Eût flétri certainement  
Ces crimes, heureusement  
Sans précédent dans l'histoire,  
Jamais les yeux des mortels  
N'ont vu de désastres tels.

Nos souvenirs historiques  
Dans les flamm's ont disparu.  
Nos fiers soldats n'ont pas pu  
Sauver ces chères reliques,  
Nos chefs-d'œuvre les plus beaux  
Ne sont plus que des lambeaux.

Par mille, on compte leurs crimes ;  
L'archevêque de Paris,  
Et l'bon curé Deguerry<sup>2</sup>  
Furent aussi leurs victimes,  
Et Chaudey<sup>3</sup>, l'brave écrivain,  
Fut tué par ces assassins.

1. Troppmann. Célèbre bandit dont on citait fréquemment le nom et les exploits dans les chansons.

2. Deguerry. Curé de la Madeleine fusillé par les communards.

3. Le 4 septembre nommé maire du IX<sup>e</sup> arrondissement, Chaudey donna l'ordre le 22 janvier de tirer sur la foule. Arrêté, il fut emprisonné et exécuté par les communards lors de l'avance versaillaise.

Ils arboraient l'drapeau rouge,  
Ces buveurs de sang fameux,  
Ces pillards, ces partageux,  
La plupart sortis d'un bouge,  
Et ces tigres en fureur  
Semaient partout la terreur.

Leur doctrine bien connue,  
Etait : « Ni famill', ni Dieu ! »  
Assassiner, mettr' le feu  
Sans honte et sans retenue,  
Tel était l'but des bandits  
Qui détruisirent Paris

### *Moralité*

Tôt ou tard, le Dieu d'justice  
Qui veille sur les humains,  
Punit d'mort les assassins  
Et les jett' dans l'précipice,  
Où pleur'nt à perpétuité  
Les enn'mis d'l'humanité.



A ces chansons, on opposera celles d'un Achille Le Roy.

### *LE CHANT DES PROLETAIRES\**

O Travailleurs que la misère opprime  
Est-il pour nous plus lamentable sort ?  
Pour les puissants dominant par le crime,  
Faut-il souffrir toujours jusqu'à la mort ?  
Car l'ouvrier, comme l'esclave antique,  
Subit encor les plus iniques lois.  
Des oppresseurs, c'est bien la politique :  
De la souffrance, ils étouffent la voix.

En avant prolétaires !  
Combattons pour l'égalité  
Tyrans et mercenaires,  
Faites place à la liberté !

Quand aux crépus, le pauvre prolétaire,  
Las de gémir sur un labeur ingrat,  
Réclame enfin un plus juste salaire,  
L'on fait appel au gendarme, au soldat.  
C'est l'argument foudroyant, sans réplique,  
Des détenteurs repus du capital ;  
Car des bourgeois, l'aimable République  
Fusille aussi sans merci, c'est fatal (Refrain)

Par l'industrie aux fécondes machines  
Toujours grandit notre production,  
Mais jusqu'ici les possesseurs d'usines  
Profitent seuls de l'innovation.  
Frelons oisifs, vous augmentez sans cesse  
Par ce système abaissant notre gain.  
Quand verrons-nous la commune richesse  
Nous faire enfin à tous un lendemain ?... (Refrain)

De son pénible et trop long esclavage,  
Le travailleur veut l'affranchissement.  
Souvent encor le fléau du chômage,  
De sa misère aggrave le tourment.  
Pour tout remède, on voit l'Etat complice  
D'industriels qui, sans honte et sans cœur,  
Rendent plus lourd le glaive de justice  
En exploitant jusqu'au l'ieux de douleur (Refrain)

Par l'air vicié, dans de sombres murailles,  
De notre vie, on abrège le cours.  
Le parasite, amateur de ripailles,  
A pour jouir les plus riants séjours.  
Et cependant tout être qui respire  
Devrait avoir sa place au grand soleil :  
Le peuple, hélas ! dont la détresse empire,  
Doit l'exiger à son prochain réveil (Refrain)

En notre siècle, on voit l'humble ouvrière  
Victime encor d'un plus triste destin :  
Ou bien la honte, ou bien le cimetièr,  
Souvent pour elle il n'est d'autre chemin.  
Des malthusiens, la hideuse doctrine  
Pèse sur elle avec un joug de fer :  
Oiseaux de proie, ardents à la rapine,  
La tiendrez-vous longtemps en votre enfer ? (Refrain)

De ces abus, l'iniquité certaine  
Au cœur honnête arrache maints soupirs ;  
La bourgeoisie, assouvissant sa haine,  
Se garde bien de jamais les flétrir.  
Déshérités à l'âme fière et libre  
Que trop souvent l'on traite en vil bétail,  
Pour établir un plus juste équilibre,  
Abrégeons donc la durée du travail (Refrain)

Nombreux couvents qu'enrichit l'ignorance  
Du peuple aussi vous avez le mépris :  
Ces éteignoirs où s'abêtit l'enfance,  
Du travail libre avilissent les prix.  
Les *saintes gens* abusant de ce monde,  
Par la noirceur se font un sort heureux.  
Le peuple, un jour, dont la colère gronde  
Les chassera, comme ont fait nos aïeux (Refrain)

Les gens de guerre, aspirant aux conquêtes,  
Rendent possible un moderne Attila  
Pour déchaîner les sinistres tempêtes  
Ils ont l'appui des fils de Loyola.  
Tous ces bandits par le fer par la flamme  
Sèment la haine entre les nations :  
Du sang impur de cette clique infâme  
A notre tour « abreuvons nos sillons » (Refrain)

Proscrits jetés sur de mortels rivages  
Vous dont la geôle étouffe encore les cris,  
Nous saurons mettre un terme à ces outrages  
Et vos géoliers au bout de nos fusils !

Aux proscrits fuyards de nos frontières  
Les Mac-Mahon, Gallifet et Garcin,  
A ces vaillants massacreurs de nos frères  
Que reste-t-il ? Le titre d'assassins ! (Refrain)

Infortunés des campagnes, des villes,  
Gémissant tous sous le même fardeau,  
Abandonnons les querelles stériles  
Pour nous grouper sous le même drapeau.  
Collectivisme, espoir de l'indigence,  
Ton nom du riche est déjà la terreur :  
Scellons par toi notre Sainte-Alliance,  
Et guerre à mort à tout vil exploiteur (Refrain)

De Transnonain et la Ricamarie<sup>1</sup>  
Nous conservons le sanglant souvenir  
Et la...<sup>2</sup> encor toute meurtrie,  
Sera vengée en un proche avenir,  
Car chaque jour la cause sociale  
Fait dans les cœurs des progrès de géant :  
Ton étendard, .....<sup>2</sup>  
Sur l'Univers flottera triomphant ! (Refrain)

L'Humanité, par le Socialisme,  
Alors verra briller des jours meilleurs :  
Des dirigeants, l'inférial despotisme  
Ne fera plus de soldats mitrailleurs.  
Le monde enfin sera dans l'allégresse  
Quand règnera la Solidarité ;  
Car chaque humain, ignorant la détresse,  
Ne connaîtra que la Fraternité (Refrain)

\*

\*\*

1. A la Ricamarie, la troupe tira sur les grévistes, rue Transnonain, elle pénétra dans les appartements où elle assassina hommes, femmes et enfants. De nombreuses chansons, compositions théâtrales et une lithographie de Daumier rappellent ce massacre, sensible à l'âme populaire.

2. Dans l'édition originale, deux mots sont ainsi remplacés par des points. Nous supposons qu'il s'agit respectivement de *Commune* et *Internationale*, jugés indésirables par un censeur pointilleux.

Pour terminer ce tour d'horizon de l'immédiate après-Commune, écoutons Clovis Hugues qui, après les chants du proscrit Chatelain, du patriote Paul Déroulède et de deux partisans aux accents opposés, nous dit...

... *CE QUE NOUS CHANTIONS EN PRISON\**

Par les cachots par les pontons  
Où la vermine nous dévore,  
Par les vingt feux de pelotons  
Dont Satory résonne encore,  
Par la foule en proie au bourreau,  
Par les sinistres fusillades  
Abattant Crémieux au Pharo  
Et Delescluze aux barricades

*Refrain*

Par le sang qui ruisselle et bout,  
Par le vent qui bat notre porte,  
Par tous ceux que l'exil emporte,  
Debout, debout, debout !  
Jurons de venger notre morte !

Le travailleur n'a que ses doigts ;  
Chaque siècle en passant l'outrage,  
Après les nobles, les bourgeois !  
Le salaire après l'esclavage !  
Juin sanglant est ressuscité :  
On nous trahit à la tribune,  
Et Cavaignac est complété  
Par Thiers écrasant la Commune (Refrain)

Ils ont adossé des enfants  
Contre les murs où l'on fusille ;  
Et les voilà tous triomphants  
De sauver l'ordre et la famille !  
Ils ont dans des coins inconnus  
Traîné nos morts sans sépulture ;  
Dans le massacre ils sont venus  
S'enfoncer jusqu'à la ceinture (Refrain)

C'est parce que Paris a fait  
Mourir soixante-quatre otages  
Qu'ils ont déchaîné Galliffet :  
Ceux-là c'étaient des personnages !  
Mais les trente mille damnés  
Dont le ver boit les lèvres closes  
N'ont droit, sous les cieux étonnés,  
Qu'aux larmes de l'aube et des roses (Refrain)

Quand, à la caserne Lobau,  
Retentissaient les mitrailleuses,  
Ils trouvaient glorieux et beau  
L'horrible travail de ces gueuses.  
Tous les épis furent tauchés ;  
Partout la mort clamait : j'arrive !  
Et les fronts se heurtaient couchés  
Dans un grand linceul de chaux vive (Refrain)

Ces jolis servants du drapeau,  
Pantins dorés, soudards en carte,  
Nous ont fait tenailler la peau  
Par les sbires de Bonaparte.  
Ils ont choisi pour nous juger  
Les capitulés de la veille  
Qui, souffletés par l'étranger,  
Gardaient le képi sur l'oreille (Refrain)

Et pourtant que demandions-nous ?  
Nous voulions, comme nos ancêtres,  
Ne plus tomber à deux genoux  
Devant le lâche orgueil des maîtres ;  
Nous voulions que la royauté  
Ne vint plus bâillonner nos bouches  
Et nous voulions dans la cité  
Garder nos droits et nos cartouches.

Vous qui fuyez quand a sonné  
L'heure sainte des sacrifices,  
Rhéteurs au geste suranné,  
Républicains de pain d'épices,

Laissez desormais par les fous  
Cimenter l'œuvre politique !  
La Commune vaut mieux que vous :  
Elle a sauvé la République ! (Refrain)

Les cœurs s'ouvrent, l'aube descend  
Au charnier des guerres civiles ;  
L'idée a mûri dans le sang  
Qui coulait au pavé des villes.  
Nous saluons dans la clarté  
L'innocent retour des colombes,  
Et l'humaine fraternité  
S'épanouira sur les tombes.

*Refrain*

Par le sang qui ruisselle et bout  
Par le vent qui bat notre porte  
Par tous ceux que l'exil emporte  
    Debout, debout, debout !  
Nous te bénissons, pauvre Morte !



De telles chansons circulent avec difficulté. On les entend dans les réunions ouvrières. On les chante en famille. Mais, bientôt, l'engouement va vers les chansons patriotiques qui ont le privilège de rallier presque tous les suffrages. On peut écrire sans hésitation que la chanson revencharde contribua puissamment à égarer le jugement du peuple dont elle détourna la rancœur vers l'Allemagne. Ainsi, elle prépara les joyeux « A Berlin ! » de 1914... La plus célèbre des chansons patriotiques est, aujourd'hui, devenue marche militaire :

*ALSACE ET LORRAINE\**

France à bientôt, car la sainte espérance  
Emplit nos cœurs en te disant : Adieu !  
En attendant l'heure de délivrance,  
Pour l'avenir, nous allons prier Dieu.  
Nos monuments, où flottent leur bannière,  
Semblent porter le deuil de ton drapeau,  
France, entends-tu la dernière prière,  
De tes enfants couchés dans leurs tombeaux ?

*Refrain*

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,  
Et malgré vous, nous resterons Français,  
Vous avez pu germaniser la plaine,  
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais !

Eh ! quoi, nos fils quitteraient leur chaumière  
Et s'en iraient grossir vos régiments !  
Pour égorger la France, notre mère,  
Vous armeriez le bras de ses enfants ?  
Ah ! Vous pouvez leur confier des armes !  
C'est contre vous qu'elles leur serviront,  
Le jour où, las de voir couler nos larmes,  
Pour nous venger, leurs bras se lèveront ! (Refrain)

Ah ! Jusqu'au jour où drapeau tricolore,  
Tu flotteras sur nos murs exilés,  
Frères, étouffons la haine qui dévore  
Et fait bondir nos cœurs inconsolés ;  
Mais le grand jour où la France meurtrie  
Reformera ses nombreux bataillons,  
Au cri sauveur jeté par la Patrie,  
Hommes, enfants, femmes, nous répondrons : (Refrain)



C'est le retour des exilés qui va ragaillardir le mou-

vement ouvrier en formation et les chansons qu'il se donne. Pottier lance un appel avec *En avant la classe ouvrière* que, plus tard, Degeyter mettra en musique mais dont on peut penser que le vieux Po-po la chantait sur l'air de *Fanfan la Tulipe* :

### EN AVANT LA CLASSE OUVRIERE

*Au parti révolutionnaire cosmopolite de toutes les écoles*

En avant ! Les forges, les mines  
Les fabriques et les chantiers.  
Compagnons de tous les métiers,  
Martyrs de toutes les famines,  
Forçats que la misère vend  
A la bourgeoisie usurière,  
En avant ! la classe ouvrière,  
La classe ouvrière, en avant !

Venez, l'enfant : venez la femme ;  
Pâles meurtris des greniers froids :  
La douleur affirme ses droits,  
Les sanglots ont fait leur programme.  
Il faut à tout être vivant  
Sol, outils, matière première.  
En avant ! la classe ouvrière  
La classe ouvrière, en avant !

Sur vous, ouvriers de charrue,  
Batteurs en grange, vigneron,  
Valets de ferme, bûcherons,  
L'usure étend sa main bourrue.  
La grande culture arrivant  
Englobera lopin, chaumière.  
En avant ! la classe ouvrière  
La classe ouvrière, en avant !

Vous qui sombrez dans les déboires,  
Marchands, débitants, boutiquiers,  
Pour vous avaler par milliers,  
Un monstre ouvre ses deux mâchoires.  
On nomme ce requin géant :  
Féodalité financière.

En avant ! la classe ouvrière  
La classe ouvrière, en avant !



L'appel est lancé et, pour mieux le faire entendre, les chansonniers, Pottier en tête, saisiront toutes les occasions de rappeler le martyrologe.

### LE MUR VOILE\*

*A Séverine VINGTRAS, qui a  
eu la première idée de cette pièce<sup>1</sup>.*

Ton histoire, Bourgeoisie,  
Est écrite sur ce mur.  
Ce n'est pas un texte obscur...  
Ta féroce hypocrisie  
Est écrite sur ce mur !

1. En fait, la chanson est dédiée à Severine, journaliste tumultueuse dont le bouillant tempérament s'accommodait mal de principes doctrinaires. Ceci la fit aimer et haïr à la fois de ses amis et de ses ennemis d'abord certains, dans les deux camps, comprenaient mal que, révolutionnaire, anarchiste, elle collaborât par exemple au journal de Drumont, l'antisémite. S'il est écrit ici *Séverine Vingtras*, c'est que, à ses débuts, Séverine fût l'amie de Vallès dont elle voulut honorer la mémoire en signant parfois ses écrits du nom de « L'insurgé ».

Le voici, ce mur de Charonne,  
Ce charnier des vaincus de Mai ;  
Tous les ans, Paris désarmé  
Y vient déposer sa couronne.  
Là les travailleurs dépouillés  
Peuvent énumérer tes crimes,  
Devant le trou des anonymes,  
Devant le champ des fusillés !

Par Thiers et sa hideuse clique  
Ce vieux mur fut tigré de sang.  
Le massacre en l'éclaboussant,  
En fit une page historique.  
Tu ranges devant ce coin noir  
Où rejaillirent les cervelles,  
Un rideau de tombes nouvelles ;  
Crois-tu masquer ton abattoir ?

Drapés dans leur linceul de marbre,  
Tes sépulcres, fleurs d'orgueil,  
Insultent nos haillons de deuil,  
Sur ce sol sans herbe et sans arbre !  
Formant un contraste moqueur  
Blanches, de perles scintillées,  
Tes tombes sont là, maquillées :  
La mort y fait la bouche en cœur !

Eh ! quoi ! N'es-tu pas assouvie,  
Toi qui lampas leur sang vermeil !  
Aux morts tu voles le soleil  
Tout comme s'ils étaient en vie !  
Toi qui bâtis sur nos douleurs  
Tes palais et ta grandeur fausse,  
Vas-tu jalouser à leur fosse,  
Un peu de lumière et de fleurs ?

Parmi la classe travailleuse  
Combien : femmes, enfants, vieillards —  
Livrés à tes patrons pillards —  
Qui regrettent la mitrailleuse ?

Lequel vaut mieux : courber le dos  
Dans l'esclavage où l'on s'agite  
Sans dignité, sans pain, sans gîte,  
Ou reposer ici ses os ?...

Mais l'indignation s'élève,  
Le peuple n'est plus aveuglé.  
Il sait qu'au pied du mur voilé  
Tu voudrais enterrer la grève.  
Un frisson nous court sous la peau,  
La foule qui sent sa détresse  
Bientôt, Commune vengeresse,  
Prendra ton linceul pour drapeau !

Ton histoire, Bourgeoisie,  
Est écrite sur ce mur.  
Ce n'est pas un texte obscur...  
Ta féroce hypocrisie  
Est écrite sur ce mur !



Pour ce qu'il représente désormais, le mur des fédérés inspira souvent poètes et chansonniers. Voici l'hommage de Jules Jouy.

### LE MUR

Tout au fond du grand cimetière,  
Défunts par les vers dépouillés,  
Sous les herbes, verte litière,  
Dorment les anciens fusillés.  
Cachant les trous de la mitraille,  
Couronnes et drapeaux serrés,  
Ornent la sinistre muraille,  
Dernier abri des fédérés.

Tombe sans croix et sans chapelle,  
Sans lys d'or, sans vitraux d'azur,  
Quand le peuple en parle, il l'appelle  
Le mur.

C'est là que, traquant leurs victimes,  
Lignards, cavaliers, artilleurs,  
Prirent ces combattants sublimes  
Dans le terrier des fusilleurs ;  
Là, qu'au son du clairon tragique,  
Sonnant l'hallali dans le bois,  
Malgré sa défense héroïque  
Vint tomber la bête aux abois.

Quand Paris ferme ses paupières,  
Chaque nuit, dans l'enclos obscur,  
Des râles s'échappent des pierres  
Du mur.

Assassins, l'avenir vous navre !  
La révolte va reverdir  
Sur ce sol, de chaque cadavre  
Jaillit l'herbe du souvenir.  
Fleuron railleur de sa couronne  
Gavroche, futur fusillé,  
Y trace le mot de Cambronne,  
Que plus tard il viendra crier :

Bourgeois, quand le blé des revanches,  
Au cimetière sera mûr  
On fauchera vos faces blanches  
Au mur !



Avec la même véhémence, pendant des années,  
Jules Jouy attaquera les ennemis de la Commune et

l'on peut penser qu'il y laissera une part de sa santé<sup>1</sup>.  
Il est vrai que certains événements sont de nature à  
troubler la raison la plus aguerrie...

#### *LE MONUMENT DE M. THIERS\**

Thiers qu'on croyait enseveli  
Sous le mépris et le silence  
Sort des ténèbres de l'oubli  
Et de son sépulcre s'élance.  
Ses valets, devant lui ployés,  
Ouvrent un temple à sa statue !  
Comme dit Fernand Desnoyers :  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

L'homme de Deutz, de Transnonain<sup>2</sup>  
Souillé du sang de tous ses crimes,  
Redressant son torse de nain  
Pour piedestal prend ses victimes !  
Il ne se peut pas qu'à Paris,  
Ce scandale se perpétue  
Tant pis pour ses restes pourris !  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

Quelle honte ! l'homme de Mai,  
Trônant, dans son apothéose.  
Près du bataillon décimé  
Des martyrs tombés pour la cause !  
Peuple, tu ne souffriras pas,  
Toi dont la voix longtemps s'est tue,  
Cette insulte à ton fier trépas !  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

Il est des cadavres maudits  
Dont le voisinage vous souille.  
Le Champ-de-Navets des bandits  
Convient à leur sale dépouille.

1. Jouy est mort dans un asile d'aliénés.  
2. On remarquera le souvenir tenace d'un événement qui eut  
lieu en 1834.

Quand la Commune reviendra,  
Thiers, sur ta chapelle abattue,  
En effigie on te pendra !  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.



Dès lors, le mouvement prend forme et prend force. Il ne s'arrêtera plus. Qu'il soit, un jour, définitivement vainqueur ou qu'il ne le soit pas importe peu à l'observateur de notre temps. Ce qui compte c'est son existence qui, elle, modifie le monde devenu le monde auquel nous appartenons. Ce monde est, comme toujours, constitué de deux blocs. Ce qui le change c'est qu'il en a pris conscience. Il est remarquable que la conscience venue à la partie du monde qui est opprimée donnera parfois conscience à une partie du monde qu'on eût pu penser plus avertie. Ceci mériterait plus amples explications mais, dans cette évolution, l'essentiel est ce qui deviendra la nouvelle charte que se donne la partie opprimée. Les chansonniers communards en verront distinctement certains articles. Parmi ceux-là, Jules Jouy qui, après avoir célébré *les Inconnus* fustige *Les trop connus*.

### LES TROP CONNUS\*

Quand, turieux, le Populaire  
Bondit, grondant sur les hauteurs,  
Pour escamoter sa colère,  
Surgit le troupeau des rhéteurs,  
A ces fameux que l'on renomme,  
Le peuple, aujourd'hui, ne croit plus,  
Dans son ironie, il les nomme :  
Les trop connus.

Comme un corbeau sur un cadavre,  
Révolte ! ils fouillent dans ton flanc ;  
En septembre, ils sont Jules Favre ;  
En juin, Albert ou Louis Blanc.  
Lorsque les pauvres sans-culottes,  
Pour eux tombent, sanglants et nus,  
Ils planent, dans leurs redingotes,  
Les trop connus.

Les victimes des hécatombes,  
Quittez vos bières ! Venez voir !  
Les tribuns marchent sur vos tombes,  
Pour escalader le Pouvoir.  
De vos restes faisant litière,  
Vautrés comme des parvenus,  
Ils s'engraissent de Cimetière,  
Les trop connus.

Assez de passeurs de muscades !  
Si d'un autre Mars, l'astre luit,  
Sans chefs, et sur des barricades,  
Le peuple se battra pour lui !  
Assez d'« ancêtres » ! Plus d'« apôtres » !  
Les dédaignés ne veulent plus  
Tirer les marrons pour les autres :  
Les trop connus !

Allez-vous en, les barbes blanches !  
L'avenir n'aime pas les vieux ;  
Pour le jour prochain des revanches,  
Il nous faut des bras et des yeux !  
Assez de phrases à cymbales !  
O plèbe ! tes jours sont venus ! :  
La poudre aux obscurs — et les balles  
Aux trop connus !



Nous avons insisté sur ce point car, face aux luttes

sociales qui s'organisent, il marque un tournant essentiel. En 1898, J.B. Clément chantera :

### ASSEZ D'IDOLES

Voici le temps des grands combats  
Pour le triomphe des idées,  
Ce n'est plus l'heure des vivats  
Dont les foules sont possédées.  
N'allons plus en enfants perdus  
Nous jeter dans les bras d'un traître :  
O peuple ! pour être ton maître,  
Guéris-toi des individus.

De ceux qu'on nourrit de paroles,  
J'entends la plaintive clameur,  
Assez d'idoles,  
Le peuple en meurt !

On a trop souvent exploité  
Notre bouillant patriotisme  
Et nous savons ce qu'ont coûté  
Les ivresses du fétichisme ;  
Ça nous a valu le bâillon,  
L'invasion et la ruine,  
Après avoir courbé l'échine  
Sous le sabre et le goupillon (Refrain)

Fourbe autant que caméléon,  
L'homme aux pieds de qui l'on se vautre ;  
C'est Brumaire et Napoléon  
Et le Deux-Décembre avec l'autre ;  
Grands fléaux de l'humanité  
Dont tous les peuples sont victimes...  
Nos erreurs ont été des crimes,  
Crimes de lèse-liberté ! (Refrain)

Rien ne peut nous venir du ciel  
Aux jours des luttes suprêmes ;  
Plus d'homme providentiel,  
Nous devons nous sauver nous-mêmes.  
Des actes et moins de discours,  
On a trop vécu de promesses.  
Ça n'est pas en disant des messes  
Qu'on apaisera les faubourgs ! (Refrain)

Quiconque ose dire : Je veux !  
Pour se mettre au-dessus des autres  
N'est qu'un vulgaire ambitieux,  
Et celui-là n'est pas des nôtres...  
Guéris de la peste des rois,  
Délivrons-nous du fétichisme,  
Mais réveillons notre héroïsme  
Pour la défense de nos droits (Refrain)



Ainsi, des durs combats de la Commune, le peuple a gardé de dramatiques souvenirs et de profitables leçons. Il a conservé aussi le drapeau rouge qui en fut le symbole et la chanson de Paul Brousse<sup>1</sup> qui lui est dédiée.

### LE DRAPEAU ROUGE\*

Les révoltés du moyen âge  
L'ont arboré sur maints beffrois.  
Emblème éclatant du courage,  
Toujours il fit pâlir les rois.

1. Composée sur la musique d'une chanson de Suisse où Brousse se réfugia pendant la proscription.

## Refrain

Le voilà, le voilà, regardez !  
Il flotte et fièrement il bouge,  
Ses longs plis au combat préparés,  
Osez, osez le défier,  
Notre superbe drapeau rouge,  
Rouge du sang de l'ouvrier.

Mais, planté sur les barricades  
Par les héros de Février,  
Il devint pour les camarades,  
Le drapeau du peuple ouvrier (Refrain)

Sous la Commune, il flotte encore  
A la tête des bataillons.  
Et chaque barricade arbore  
Ses longs plis taillés en haillons (Refrain)

Noble étendard du prolétaire,  
Des opprimés sois l'éclaireur :  
A tous les peuples de la terre  
Porte la Paix et le Bonheur (Refrain)



Nous avons gardé pour la fin la chanson qui, par les prolongements qui furent les siens, par la volonté qu'exprima Clément, par le sentimentalisme qui, fort heureusement, va toujours vers le héros vaincu, est, à jamais, attachée à la tragédie que, voici cent ans, connut le peuple de notre pays.

## LE TEMPS DES CERISES\*

Musique de A. RENARD

Quand nous en serons au temps des cerises,  
Et gai rossignol et merle moqueur  
Seront tous en fête  
Les belles auront la folie en tête  
Et les amoureux du soleil au cœur.  
Quand nous en serons au temps des cerises,  
Sifflera bien mieux le merle moqueur.

Mais il est bien court le temps des cerises,  
Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant  
Des pendants d'oreilles,  
Cerises d'amour aux robes pareilles  
Tombant sous la feuille en gouttes de sang.  
Mais il est bien court le temps des cerises,  
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant.

Quand vous en serez au temps des cerises,  
Si vous avez peur des chagrins d'amour  
Evitez les belles.  
Moi qui ne crains pas les peines cruelles,  
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour.  
Quand vous en serez au temps des cerises,  
Vous aurez aussi des chagrins d'amour.

J'aimerai toujours le temps des cerises :  
C'est de ce temps-là que je garde au cœur  
Une plaie ouverte,  
Et dame Fortune, en m'étant offerte,  
Ne saura jamais calmer ma douleur.  
J'aimerai toujours le temps des cerises  
Et le souvenir que je garde au cœur.



Oui, le Temps des cerises est le Temps de la Commune.

Si nous n'avons pu, hélas, en retrouver la preuve formelle, la dédicace laissée par Clément et la vie qu'il dédia à la grande espérance d'un monde plus juste nous font un devoir, écoutant sa chanson, de redire ses luttes.

C'est ce que, ici, nous avons voulu faire en évoquant ces chansons qui, farouches combattantes ou sublimes martyrs, dirent au monde le printemps vaincu mais sans cesse espérant.

Chacun le voit à sa façon.

Malheureusement, ne sont pas toujours les mêmes ceux qui, par les rues, vont cherchant la chanson du bonheur des hommes et ceux qui, aux plaques de ces rues, écrivent le nom de M. Thiers.